
3 1761 07822101 7


G. DVCHARME

LE SECRÉTAIRE D'AMBASSADE.

LE SECRÉTAIRE

D'AMBASSADE

PAR

CHARLES L'ÉPINE

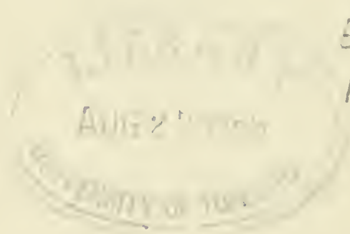
Laisse-moi soupirer en même temps
mes peines et mes plaisirs.
MONTESQUIEU :—*Temple de Gnide.*

SECONDE ÉDITION.



Montréal, (Canada):
IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR L'AUTEUR.

M DCCC LXXIX



AVANT-PROPOS.

—

LE roman que nous présentons aujourd'hui au public n'avait jamais été destiné par nous, quand nous le composâmes, à voir le jour dans ce pays.

Promis à un éditeur parisien, nous comptions bien pouvoir aller, cet été, lui remettre nous-même notre humble manuscrit. Mais d'un côté, des circonstances imprévues et toutes en dehors de notre volonté, s'opposant

à ce que nous retournassions si tôt en France ; d'autre part, un grand nombre d'exemplaires de cet ouvrage ayant été vendus d'avance, avec condition expresse de les livrer dans un temps strictement déterminé ; nous avons donc dû en ordonner ici la publication, afin de ne point manquer à nos engagements, vis-à-vis des personnes de bonne volonté qui nous ont fait la faveur de nous encourager de leurs souscriptions.

D'ailleurs, si nous avions pu prévoir que notre petit livre parût jamais sous un autre ciel que celui qui nous l'inspira, dût être offert à une société différente de celle qui nous fournit et nos caractères et nos tableaux, sans nul doute que nous n'y aurions pas introduit certaines des scènes qu'on y trouvera ; ou si nous l'eussions fait, nous en

aurions pour le moins, en les composant, adouci ou atténué les couleurs.

Malheureusement, le plan de notre petite production à été fait tout d'abord de telle sorte, ces caractères ou ces tableaux appartiennent, ressortent, jaillissent pour ainsi dire si directement du fond de notre sujet même, que les transformer ou les supprimer n'était rien moins qu'impraticable.

Mieux eût valu à nous refondre en entier notre travail, que de prétendre y apporter semblables modifications : telle ou telle partie du roman étant à telle ou telle autre, ce qu'une maille est à la chaîne toute entière, c'est-à-dire un point de contact et d'union d'une nécessité obligatoire, absolue.

C'est surtout en cela que nous sentons, que nous reconnaissons avoir besoin de toute

l'indulgence de nos lecteurs et lectrices. Volontiers, nous dirions avec le *Philinte* du LaFontaine de la comédie :

Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur[1].

Quant au style, nous prenons sur nous d'assurer au public que nous nous sommes rigoureusement *piqués* de rester en tout et partout fidèle *à notre nom* ; tout en nous efforçant également, sous cet aspect, de donner à notre faible production le plus de relief et de *piquant* qu'il nous était possible.

Au reste, ne peut-on pas dire d'un livre, ce que le Fabuliste latin a dit d'un homme :

......ille notus quem per te cognoveris[2] ?

1. Molière, *Le Misanthrope*, act. 1, scè. lère, v. 147 et 148.
2. Phèdre, Liv. III, Fab. IX.

— Je prétends que si.—Or, puisque l'*on ne connaît* un livre *qu'après l'avoir étudié par soi-même,* à quoi bon alors tant de vaines paroles ? — Lecteur, qui que tu sois : PRENDS, LIS et PRONONCE.

CHARLES L'ÉPINE.

MONTRÉAL, CANADA,
—2 Août 1878.



LE SECRÉTAIRE

D'AMBASSADE.

CHAPITRE PREMIER.

Le boulevard Italien et ses habitués.—Fabien de Nelville, son caractère et ses relations.—Oncle et neveu.—Un livre curieux.—Fabien accepte un emploi ; motifs qui l'y décide.—De Paris à Naples.—L'essieu brisé.—L'hôtellerie aux *Armes d'Angleterre*.

IL n'est aucun de ceux qui fréquentent le boulevard Italien qui n'ait connu Fabien de Nelville ; de toutes les personnes qui font de cette promenade et du passage de l'Opéra leurs petites galeries ; il était certainement le plus assidu ; aussi beaucoup des habitués de ces lieux où se réunissent les désœuvrés de Paris, étaient-ils

tentés de le saluer quand ils le rencontraient, ce qui arrivait trois ou quatre fois par jour.

Une sorte de camaraderie occulte relie tous ces promeneurs qui composent ce qu'un de nos plus remarquables romanciers [1] appelle, dans son langage pittoresque, la *Bohême de Paris*, gens de toutes espèces et de toutes conditions, pauvres et riches, nobles et roturiers, journalistes et fils de famille, artistes et dandys, parmi lesquels se glissent bon nombre d'escrocs à moustaches frisées qui vivent on ne sait comment. Quelques-uns ont dévoré leur patrimoine ; la plupart n'ont jamais rien possédé ; cependant tous dînent chaque jour, soupent souvent, et dorment quelque part, chez eux ou ailleurs. Ils ne font rien ou pas grand' chose ; leur grande affaire est de se promener, venant on ne sait d'où, pour aller au diable, s'il veut d'eux.

Au nombre de ces gens-là, qu'on nommerait volontiers des chevaliers d'industrie si notre langue n'était devenue trop polie pour rien appeler par son nom, on en compte qui exercent ce métier facile depuis l'empire ; ils portent gaillardement leur barbe grise taillée à la plus fraîche mode, se campent

1. Henri Murger.

le chapeau sur l'oreille, tendent le jarret, et échangent lestement un sourire et une œillade avec les dames qui tournent le coin de la rue Lepelletier ou de la rue Grange-Batelière, ces deux frontières de l'Opéra.

Ce n'est pas qu'au milieu de ces condottieri bourgeois de notre très-constitutionnelle monarchie[1] : on ne trouve de bons jeunes gens pleins de loyauté ; mais, à vrai dire, ils ne sont pas en majorité dans cette Bohême, qui perdrait de son originalité, si elle perdait de sa douteuse vertu. Fabien de Nelville avait parmi ce monde-là, un bon nombre de camarades auxquels il touchait dans la main. Cependant il eût été fort en peine de dire comment il les avait connus ; mais Paris est bien certainement la ville où l'on s'enquiert le moins de ces choses-là. ce qui est sans doute cause de l'indifférence que chacun y témoigne pour l'origine de ses relations.

Régulièrement, quel que fût le temps ou la saison, Fabien se promenait, sur le boulevard. s'il fesait beau, dans le passage, s'il pleuvait, de deux à six heures de l'après-midi, et fort communément le soir jusqu'à minuit. Il ne se rendait pas bien compte

1. Époque du règne de S. M. Louis-Philippe Ier.

lui-même du motif qui le retenait en cet endroit, mais il trouvait un singulier plaisir à mener une vie qui ne pouvait le conduire à rien. On le rencontrait, les mains philosophiquement cachées au fond des poches d'un pantalon à la cosaque, fumant un cigare le plus gravement du monde, laissant flotter ses regards et ses pensées à l'aventure. Il y avait quelques années que son père et sa mère étaient morts, le rendant maître, pour tout bien, de six mille livres de rente dont il vivait. Avec cette somme, quand on ne travaille pas, lorsque surtout on a le goût des choses élégantes et de la distinction, on ne réussit pas toujours à gagner convenablement le bout de l'année ; aussi Fabien, qui n'avait jamais su additionner, se serait-il trouvé souvent embarrassé s'il n'avait eu, dans le faubourg Saint-Germain, un honnête homme d'oncle qui accourait aux moments de crise et soldait les déficits avec un dévouement dont le jeune homme lui tenait compte dans son cœur.

Cet oncle, pair de France de la révolution de Juillet, ennuyé qu'il était de vivre seul dans son hôtel de la rue de Varennes, l'avait fort souvent pressé de venir demeurer avec lui, mais Fabien, qui ne pouvait se résoudre à passer les ponts, s'y était

toujours refusé sous mille prétextes. Le bonhomme, déjà vieux et très-riche, était fort en peine de manger ses revenus qui s'accumulaient chez son notaire, et passait ses jours, pour tuer le temps, à courir chez les ministres passés, présents et futurs ; il connaissait mieux que les garçons de bureau tous les couloirs de tous les ministères et interpellait les huissiers par leurs noms, ce qui lui donnait une sorte d'autorité aux yeux des solliciteurs vulgaires. A ce métier-là il avait gagné une certaine influence où l'habitude qu'on avait de le voir entrait pour une bonne moitié : son titre fesait le reste.

M. de Villaines aurait bien désiré se servir de cette influence en faveur de son neveu, qu'il voulait pousser dans une carrière administrative ou politique, mais sur ce chapitre-là, Fabien ne s'était pas montré moins intraitable que sur le chapitre du logement. Le mariage non plus n'entrait pas dans ses sentiments ; si bien que dans l'existence calme et facile de M. de Villaines, l'avenir du jeune homme était le côté sombre, le point de l'horizon où s'amoncelaient les nuages. Il en causait quelquefois avec sa fille qu'il avait mariée à M. de Nouans, conseiller référendaire à la cour des comptes.

Mme de Nouans affectionnait sincèrement son

cousin qui le lui rendait de tout son cœur et qui la voyait fréquemment à cause de leur voisinage, car elle demeurait rue Basse-du-Rempart et lui rue Neuve-des-Mathurins. On disait même que si Fabien avait voulu se plier aux goûts de son oncle, sa cousine Henriette se serait appelée Mme de Nelville et on le blâmait beaucoup, dans un certain monde, d'avoir laissé échapper l'occasion d'établir solidement sa fortune. Mais ces idées-là ne cadraient pas avec la fierté de Fabien qui répugnait à ces sortes de spéculations et n'aurait rien entrepris contre sa conscience ou son honneur, même avec l'espoir d'obtenir tous les trésors du Pérou. Aussi, n'avait-il jamais pris la moindre peine pour faire dévier tout doucement vers un amour illégitime, la tendre amitié que lui témoignait cette charmante cousine. Il avait, au contraire, féliciter sincèrement M. de Villaines du choix qu'il avait fait de M. de Nouans pour gendre.

Fabien possédait, moins une seule, toutes les qualités qui commandent le succès ; sans être joli garçon, il était assez heureux pour plaire à la première vue ; ses manières avenantes et son humeur égale achevaient ce que la physionomie avait commencé ; il avait suffisamment d'esprit pour causer

avec tout le monde sans offusquer personne, assez d'intelligence pour comprendre ce qu'il ne savait pas. Quant à du cœur, il avait prouvé en diverses circonstances qu'il n'en manquait pas, et les femmes, qui sont les meilleurs juges en semblable matière, ne s'y trompaient point ; aussi l'aimait-on généralement sans qu'il eut l'air de s'en prévaloir. Il était fort discret en toutes choses ; mais nous devons avouer qu'en dehors des sentiments du cœur, sa discrétion n'était plus que de l'indifférence ; il oubliait le lendemain ce qu'on lui avait dit la veille.

Quand on joint à ces qualités l'habitude de ne jamais refuser une partie de plaisir, une course champêtre, ou un souper, d'avoir toujours quatre ou cinq louis à jeter dans la bourse qu'une bonne fortune ou le carnaval a vidée, de supporter gaiement les plaisanteries des desserts les plus orageux, et d'écouter sans impatience les histoires les plus extravagantes, fussent-elles aussi longues que celles de Sheherazade, on ne peut avoir que des amis. Avec un peu de bonne volonté, Fabien aurait pu se faire des marchepieds de toutes les épaules qui l'entouraient, et on ne sait pas jusqu'où il serait parvenu ; mais c'était là justement la qualité qui lui manquait.

Et cependant, chose bizarre au milieu d'une existence aussi décousue, Fabien ne passait pas pour avoir l'esprit frivole. Quelques graves personnages qu'il avait rencontrés chez son oncle et avec qui il avait causé de matières sérieuses et de certaines questions alors à la mode, se plaisaient à lui reconnaître une vive intelligence des choses et une singulière aptitude à s'approprier les éléments des problêmes et des sciences qu'il avait le moins étudiés. Dans ces circonstances, il déployait de grandes ressources en quelque sorte spontanées, et fesait preuve d'une grande rectitude d'esprit aidée par une grande facilité d'élocution. Il faut dire aussi que ces facultés étaient puissamment secourues par une remarquable mémoire ; il lui suffisait de lire un livre ou d'entendre une démonstration pour en retenir la substance, et dans l'occasion, les souvenirs lui venaient en foule. Mais Fabien n'aimait pas les discussions, et, le plus souvent, il se renfermait dans une indifférence qui était à son intelligence ce que la carapace est à la tortue, une armure invulnérable.

Lorsque M. de Villaines rencontrait son neveu sur le boulevard ou au bal, il le saisissait par le bras et le soumettait à une conversation

que Fabien subissait avec une merveilleuse résignation.

« Voyons, Fabien, disait l'oncle, qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai vu ?

— Je me suis promené, répondait le neveu.

— Ce n'est pas une occupation !

— C'en est une plus sérieuse que vous ne pensez ; elle me prend tout mon temps.

— Tu ne changeras donc jamais ?

— J'ai trop peur de perdre.

— As-tu réfléchi aux propositions que je t'ai faites ? Le ministre est fort disposé en ta faveur, et, à ma considération, tu serais demain dans les colonnes du *Moniteur*, si tu voulais.

— Dieu m'en garde ! j'aime mieux être ailleurs, ici par exemple.

— Mais songe, Fabien, que tu pourrais arriver à tout.

— Je préfère n'arriver à rien ; ça revient presque au même et ça donne moins de peine.

— Sans doute ; mais quand les années viendront, peut-être penseras-tu comme moi.

— Alors j'agirai comme vous. Attendons ce temps-là. D'ailleurs vous le savez ; si j'acceptais un emploi, je tiendrais à le remplir mieux que personne ;

j'ai là-dessus des principes que rien ne peut faire varier; je ne sais pas s'ils me sont inspirés par la conscience du devoir ou par l'amour propre; mais toujours est-il que je les ai; or, pour bien remplir une fonction aussi peu importante qu'elle soit, il faut y consacrer trop de temps et de souci. C'est pourquoi j'aime mieux ne rien faire.

— Tu ne veux donc pas faire une fin?

— A quoi bon quand on n'a pas eu de commencement?

— Voyons, mon ami, sois raisonnable.

— C'est parce que j'ai trop de bon sens que je ne suis rien; les fous s'agitent, les sages regardent.

— Si tu te mariais au moins?

— Qu'a-t-on besoin de se mettre à deux pour s'ennuyer? N'est-ce pas déjà trop de l'ennui solitaire.

— Mais, mon ami, une femme qu'on aime n'ennuie jamais...

— Ce serait encore pire. J'ai encore sur l'amour une théorie arrêtée. J'aurais horreur d'une femme que je n'aimerais pas, et si je l'aimais, cet amour absorberait toute ma vie. Le génie lutte avec l'amour, et sa puissance s'exalte par l'ardeur de la passion; j'ai le malheur, ou le bonheur, comme on

voudra, de n'être qu'un garçon fort ordinaire ; mon individualité s'annihilerait dans ce sentiment.

-- Henriette trouve cependant que tu as tort de rester garçon.

— Si je m'appelais M. de Nouans je dirais qu'elle a raison.

— Ainsi tu ne veux te décider à rien ?

— Au contraire, mon oncle, je fais un livre, dit Fabien en riant cette fois.

— Ah !

— Un livre, où je démontre l'inutillité du travail.

— Si tu es aussi habile dans la théorie que dans la pratique ce sera un ouvrage curieux.

— Il sera terminé le lendemain de ma mort.

— Tu es un fou.

— On a toujours calomnié les philosophes. »

C'était, depuis quatre ou cinq ans, sur une thème à peu près pareil que roulaient les conversations de l'oncle et du neveu. Mme de Nouans y prenait quelquefois part, et le plus souvent elle finissait par rire avec son cousin, qu'elle emmenait au bois ou aux Italiens.

Cependant, comme il n'y a pas de force que la patience ne parvienne à dompter, pas d'obstacle

qu'une occasion ne permette de renverser, il arriva qu'un jour M. de Villaines faillit s'évanouir de joie en entendant Fabien de Nelville accepter un emploi qu'il lui proposait. L'excellent pair de France n'en pouvait croire ses oreilles ; il sauta au cou de son neveu, manqua de l'étouffer en l'embrassant, et, pour l'empêcher de revenir sur sa décision, il lui fit donner parole, sans s'inquiéter des motifs qui l'avaient engagé à dire oui.

Ces motifs étaient pourtant assez curieux à connaître ; Mme de Nouans fut moins discrète, ou moins prudente que son père, et les demanda à son cousin, qui les lui conta tout naïvement.

Il se trouvait que l'édilité parisienne, mordue à l'improviste par cette tarentule des améliorations qui pique toutes les administrations municipales, s'était avisée d'appliquer au boulevard Italien un nouveau système de dallage et de nivellement qui obstruait provisoirement les contre-allées, ouvrait des fondrières sous les pieds des promeneurs, et élevait des barricades entre leurs jambes. Pour mettre le comble à l'infortune de Fabien, les ouvriers avaient envahi les deux galeries du passage de l'Opéra, afin d'y établir certains tuyaux à gaz ou à eau dont on fesait l'essai. Depuis un mois le

passage et le boulevard étaient impraticables, et Fabien n'y tenant plus, froissé dans ses habitudes, irrité dans ses affections, s'était brusquement décidé à partir, jugeant qu'il lui serait également indifférent de souffrir ailleurs qu'à Paris.

L'emploi qu'on lui avait proposé était un emploi de secrétaire à l'ambassade de Naples. M. de Villaines l'avait arraché au ministre, passant vaillamment sur le corps de trois députés qui le voulaient pour leurs fils, et de cinq diplomates qui le demandaient pour eux.

Ce fut une grande nouvelle parmi la Bohême du boulevard des Italiens quand on apprit que Fabien allait partir. Beaucoup de ses membres se refusèrent à le croire ; les plus enragés parièrent cinq contre un que la chose était tout bonnement impossible ; les autres se contentèrent d'en rire, et Fabien eut quelque peine à convaincre les plus modérés de la vérité de ce voyage.

Le *Moniteur*, dans sa partie officielle, donna le dernier coup aux incrédules ; mais le jour où le jeune secrétaire alla prêter serment aux Tuileries, Fabien ne fut pas le moins étonné.

« Je rêve ! dit-il en regardant son habit brodé.

— Non pas, se hâta de lui répondre M. de Villaines, qui le surveillait de près craignant qu'il lui échappât. Tu as compris enfin les nécessités de notre ordre social, tu t'es rendu à mes sages observations, tu veux conquérir ta place parmi tes concitoyens, te rendre utile à la chose publique, illustrer ton nom par un honorable emploi de tes facultés intelligentes, et prendre ta part de travail dans l'œuvre sociale.

Fabien demeurait abasourdi en écoutant ce discours : il ne croyait pas avoir voulu tant de choses. Mais tandis que son oncle parlait, une pensée traversa son esprit.

— Il me semble, mon oncle, dit-il, sans employer aucune périphrase, ce qui prouvait tout d'abord qu'il se rangerait dans la catégorie des diplomates qui croient que la ligne droite est le plus court chemin d'une négociation à un traité ; il me semble que je ne ferai pas, à Naples, une très-belle figure avec mes six mille livres de revenus en les augmentant même de mes appointements de secrétaire.

— Que parles-tu de six mille livres, s'écria le pair de France avec indignation ; tu en auras douze, vingt, trente, tant que tu voudras ; tu peux tirer sur moi comme sur une cible ; mon portefeuille est

là pour recevoir les coups. Un secrétaire d'ambassade qui est mon neveu ne manquera jamais de rien !

— Cependant...

— Tais-toi ! je sais trop bien tout ce que je dois au gouvernement du roi et à nos institutions. »

Fabien n'avait aucun droit pour s'opposer aux preuves de dévouement que son oncle voulait donner au gouvernement et aux institutions du royaume. Il se résigna donc et partit un beau matin pour Naples.

Les agents voyers de l'édilité parisienne continuaient à bouleverser le boulevard.

En arrivant à Marseille, il consacra deux heures à visiter les curiosités d'une ville qui n'en a pas ; et comme au bout de ce temps, il apprit que le paquebot qui fait les échelles de l'Italie et de l'Orient ne devait chauffer que le lendemain, il remonta tout de suite en voiture, et se décida à faire le voyage par terre, peut-être parce que c'était à la fois plus long et plus dispendieux. Fabien avait horreur du bon marché. D'ailleurs, il n'aimait pas à parcourir les pays en sautant de ville en ville, à la façon des pierres qui glissent sur l'eau en ricochant de vague en vague.

Fabien traversa donc l'Italie royalement, comme un Anglais, en voyageant à petites journées et s'écartant parfois du grand chemin pour donner un coup d'œil aux cités qui dressaient leurs clochers au loin dans la campagne. Il n'était plus qu'à une très petite distance de Naples, lorsque l'un de ces accidents dont les libretti d'opéra ont si fort abusé, le força de s'arrêter dans une assez méchante bourgade qui éparpillait ses maisons aux côtés de la route. L'essieu de sa voiture s'était cassé, et le forgeron du lieu demandait trois ou quatre heures pour le remettre en état. Fabien, qui n'était point pressé d'arriver, entra dans une hôtellerie qui exposait fièrement à la poussière et au soleil une enseigne où un Raphaël Napolitain avait peint en ocre sur un fond bleu, un léopard doué de griffes et de dents formidables, et sous laquelle on voyait écrit : *Alle arme d'Inghiltera.*



CHAPITRE II.

A table, et ce qu'on y disait.—Récit ne l'étrange aventure arrivée à Don Mathias Sariagui —Les joyeux convives. —Le touriste Gaston de Ludre.—Vous vous trompez, messieurs.—La présentation.—M. le marquis de Sainte-Ursule.—Où le marquis raconte la fin de l'histoire de Don Mathias.—Le feuilletonniste contre son gré.—Les adieux du marquis. — Où Fabien reprend le voyage interrompu.—La calèche renversée.

QUATRE ou cinq jeunes gens de bonne mine occupaient le haut bout d'une table, tout autour de laquelle était assise une bande poudreuse et bruyante de rouliers, de moines et de virtuoses ambulants, qui mangeaient à même dans de grandes terrines pleines de macaroni. Fabien chercha de l'œil une chaise et une table ; mais il n'y avait, dans la salle, pas d'autre table que celle où la compagnie des voyageurs se pressait. Les jeunes gens se serrèrent un peu et lui

firent signe de la main de venir s'asseoir près d'eux.

Il n'y avait pas à choisir ; d'ailleurs l'invitation était faite de si bonne grâce et avec tant de bonhomie, que Fabien accepta sans façon.

La conversation était fort animée à ce bout là, et, à la manière dont on parlait, Fabien comprit tout de suite qu'il se trouvait en compagnie de gentilshommes. Il était question d'une aventure qui depuis huit jours fesait grand bruit à Naples et défrayait toutes les causeries. Fabien, qui ne savait rien de cette histoire, et qui n'était pas fâché d'avoir une idée des choses qui se passaient dans la ville où le hasard le conduisait, se mit, tout en avalant des becfigues rôtis et des ravioli, à écouter de toutes ses oreilles. Les paroles tourbillonnaient avec une volubilité tout italienne.

« C'est une étrange aventure, disait un jeune homme dont la tête, fièrement modelée, était encadrée de magnifiques cheveux noirs ; c'est à faire croire à l'Espagne romantique !

— C'est à écrire son testament quand on part pour un rendez-vous, s'écria le voisin du secrétaire ; m'est avis qu'il faudra se confesser avant d'aimer.

— Mais d'abord, l'aimait-elle ?

— La belle demande ! aurait elle laissé sa ja-

lousie ouverte si elle ne l'avait pas attendu, et l'aurait-elle attendu si elle ne l'avait pas aimé ?

— Ce n'est pas une preuve.

— Elle est pour moi décisive. En matière de galanterie, le proverbe qui dit qu'il ne faut jamais se fier aux apparences a tort ; ici, la forme est tout et le fond rien.

— Bah ! qui peut savoir où commence la comédie de la passion ?

— Qu'importe ! je consens à ce qu'aucune femme ne m'aime, pourvu que toutes me le fassent croire.

— Mais, messieurs, ce n'est pas ici la question, dit un bon gros garçon à visage rose et blanc. Il s'agit de savoir ce qu'est devenu le malheureux don Mathias Sariagui.

— Il doit être mort. Il n'y a pas loin du balcon de la signora Theresa à la mer, reprit un autre qui avait de fines moustaches à l'espagnole.

— Le marquis l'aurait donc tué ?

— Poignardé ?

— Assassiné ?

— Et pourquoi non ? Après tout, il était dans son droit.

— Le droit le permet peut-être, mais la politesse le défend.

— Il est certain que si les maris se mettent à jouer du stylet, il ne nous reste plus qu'à prendre le capuce.

— Tachons de n'être pas trop fats. En est-il beaucoup d'entre nous qui entreraient au couvent ? s'écria le jeune homme au profil grec.

— Serait-ce aux Camaldules que don Mathias s'est réfugié ?

— On le saurait ; et nul ne l'a vu depuis la nuit du 6 juillet.

Quelqu'un a-t-il revu la marchesina ?

— Moi ! moi ! crièrent quatre ou cinq voix.

— Pâle, sans doute, les yeux voilés, le regard triste, le front baissé comme la Toresilla dans *Norma*.

— Point du tout ; mais vive, souriante, moqueuse et jolie toujours comme la Stellita dans *Il Barbiere*.

— Oh ! les femmes ! dit un blond jeune homme en levant au ciel un regard mélancolique comme une élégie.

— Quelqu'un lui a-t-il parlé de sa victime ?

— Moi, dit un grand cavalier en caressant une longue royale comme en portaient les raffinés du temps de la Ligue. Elle m'a ri au nez.

— Cependant elle l'aimait.

— A vous dire vrai, je n'en crois rien.

— Il la suivait partout !

— C'était son ombre !

— Au bal, dans sa loge, à la promenade, sous ses fenêtres, qui voyait-on ? Lui, lui, toujours lui !

— Donc elle ne l'aimait pas. Les heureux sont prudents, s'écria le jeune homme aux moustaches pointues.

— Quand ils ne sont pas étourdis, reprit en souriant le cavalier aux longs cheveux.

— Quelqu'un sait-il bien la manière dont les choses se sont passées ? J'arrive de Capoue où l'histoire nous a été racontée de différentes façons par les officiers du régiment de la Princesse, dit le jeune homme blond, rose et blanc.

— Voici la version qui paraît la plus exacte ; je la tiens d'un sonneur de Saint-Janvier [1] qui est

1. Célèbre cathédrale de Naples, commencée le 1er octobre 1497, terminée en 1518. Tout y est en marbre de Paros, dégrés, pavé, murs, voûte, statues, autels, etc., etc. — C'est dans cette magnifique basilique que, les 16 mai, 19 septembre et 16 décembre de chaque année, a lieu l'exposition au public du sang du saint patron de la ville. — Le sang de S. Janvier bouillonne toutes les fois qu'on l'approche de la châsse où est le corps.

l'amant d'une des caméristes de Mme de Sainte-Ursule. Vous savez tous que depuis sept à huit mois don Mathias Sariagui fesait une cour assidu à la marchesina, repartit celui dont Fabien admirait la tête suave.

— Il vous succédait, interrompit le gros jeune homme frais et potelé.

— Et il me ressemblait. Bouquets, billets doux, soupirs, sérénades, passaient sans que la belle indolente y prit garde. Cependant don Mathias persévérait.

— Il est étonnant qu'elle n'en soit pas morte.

— L'ennui ne tue pas; il endort tout au plus. Mais qui a jamais sondé ce gouffre qu'on appelle le cœur d'une femme! Tout-à-coup, Mme de Sainte-Ursule changea de procédés à l'égard de l'Espagnol. Sa brusquerie devint de la grâce, sa froideur de l'amabilité, son ironie de la compassion. Elle entrait dans la phase de la pitié. Or, un soir il arriva que, vers minuit, un homme empaqueté dans son manteau se glissa le long du jardin où Mme de Sainte-Ursule se promène à l'heure où Naples se couche. Cet homme sauta par-dessus le mur, ouvrit une porte dont il s'était procuré la clef, et grimpa un escalier qui conduit aux appartements privés

de la marchesina. Soudain une lumière brille au travers des fenêtres entr'ouvertes ; une jalousie se lève avec impétuosité, et un homme, c'était don Mathias, s'élance sur le balcon tout inondé d'une clarté vive ; une échelle tombe ; il va disparaître ; mais une main le saisit et le ramène dans la chambre : la lampe s'éteint ; des murmures étouffés passent entre les rainures des jalousies rabaissées. Desdemone pleurait peut-être aux pieds d'Othello.

— C'était donc le mari ?

— Sans doute ! le *Deus ex machinâ !*

— Le connait-on, ce mari ?

— Fort peu. Je ne l'ai jamais vu.

— Ni moi. C'est un original ; quelque chose comme un diplomate greffé sur un antiquaire : il voyage continuellement pour le compte de notre gracieux souverain, et signe des traîtés en recueillant de vieux sous, ce qu'on appelle des médailles en style archéologique.

— Il parait que cette nuit-là, le diable étant monté en postillon sur le siége de sa voiture, l'avait malicieusement ramené chez lui. Au matin, une patrouille passant sous les murs du jardin, aperçut l'échelle qui pendait au balcon. L'hôtel était muet. Depuis lors, on n'a plus revu don

Mathias. Ses lettres l'attendent chez lui où il n'est pas rentré ; personne ne l'a rencontré, et toutes les recherches qu'on a faites pour le retrouver ont été vaines.

— Le marquis l'aura enterré dans son jardin.

— Ou dans ses caves.

— Peut-être l'a-t-il enfermé vivant dans un cabinet dont il a muré la porte ! Les antiquaires ont des instincts féroces.

— Il l'aura empoisonné avec de la ciguë trouvée à Pompéia.

— Et se sera appliquer à l'embaumer pour lui donner la tournure scientifique d'une momie.

— Bref, que ce soit par le fer, par le feu ou par le poison, don Mathias est mort.

— Vous vous trompez, messieurs,» dit tout-à-coup un gros bonhomme au teint fleuri qui, depuis une heure, avait prit place à la partie de la table abandonnée par les rouliers Napolitains.

Tous les jeunes gens tournèrent les yeux vers leur interlocuteur. Au regard qu'ils échangèrent, Fabien comprit qu'aucun d'eux ne connaissait cet homme.

« Vous avez dit ? monsieur, repartit un des gentils-hommes, avec un sourire qui laissait deviner la colère !

— J'ai dit que vous vous trompiez tous.

— Ah ! s'écria le chevalier à moustaches, et monsieur se prétend mieux informé que nous ?

— J'ai cette prétention, reprit le gros homme tout en dépêchant une perdrix aux lentilles qu'on venait de servir devant lui.

— Nous sommes ici cinq gentilshommes qui serions curieux d'en acquérir la preuve, dit en se levant le jeune homme qui avait fait le récit si attentivement écouté par Fabien, souffrez que je vous dise nos noms. »

Et il se mit en devoir de présenter ses amis au bonhomme qui mangeait toujours sans se déranger.

« Antonio dit Ponte-Vecchio, capitaine aux gardes ; Rafaël Conconi, lieutenant aux dragons de Syracuse ; Max de Rhéiss, officier des chasses ; monsieur..., ajouta-t-il en dirigeant vers Fabien un regard interrogatif ?

— Fabien de Nelville, secrétaire de l'ambassade française, dit celui-ci.

— Et votre serviteur, Gaston de Ludre, touriste, reprit le jeune homme, qui seraient enchantés d'écouter les explications que vous avez sans doute à leur donner ; mais avant de vous entendre, nous serons tous non moins désireux de savoir

à qui nous devrons l'honneur de connaître la vérité ?

— Au marquis Jacques de Sainte-Ursule,» répondit le gros bonhomme en s'inclinant sur son assiette.

Les six jeunes gens saluèrent.

Il y eut un instant de silence que rompit bientôt M. de Ludre, qui paraissait le plus résolu de la troupe.

« Nous avouons, en effet, monsieur le marquis, dit-il, que plus que personne vous êtes en position de savoir comment les choses se sont passées chez vous, puisque vous y étiez quand don Mathias y est arrivé. Vous ne l'avez donc pas tué ?

— Je ne l'ai ni poignardé, ni empoisonné, ni enterré ; et je n'en ai fait ni un squelette, ni une momie ?

— Comment vous êtes-vous donc conduit avec lui ?

— Je l'ai invité à souper. »

Les jeunes gens se regardèrent stupéfaits.

« Ça vous étonne, messieurs, continua le marquis qui ne perdait pas un coup de dent, il a bien fait d'abord quelques façons, puis il a fini par accepter. Et nous nous sommes mis à table.

— Et tête à tête ? dit Fabien.

— Non pas ; Mme de Sainte-Ursule nous tenait compagnie. En place de ciguë, je ne lui ai versé que du vin de Falerne trouvé sous les ruines d'Herculanum. Il a eu l'obligeance de le déclarer excellent.

— C'était bien le moins qu'il vous devait.

— Je conviens qu'il a poussé un cri en me voyant ; c'est qu'il a sans doute pris pour un poignard le bougeoir étrusque que je portais.

— Vous l'avez cependant arrêté ?

— Certainement. Si on l'avait vu descendre de mon balcon vers une heure du matin, on aurait pu le croire en bonne fortune, et j'ai voulu épargner un mensonge à sa réputation.

— C'est une noble vengeance.

— Les amoureux de ce temps-ci n'en valent pas d'autres. Me croyez-vous d'humeur à faire jouer à ma femme le rôle de Jane Shore [1] ? Parce qu'il a plu à un hidalgo de la Catalogne de lui faire les yeux doux de trop près, auriez-vous trouvé plaisant que je fisse à ce malheureux le parti de Rizzio ? Allons donc ! ceci n'est plus dans nos mœurs, messieurs,

1. Cette belle infortunée fut victime de sa fidélité au roi Edouard IV, et de son amour pour sa patrie. L'auteur anglais Rowe, l'a dignement célébrée dans sa tragédie de *Jane Shore*, l'une des plus belles pièces du Théâtre Anglais.

et pour si antiquaire que l'on soit, on n'en sait pas moins son monde.

— Je n'en doute pas, monsieur le marquis, répondit Gaston avec un indéfinissable sourire où l'ironie tenait autant de place que la politesse ; mais vous ne nous dites pas comment s'est terminé ce merveilleux souper.

— Mais apparemment comme se terminent tous les soupers. Par une causerie amicale entremêlée de toasts. Mme de Sainte-Ursule était d'une gaieté charmante.

— C'est une femme de tant d'esprit, dit Antonio de Ponte-Vecchio.

— Quand il n'y eut plus de vin dans les amphores qui nous tenaient lieu de bouteilles, les tendres lueurs de l'aurore se jouaient au travers des jalousies qui laissaient filtrer jusqu'à nous une clarté rose et fraîche. Mme de Sainte-Ursule se retira alors.

— C'était l'heure de la vengeance !

— C'était l'heure du sommeil. Malgré tout mon désir de vous être agréable, je ne puis pas faire qu'il y ait ni coupe empoisonnée ni glaive carthaginois dans tout ceci.

— Néanmoins, don Mathias Sariagui a disparu, s'écria le veneur Orlando.

— Vous voulez dire qu'il est parti, reprit l'antiquaire.

— Parti ! répéta le groupe des jeunes gens.

— Eh ! mon Dieu oui ; il est parti à bord d'une tartane qui fesait voile pour Malte.

— Je comprends, dit le lieutenant Rafaël, vous l'avez fait saisir par trois ou quatre sbires et conduire, garrotté, à bord de la tartane.

— Je vous ferai observer, monsieur, dit le bon gros diplomate en croisant ses mains sur son abdomen arrondi, qu'il n'y a plus de sbires. Don Mathias a pris sur lui d'exécuter ce voyage que je ne l'avais aucunement prié de faire. Quand ma femme nous eut salués, je me levai, et, prenant mon compagnon par le bras, je m'amusai à lui faire voir mes galeries, qu'il eut l'extrême obligeance d'admirer. Tout en causant de l'art grec, nous arrivâmes à la porte de mon hôtel ; il fesait grand jour, mais à l'exception de deux ou trois marchands de friture, la rue dormait encore. Je montrai la chaussée déserte à mon convive, et nous nous séparâmes.

— Et il ne vous a rien dit, rien fait ! s'écria Gaston.

— Que vouliez-vous qu'il fit contre un mari ?

— Oh ! certes, si j'avais été à sa place, les choses ne se seraient point passées comme ça, dit le capitaine Antonio.

— Vous en parlez fort à votre aise, monsieur, mais on voit bien que vous ignorez ce que c'est qu'une entrevue nocturne avec un époux. Si vous saviez quelle terrible puissance nous avons en nous, lorsque nous apparaissons en robe de chambre et les pieds chaussés de pantoufles. Le plus formidable don Juan [1] tremble et balbutie.

— Vilipendé, bafoué et congédié ; c'est trop, dit Max.

— Vous auriez préféré que je le tuasse ; ma foi ! chacun entend la vengeance à sa manière. Je ne tuerai jamais personne.—Pendant que nous étions à Rome, l'an passé, Mme de Sainte-Ursule avait un amoureux.

— Ah ! ah ! un nouveau, s'écria Rafaël !

— Non, un ancien dans l'ordre des dates ; il venait après vous.

— C'est qu'avec la marquise on s'y perd, ajouta Gaston ; il n'y a que vous, monsieur, qui pouvez ne pas commettre d'erreur en ces choses.

1. Personnage byronien d'un caractère impénétrable.

— Vous savez, répondit l'antiquaire avec un magnifique sang-froid et en attachant ses regards sur M. de Ludre, que ma femme est trop jolie pour manquer jamais d'amoureux. J'ai là, dans ma poche, un sonnet de son avant-dernier Pétrarque. Seriez-vous curieux de l'entendre ?

— Certes oui, s'écria étourdiment le gentilhomme Bavarois.

— C'est inutile, reprit vivement Gaston, dont les joues s'étaient couvertes d'une légère rougeur.

— Puisque M. de Ludre juge que c'est une lecture importune, continua l'impassible marquis, nous allons revenir à l'amoureux de Rome.—C'était un gentilhomme de Vérone, fort beau garçon ma foi, et riche à l'avenant. Il inventa mille fêtes pour plaire à Mme de Sainte-Ursule. Nos nuits étaient un long concert. Que de fois ne me suis-je endormi sur l'andante de *Bell 'ma innamorata !* Mais la musique, aussi belle qu'elle soit, devient monotone quand il y en a toujours : je mis la main sur une douzaine des épîtres galantes du Véronais ; ma femme m'y aida merveilleusement en fesant semblant de les égarer par sa chambre, et deux jours après elles étaient imprimées dans le feuilleton du *Diario di Roma.*

— Imprimées !

— Toutes vives, dit l'antiquaire. Elles eurent un succès fou. Elles étaient écrites dans le plus pur romantisme italien, et deux initiales transparentes permettaient à chacun de dire tout bas le nom de l'auteur à l'oreille de tout le monde.

— Et que fit le gentilhomme Véronais ? demanda le capitaine Antonio.

— Il s'en est allé en Syrie, et je crois qu'il s'est fait tuer à Beyrouth.

— Quel diable d'homme ! murmura Gaston, en contemplant le diplomate avec admiration.

— Vous avez des moyens merveilleux pour vous débarrasser des amoureux de la marquise, dit Rafaël ; l'un prend la fuite de désespoir d'avoir bu du vin de Falerne contemporain de Ponce-Pilate en votre compagnie ; l'autre se fait tuer parce que vous avez eu l'idée de le faire feuilletonniste contre son gré ; vous aussi êtes assez philosophe pour que je puisse me permettre cette observation : croyez vous que ce soit suffisant, pour vous préserver de tout accident dans l'avenir ?

— J'ai une armure qui me rend invulnérable autant que mari peut l'être sous le ciel.

— Quel nom porte cette armure ?

— Vous la connaissez tous. C'est Mme de Sainte-Ursule elle-même.

— Comment l'entendez-vous ! s'écria Fabien que le flegmatique sang-froid du bonhomme intriguait.

— Si sa grâce est un aimant qui attire, sa coquetterie est un bouclier qui défend.

— Que Dieu me prête vie, dit tout bas Gaston, et je trouverai bien le défaut de l'armure.

Au même instant, un postillon vint annoncer au marquis que les chevaux étaient attelés.

« Adieu, messieurs, dit le diplomate en se levant ; je pars pour Vienne où m'envoie Sa Majesté le roi des Deux-Siciles, et laisse ma femme sous votre protection.

— On n'est pas plus impertinent que ce vieil antiquaire ! s'écria Rafaël. C'est à me rendre amoureux de sa femme.

— Ne vous y brûlez pas, lui dit Gaston.

— Mais vous-même ?

— Oh ! moi, c'est déjà fait. »

Dix minutes après, toute la compagnie se sépara, et Fabien reprit le chemin de Naples.

A deux ou trois lieues des portes de la ville, un

embarras de charrettes et de corricoli arrêta sa chaise de poste. Il y avait sur la chaussée une calèche dont les chevaux piaffaient en mordant leur frein ; une jeune femme, penchée à la portière, pressait le cocher.

« Mais avancez donc, disait-elle ; je n'aurai jamais le temps de faire ma toilette.

— Je ne puis pas, madame, » répondait le pauvre cocher.

Tout-à-coup les chevaux, tourmentés par le bruit, se jettent sur le bas coté de la route et prennent le galop brusquement. La calèche, emportée, franchit d'un bond le petit fossé qui longe la chaussée, court à travers champs, heurte une souche, et verse sur l'herbe en un clin d'œil.

Fabien s'était élancé hors de sa chaise par-dessus la portière ; plein d'inquiétude, il accourt et trouve debout auprès de la calèche couchée sur le flanc une dame qui riait aux éclats.



CHAPITRE III

Comment Fabien fit la connaissance de Mme la marquise de Sainte-Ursule. — L'invitation. — Quelques mots sur M. et Mme de Sainte-Ursule. — Caractère de la marquise. — La première visite de Fabien à la marquise. — Le bal improvisé. — Causerie de Fabien et de M. de Ludre. — La partie de cartes de deux officiers. — L'enjeu. — Où Mme de Sainte-Ursule quitte Naples pour la villa Orso. — Fabien et les deux Napolitains.

SURPRIS d'abord, Fabien s'arrêta ; mais voyant la tournure que l'accident avait prise, il s'approcha de la rieuse qu'il salua:

« Je ne crois pas, madame, lui dit-il, qu'il soit nécessaire de vous demander si vous êtes blessée ?

— Oh ! pas le moins du monde, répondit-elle en secouant la tête par un mouvement plein de gaieté : ça été l'affaire d'un instant, et je me suis trouvée étendue sur le gazon aussi mollement que sur le duvet ; mais après m'être relevée, je n'ai pu m'em-

pêcher de rire en apercevant la singulière figure que fesait mon pauvre Pierre. »

Le pauvre Pierre, qui n'était autre que le cocher jeté assez rudement à bas de son siége, regardait la calèche avec une si piteuse expression de douleur et d'humilité, que la dame eut beaucoup de peine à réprimer un nouvel accès d'hilarité.

« Voyons, mon ami, dit-elle enfin, tant morts que blessés, il n'y a personne sur le carreau, ni bêtes, ni gens. Vous méditerez demain sur cette aventure ; quant à présent, je crois qu'il convient assez de relever la calèche et de partir. On m'attend au bal, et si je ne retourne tout de suite à Naples, je n'aurai jamais le loisir d'apprêter ma toilette.

— Ma foi, madame, dit le cocher en se grattant l'oreille, relever la voiture n'est pas ce qui m'embarrasse ; mais c'est qu'il y a autre chose encore.

— Et quoi ?

— Il y a que le brancard est rompu. »

La dame vérifia le fait : le brancard était cassé par le milieu. Elle frappa du bout de son petit pied sur le gazon avec impatience.

« Qu'allons-nous faire maintenant ? dit-elle.

— Dame ! je ne sais pas, » reprit Pierre.

Fabien comprit que le moment d'intervenir directement était venu.

« Le hasard malencontreux qui vous a poussée dans cette prairie, madame, lui dit-il, servira d'excuse à la hardiesse de ma proposition, et j'ose espérer que vous ne vous fâcherez pas trop fort si je vous prie d'accepter une place dans ma voiture. »

La dame s'inclina légèrement, regarda son interlocuteur du coin de l'œil, puis la chaise de poste qui trônait fièrement sur la chaussée, puis enfin la calèche tristement étendue sur l'herbe. Elle était vivement tentée de répondre oui, mais elle hésitait cependant.

Fabien, qui vit son embarras, reprit :

« Veuillez me pardonner si j'insiste, madame ; mais il m'a semblé vous avoir entendu parler d'une toilette que vous n'auriez pas le temps de faire si vous n'arriviez promptement à Naples, de grâce ne privez pas ceux qui vous attendent du plaisir qu'ils auront à vous voir.

— Puisque vous jugez qu'ils seraient trop malheureux, dit-elle, je veux bien être compatissante. »

La dame donna quelques ordres à Pierre, prit le bras de Fabien, et sauta lestement dans la chaise de poste, qui partit au galop.

« Voilà à quoi on s'expose quand on est une tendre épouse, dit-elle en s'établissant dans un coin avec des manières de chatte nonchalante ; s'il ne m'avait pris l'héroïque fantaisie d'accompagner mon cher mari jusqu'à la bifurcation du chemin, cet accident ne me serait pas arrivé.

— J'en rends grâce à votre héroïsme, » répondit Fabien.

La conversation commencée sur ce ton-là prit tout de suite une allure vive et plaisante qui mit les deux causeurs en belle humeur. La dame fit voir qu'elle avait de l'esprit et de l'originalité dans l'imagination, et le cavalier soutint de son mieux la bonne réputation de ses compatriotes.

Il leur sembla, alors que la voiture entra dans Naples, qu'elle n'avait mis que cinq minutes pour y arriver ; il y avait bien cependant une grosse heure qu'elle roulait.

« Nous voici dans la ville, dit Fabien à la dame, mais j'ignore où je dois vous conduire.

— Ah ! c'est vrai, dit-elle. Rue de Tolède, chez la marquise de Sainte-Ursule. »

A ce nom, Fabien tressaillit et regarda plus attentivement sa voisine qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Elle lui parut ce qu'elle était, merveil-

leusement belle. C'était une tête divine attachée au corps le plus gracieux par un cou d'un galbe charmant.

Fabien ne songeait plus à parler quand la chaise de poste s'arrêta devant un hôtel dont la porte venait de s'ouvrir à deux battants.

Comme la marquise posait son joli pied sur le perron, elle se retourna vivement.

« Mais à propos, dit-elle, c'est bien le moins, monsieur, que je sache qui je dois remercier du service que vous venez de me rendre.

— M. de Nelville, répondit Fabien.

— M. de Nelville, répéta-t-elle, mais attendez donc ; il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu.... M. de Nelville ; oui, c'est bien cela. »

Et Mme de Saint-Ursule se mit à chiffonner les tresses de ses longs cheveux en consultant ses souvenirs.

« Ah ! j'y suis, s'écria-t-elle, tandis que Fabien la considérait, impatient et muet ; n'êtes-vous pas, monsieur, quelque chose dans la diplomatie ?

— Secrétaire à l'ambassade française, à Naples.

— C'est bien cela, et vous vous appelez Fabien ?

— Fabien.

— Mme de Nouans, votre cousine et mon amie,

m'a fort parlé de vous dans sa dernière épître, et m'anonçait votre prochaine arrivée à Naples. En cherchant bien vous trouverez quelque part une lettre de recommandation à mon adresse.

— Je l'espère, madame, dit Fabien en tirant son portefeuille où il se mettait déjà en devoir de chercher, lorsque Mme de Sainte-Ursule l'arrêta.

— C'est inutile, lui dit-elle, la connaissance est faite entre nous, et je vous engagerais à brûler cette lettre, si je ne craignais qu'elle ne renfermât en *post-scriptum* une demande de quelqu'un de ces brimborions de corail auxquels les femmes de Paris attachent tant de prix, depuis que les Napolitaines n'en portent plus. Considérez désormais cette maison comme la vôtre et venez me voir le plus souvent que vous pourrez. »

Mme de Sainte-Ursule tendit à Fabien une main qu'il baisa, et disparut derrière la porte, légère comme un oiseau.

Un mot maintenant sur M. et Mme de Sainte-Ursule dont le nom revenait à tout propos dans les conversations qui charmaient les loisirs des Napolitains, un des peuples les plus bavards et les plus curieux qui soient au monde.

M. le marquis de Sainte-Ursule était le fils aîné d'un émigré qui, chassé par la tourmente révolutionnaire, était aller demander un asile à Naples, où il s'était marié à une riche héritière de Capitanate fort amoureuse de titres et de blason ; à la mort de ses parents le fils avait hérité de tout à la fois, de la noblesse et de la fortune, de sorte que la reconnaissance aussi bien que l'habitude l'attachant au sol où il était né, il avait fait Naples sa patrie et sollicité du gouvernement un emploi qui lui avait été accordé.

Son goût pour les antiquités lui était venu en voyageant, et ses meilleurs amis ne savaient ce qu'il aimait le plus, de signer un protocole ou de classer une médaille. Ce fut à Paris qu'il rencontra et épousa Mlle de Saverolles, alors qu'il avait déjà passé la quarantaine, bravant courageusement, avec la philosophie d'un homme qui a une passion pour s'y réfugier en cas de mésaventure, les éventualités redoutables d'un mariage disproportionné. Comme en dehors de la numismatique c'était un diplomate d'esprit et de bonnes manières, il ne déplut point à la jeune personne, qui elle-même le séduisit par les côtés sensibles d'un caractère qui n'est pas ordinairement recherché par les pré

tendants : une grande vivacité, l'humeur mouvante, beaucoup d'ardeur aux plaisirs, une inaltérable légèreté qui la fesait passer du rire aux larmes en un clin d'œil, et une si capricieuse et si fantasque imagination, qu'elle trouvait moyen de voir toujours les choses au rebours de ce qu'elles paraissent aux autres individus.

Quand elle arriva à Naples, elle se laissa gaiement pousser par le flot, qu'à vrai dire elle aida quelque peu, jusqu'au plus haut dégré de cette chancelante échelle que la Mode tient d'une main mal assurée ; mais elle eut le grand art de s'y maintenir. Si l'épithète de *lionne* eût passé les Alpes, Mme de Sainte-Ursule eût été la première lionne de Naples ; elle se contenta d'en être la femme la plus fêtée, la plus flattée et la plus citée. Elle était née sans fortune et avait été élevée simplement dans une maison austère où l'aisance était parcimonieuse, mais elle avait en elle l'amour inné du luxe et du goût de la splendeur. L'antiquaire mit ses revenus à sa disposition, et la jeune femme en usa avec une charmante prodigalité qui donna bien vite à son hôtel un grand renom dans Naples ; il devint en fort peu de temps le refuge animé et bruyant de tout ce que la ville de Par-

thénope comptait de gens oisifs, de femmes élégantes, d'étrangers de distinction, d'artistes éminents ; c'était précisement ce que le marquis voulait ; étant lui-même d'une humeur taciturne, il se servait de la gaieté inaltérable de sa femme comme d'un moxa ; jamais il ne se montrait plus souriant que lorsqu'il la voyait entourée de gens empressés à lui plaire.

On nous dira peut-être que c'était là un singulier mari et qu'il mettait beaucoup de soin à s'approcher de la flamme dont les autres s'écartent ; mais en fait de maris il y en a de toute espèce, et le nôtre croyait que la multiplicité des relations et l'agitation dans la vie sont des paratonnerres conjugaux.

Ici nous sommes contraints d'avouer que Mme de Sainte-Ursule était coquette ; encore cet abjectif rend-il mal notre pensée : elle était possédée du désir le plus ardent de plaire à tout le monde, à tout prix. Ce désir était un besoin de sa nature auquel elle obéissait instinctivement sans se rendre aucun compte de ce qu'elle fesait. Plaire d'abord, plaire toujours était sa loi, et elle n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle voyait les séductions de ses charmes et de son esprit exercer leur empire sur tous ceux qui l'approchaient. Mue par la

croyance naïve de sa supériorité en toute chose, par la conviction de sa beauté, Mme de Sainte-Ursule ne comprenait point que chacun ne se soumît pas tout de suite à son influence. Avide d'hommages et d'adulations, quoique femme d'un rare esprit et d'une intelligence réelle, elle les aspirait comme les fleurs la rosée. C'était en quelque sorte une dîme que le monde lui devait.

On pourrait croire qu'avec ce caractère, Mme de Sainte-Ursule s'exposait à être séduite à son tour par le premier dandy dédaigneux qui se serait rencontré sur son chemin, et que les sarcasmes et l'indifférence d'un prétendant assez habile pour jouer le rôle d'un froid Lovelace ou d'un impénétrable héros byronien auraient pu triompher de cette coquetterie ; il n'en était rien pourtant. Cette rouerie, qui ne manque jamais de réussir auprès des vulgaires petites-maîtresses, se serait fourvoyée près d'elle, et celui qui se serait avisé de la mettre en usage n'aurait su que s'attirer, dans son esprit, la réputation d'un sot. Il lui semblait, dans son naïf orgueil, que protester contre sa supériorité, c'était nier la lumière, et c'était alors tant pis pour ceux qui ne la voyaient pas. Elle disait d'eux qu'ils avaient l'intelligence et le sentiment aveugles, et

leur tournait le dos. Mais elle se gardait bien de leur en vouloir : elle les oubliait tout bonnement.

Avec tout cela, Mme de Sainte-Ursule était bonne, franche, loyale et toute dévouée à ses amis qui pouvaient lui demander toute chose, à l'exception du sacrifice d'un bonnet.

Telle était la femme que Fabien alla voir le lendemain de son arrivée à Naples et qu'il trouva dans un splendide appartement où les merveilles de l'art étaient distribuées avec un goût charmant. Vases, tableaux, statues, mosaïques, armes étincelantes, s'étalaient des galeries aux boudoirs avec une profusion qui ne nuisait en rien à l'élégance ; on devinait au premier coup d'œil que la main d'une femme douée au plus haut dégré du sentiment artistique, avait présidé à l'arrangement de ces richesses recueillies par le marquis.

La lettre dont Mme de Sainte-Ursule lui avait parlé, Fabien l'avait trouvée ; elle la lut rapidement tandis qu'ils étaient seuls.

« Bien, bien, dit-elle en sautant de paragraphe en paragraphe. Mme de Nouans oublie qu'elle m'a déjà écrit à votre sujet ; mais à propos de parents, ces choses-là se pardonnent. Voyons, ajouta-t-elle en chiffonnant le papier entre ses jolis doigts,

donnez-moi bien vite des nouvelles de ce cher Paris que j'aime tant. »

Fabien répondit, et leur causerie se prolongeant, Mme de Sainte-Ursule commençait déjà à mettre en œuvre les premières ressources de sa coquetterie, lorsque plusieurs personnes survinrent ; la conversation prit un tour général, et la marquise cessa d'escarmoucher avec Fabien pour livrer bataille à quelques jeunes écervelés qui l'entouraient.

Cependant le hasard voulut que ce soir-là une nombreuse société se réunit chez Mme de Sainte-Ursule ; les plus élégantes dames, en sortant de San-Carlo, vinrent en médianoche, entraînant après elles leurs maris et leurs sigisbées. Les visites se succédant avec une merveilleuse rapidité, la marquise qui était la femme du monde qui s'entendait le mieux à égayer une compagnie, improvisa un bal qui puisa dans son imprévu un entrain sympathique. Comme il n'est personne en Italie qui ne soit un peu musicien, un orchestre fut bien vite installé à l'aide d'une demi-douzaine de basses, de violons et de flûtes, qu'on tira d'un cabinet, et qui s'établirent dans un coin, sous la présidence d'un piano, et tout le monde se mit gaiement à danser.

Au milieu de la foule, Fabien avisa M. de Ludre;

les deux jeunes gens allèrent tout de suite l'un vers l'autre.

« Il n'est bruit que de vos exploits, lui dit Gaston après les premiers compliments d'usage.

— De mes exploits, à moi ? reprit Fabien tout étonné.

— Qui donc, s'il vous plaît, a sauvé hier Mme de Sainte-Ursule et l'a ramenée triomphalement dans Naples ? Qui donc lui a baisé la main sur le perron de son hôtel et s'est trouvé le premier dans son salon aujourd'hui ?

— Ce sont là des hasards dont j'ai tout lieu d'être charmé, mais, pour Dieu ! ne haussez pas à la taille d'un exploit une aventure qui se résume en une promenade. Quant à mon triomphe, j'ai tout lieu de croire qu'il ressemble à la victoire de don Mathias Sariagui.

— Il n'en a pas moins, tout aujourd'hui, défrayé les conversations d'une moitié de la ville.

— Cette moitié-là n'a pas grand'chose à faire.

— Pardonnez-moi, elle s'occupe à médire de l'autre.

— Je regrette alors qu'elle ne puisse me nuire ; ce serait une preuve que j'aurais quelque chose à perdre.

— Serait-ce en vérité que vous ne connaissiez pas Mme de Sainte-Ursule avant votre arrivée à Naples ? dit M. de Ludre, essayant de déguiser sa jalouse inquiétude sous un air d'indifférence.

— Je ne la connaissais pas, mais je lui étais recommandé sans le savoir.

— Alors, bénissez la fortune qui vous a mis dans ses bonnes grâces plus que n'aurait pu le faire un an d'assiduités. »

Amené à parler de la marquise, Gaston s'étendit complaisamment sur ce chapitre, et se mit, de propos en propos, à tracer de son caractère le portrait que nous en avons donné plus haut. Peut-être, inspiré par un secret dépit, en chargea-t-il les couleurs. Fabien l'écoutait, baissant parfois la tête, et parfois regardant la marquise qui lui souriait. Il n'avait de relations avec elle que depuis la veille, et déjà il s'intéressait singulièrement aux choses qui la concernaient. Cependant, les paroles de M. de Ludre l'attristaient.

Gaston s'en aperçut :

« Vous le voyez, lui dit-il ; voilà deux jours seulement que vous l'avez rencontrée, et déjà elle a conquis sur vous cet empire qu'elle étend sur tout ce qui l'approche.

— C'est donc à dire que vous le sentez vous-même, et peut-être plus vivement que d'autres, répondit Fabien en attachant un regard curieux sur son interlocuteur.

— Peut-être, dit Gaston.

— Ainsi, vous l'aimez ? »

M. de Ludre se tut ; un instant il parut réfléchir plus sérieusement qu'il n'avait coutume de le faire, puis il releva la tête en regardant Fabien avec un sourire intelligent :

« Je puis bien vous le dire à vous, reprit il ; vous me paraissez avoir l'esprit assez français pour comprendre ces choses-là. Non, je ne l'aime pas, mais j'en suis épris.

— Alors, vous êtes dans les meilleures conditions pour réussir, dit Fabien qui se sentait frissonner jusqu'au cœur.

— Non, vraiment ; pas avec elle, du moins, car c'est là un des plus étranges mystères de cette inexplicable nature, que pour prétendre à son cœur, ce qu'il y a de plus habile encore c'est de l'aimer. »

Un éclair passa sur le visage de Fabien, dont le regard tendre et profond caressa un instant la blanche reine du bal.

« Mais il me semble, dit-il ensuite, que cette

habileté, beaucoup doivent l'avoir ; elle est femme à l'inspirer à tout le monde.

— Ah ! vous croyez, reprit Gaston ; ce n'est point chose aisée, et n'aime pas qui veut. »

Max de Rhéiss, qui avait perdu cent ducas au jeu, vint emprunter la bourse de Gaston, et l'entraîna.

Fabien, demeuré seul, laissa sa pensée flotter autour de Mme de Sainte-Ursule, comme ces phalènes étourdies qui tournent autour d'une flamme ; la marquise rencontrait parfois ses regards, tandis qu'elle allait de groupe en groupe, et leur expression sérieuse et mélancolique à la fois la charmait.

Il venait d'entrer dans une galerie où des tables de jeu étaient disposées, lorsque Antonio et Rafaël passèrent près de lui ; tous deux le saluèrent.

La première fois que Fabien les avait vus ; ils lui avaient déplu sans qu'il sût pourquoi. Ils semblaient ce soir-là préoccupés par quelque pensée amère, et tous deux marchaient vivement en se parlant bas à l'oreille.

Fabien arrêta Gaston qui s'en retournait allégé de sa bourse.

« Voyez quelles sombres figures, lui dit-il en lui désignant du regard Antonio et Rafaël.

— Ils trament quelque mauvais coup, » répondit Gaston.

Fabien l'interrogea des yeux.

« Oh ! reprit Gaston en accompagnant ses paroles d'un geste dédaigneux, ce sont des cœurs de sbires sous des habits de soldats.

— Vous les jugez sévèrement.

— Je les juge comme ils s'estiment. Ce n'est pas qu'ils ne soient braves, et je crois que, l'occasion aidant, ils se comporteraient hardiment ; qui ne se bat pas aujourd'hui ? Mais au fond, le cœur est lâche. Voyez-vous, mon cher M. de Nelville, il n'y a pas une goutte de vrai sang italien dans ces veines-là. C'est un mélange bâtard d'anglais et d'autrichien qui fermente sous le soleil napolitain. Ne vous fiez pas à ces natures ; elles sont moelleuses et souples comme du velours, et perfides comme l'onde, pour me servir de l'expression du poëte.

— Mais, mon cher M. de Ludre, à la manière dont hier vous étiez avec eux, je vous croyais leur ami ?

— Bah ! dit le touriste en levant les épaules par un mouvement plein de philosophie, ces gens-là m'amusent, c'est tout ce qu'il me faut. D'ailleurs les honnêtes personnes ont peu coutume d'être si maussades. »

Cependant les paroles de Gaston avaient frappé M. de Nelville. Obéissant à une impulsion qui venait du cœur et point de la volonté, il se dirigea vers les Italiens. Tous deux appuyaient leurs mains sur le dossier de deux chaises placées aux bouts d'une table. Ils se regardaient immobiles et muets ; les blanches lueurs d'un lustre d'albâtre rendaient plus pâles encore les teintes de leur front où l'ombre d'une pensée fatale semblait se refléter.

« Eh bien ! jouons-là, dit Antonio brusquement en s'asseyant sur la chaise que sa main tourmentait.

Soit, » répondit Rafaël, et il déchira l'enveloppe d'un jeu de cartes.

Fabien tressaillit ; son cœur lui cria qu'un invisible danger planait sur Mme de Sainte-Ursule.

Il s'approcha des deux joueurs. Antonio leva la tête, un froid sourire glissa sur sa bouche, et il se mit à battre les cartes.

Fabien jeta quelques pièces d'or sur la table.

« Qui de vous, messieurs, veut tenir cet enjeu ? » dit-il.

Rafaël ramassa les pièces d'or éparpillées sur le tapis vert, et les rendit poliment à Fabien.

« Pardonnez-moi, lui dit-il, mais aucun de nous ne le peut. Ce que nous jouons ne se paye pas. »

Le jeu commença. Les chances furent soudaines. En deux passes, Antonio sauta.

« J'ai perdu, dit-il en froissant les cartes, tandis qu'une aspiration de triomphe gonflait la poitrine de son vainqueur. Mais ma parole est donnée : je suis à vous quand vous voudrez, Rafaël.

—J'y compte. » reprit le lieutenant, et tous deux se prirent la main.

Quand ils rentrèrent au bal, il n'y avait plus qu'un petit cercle de causeurs rangés sur un balcon tout chargé de caisses d'orangers en fleurs.

« Quoi ! vous nous quittez, madame, disait un petit abbé.

Pour quelques jours seulement, répondit Mme de Sainte-Ursule, mais ne vous désespérez pas si fort, je vais à la villa Orso, et vous savez qu'elle n'est qu'à trois ou quatre lieues de Naples.

—Mais c'est un désert ! reprit l'abbé.

— Une thébaïde plantée de lauriers-roses, de citronniers, de jasmins, dit-elle, où on invite parfois les pauvres anachorètes comme vous à venir faire pénitence.

— Alors ils y trouvent le paradis, dit l'abbé.

— Partirez-vous donc ce matin ? demanda un peintre français.

— Je ne crois pas, reprit-elle ; je dormirai trop tard, il me faudrait braver les caresses du soleil, et j'avoue qu'elles me semblent trop ardentes à midi ; je partirai sans doute vers le soir. »

Les deux joueurs échangèrent un regard que Fabien saisit au passage.

« Laissez-nous vous faire une garde d'honneur, ajouta le peintre.

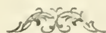
— Volontiers, dit la marquise ; c'est une promenade qui vous permettra d'admirer le coucher de Phœbus dans ce golfe de Parthénope, qu'il ne cesse d'embraser comme aux temps mythologiques, et je retiens l'aquarelle qu'il vous inspirera. »

Le lendemain, deux heures avant le soir, une calèche flanquée de cinq ou six cavaliers, courait sur la route de Sorrente. Mme de Sainte-Ursule étalait ses grâces coquettes dans la voiture ; les cavaliers étaient Antonio et Rafaël, Fabien et Gaston, le peintre français qu'on appelait Paul Vautier et Max de Rhéiss. Une collation les retint quelques instants à la villa Orso, puis tous reprirent le chemin de Naples ; mais comme ils longeaient un petit bois de pins, Fabien vit sortir d'entre les arbres un homme qui, tout en passant, échangea

rapidement un regard et quelques mots avec Rafaël, qui se tenait un peu en arrière. Les soupçons qu'il avait conçus la veille se réveillèrent avec force dans son esprit.

Comme ils allaient se séparer en entrant dans la ville, Gaston demanda aux cavaliers s'ils n'avaient pas fantaisie de passer le reste de la nuit en son logis.

« Nous regrettons fort de ne pouvoir accepter, dit Rafaël, mais le capitaine et moi sommes de service cette nuit, et nous allons tout de suite pousser nos chevaux vers la caserne. Au revoir, messieurs! » Et, tournant bride, les deux Napolitains s'enfoncèrent dans une ruelle.



CHAPITRE IV.

Inquiétudes de Fabien.—Expédition nocturne sur le golfe de Naples.—Le complot.—Les deux cavaliers.—Peppe le chevrier.—La rencontre et le colloque qui s'ensuivit.—Plomb contre fer.—La provocation.—Le retour des deux cavaliers.—Le prétexte et la cause.—Le duel.

UNE crainte magnétique saisit Fabien au cœur, il quitta brusquement Gaston et ses amis et s'élança à la poursuite des officiers; mais dans ce labyrinthe de rues où ils venaient de disparaître, il perdit leurs traces. Un instant il eut la pensée de gagner la campagne et de courir jusqu'à Orso, mais sa monture n'était pas bien vaillante, et déjà la promenade qu'elle avait faite l'avait épuisée. Comme il marchait, une idée illumina son esprit ; il passa chez lui, changea de vêtements, couvrit sa tête d'un large chapeau, son corps d'une cape grossière, prit de l'or et descendit en courant vers la Chiaia. Il sauta dans une barque, réveilla

le pêcheur et le détermina à tendre sa voile en lui glissant quelques ducats dans la main.

Fabien avait remarqué que la route qui allait de Naples à la villa Orso traçait une large courbe en suivant les sinuosités du rivage ; il pouvait donc espérer, en prenant la corde de l'arc, d'arriver à la villa avant Antonio et Rafaël, en supposant qu'ils eussent l'intention de s'y rendre comme ses pressentiments le lui disaient.

Un vent frais ridait la surface des eaux phosphorescentes ; les vagues accouraient de l'horizon et venaient répandre leurs crêtes lumineuses sur le sable argenté ; la mer semblait palpiter ; on aurait pu croire qu'une harmonieuse respiration soulevait le sein du golfe que la nymphe Parthénope a baptisé de son doux nom. Les étoiles, perdues comme des clous d'or dans le ciel profond, se miraient dans les flots où le disque étincelant de Phœbé jetait une rayonnante écharpe. La barque, penchée sous la voile blonde comme un alcyon, glissait sur l'eau qu'elle brisait ; un long sillage diamanté fuyait derrière sa quille agile, et tandis qu'elle volait, le pêcheur, assis à la proue, chantait à demi-voix quelques vers du Tasse.

Fabien promenait sur l'étendue du golfe un

regard mélancolique, et, perdu dans ses rêveries, se demandait où il allait et ce qu'il voulait faire, et s'il n'était pas le jouet d'un rêve. Il se souvint du boulevard Italien, et, se prenait à sourire, il allait peut-être donner ordre au pêcheur de virer de bord, lorsqu'il entendit rouler au-dessus de la voile tendue le bruit crépitant d'un galop furieux, et tout aussitôt, relevant la tête, il vit passer sur un promontoire deux ombres à cheval qui, lancées à toute bride, dessinaient leur silhouette sur les profondeurs transparentes du ciel bleu. Ce fut comme une lugubre apparition, et déjà les deux cavaliers s'étaient effacés dans la nuit, qu'il entendait encore le galop retentissant sonner sur les cailloux du chemin.

Un instant après, la barque égratignait le rivage de sa quille, et Fabien sautait sur le sable. En quelques bonds il eut atteint les limites d'un jardin qui descendait de la villa Orso à la mer en ondulant. Devant un bouquet de tamarins, un homme était debout à l'angle d'un petit sentier qui grimpait à la terrasse supérieure où la villa dressait ses blanches murailles. Du premier regard Fabien reconnut l'homme qui sur la route, il y avait quelques heures, avait parlé à Rafaël. Ainsi qu'un sauvage, Fabien se glissa à plat ventre sur l'herbe et vint se

blottir sous l'ombre d'un buisson, entre cet homme et la villa. La pensée d'un péril mystérieux qui menaçait sans doute une tête déjà adorée avait développé soudainement en lui les facultés puissantes des vieux Mohicans de Coöper, l'astuce, la patience et la froide résolution. Les yeux ardemment fixés sur cette muette sentinelle qui veillait pendant la nuit, il attendait.

L'homme, vêtu de peaux comme un chevrier, se tenait immobile la tête tournée vers la partie du sentier qui radiait vers le grand chemin. Bientôt après, un léger bruit de pas foulant le gravier s'éleva dans le silence qu'interrompait le chant de la mer. Deux hommes enveloppés dans des manteaux parurent sur le sentier. Fabien venait de reconnaître Antonio et Rafaël.

En trois minutes, ils arrivèrent auprès du chevrier.

« Est-ce toi, Peppe ? dit Rafaël.

— C'est moi, mes maîtres, répondit l'homme en ôtant de son front le feutre troué d'où pendait pittoresquement un bout du ruban rouge.

— Eh bien ? reprit l'autre.

— J'ai joué à la *mora* avec Giacomo le jardinier, il a perdu, et a tant bu de vin de Sicile, pour se

consoler, qu'il dort sur la paille comme un saint dans sa châsse. C'est pourquoi j'ai la clef.

— Bien ! et Pablo le garde ?

— Je lui ai fait un si beau compte sur les maraudeurs qui pillent les enclos, qu'il est parti avec son fusil et son chien, et à cette heure il veille sur les figues dont personne ne se soucie.

— Tu es, par saint Janvier, un drôle fort adroit dit Rafaël. Donne-moi vite la clef.

— Qui donne reçoit, reprit le chevrier sans remuer.

— Voici ma bourse. »

Le chevrier la prit et la pesa ; puis, l'ayant jugée suffisamment lourde, il la mit dans sa veste de peau.

« Voici la clef, dit-il.

— Es-tu bien sûr que c'est la clef de la porte verte ? demanda Rafaël en l'examinant.

— Essayez-là, dit Peppe, et vous la verrez jouer dans la surrure comme un enfant dans les bras de sa mère.

— Suis-nous donc. »

Et tous trois se dirigèrent vers la terrasse.

Fabien, immobile et sans haleine, n'avait pas perdu un mot de cette conversation. Quand ils se mirent en marche, lui-même prit sa course vers la

villa en droite ligne, montant par-dessus les haies, franchissant les murs de soutènement, grimpant les espaliers. Quelques cailloux mal assujettis roulèrent sous ses pieds.

« Quelqu'un est là, dit Antonio en s'arrêtant.

— C'est une chèvre qui broute, reprit Rafaël.

— Non, dit Peppe, c'est un homme ; un contrebandier sans doute. »

Et ils s'avancèrent.

Fabien haletant arriva le premier à la porte verte qui ouvrait sur un jardin étagé en terrasse tout autour de la villa. C'était une porte de service pour les gens de la maison ; de larges grilles hautes et scellées dans le mur se fermaient la nuit sur les allées d'acacias et de platanes qui conduisaient aux portiques de la villa. Au sommet des murs, des tessons de verre éparpillaient leurs arêtes tranchantes enchâssées dans le mortier et les défendaient contre toute tentative d'escalade. Quand les grilles étaient closes et les portes cadenassées, la villa Orso était comme une forteresse.

Fabien se cacha dans un angle où le mur projetait son ombre. Les deux Napolitains et le chevrier le suivaient de près.

« Voici la porte, dit Rafaël ; quand je serai dans

le jardin, je n'aurai plus qu'à grimper sur la galerie qui tourne sur les portiques, à faire sauter une mince jalousie, et entre l'alcôve de la signora et moi il n'y aura qu'un rideau de soie. »

Le cœur de Fabien bondissait dans sa poitrine.

« Nous verrons bien, ajouta Rafaël, si la coquetterie de la dame lui fera trouver des ressources contre cette visite. Mais d'abord, entendons-nous bien. Peppe va faire le guet devant cette porte ; un coup de sifflet nous avertirait si le garde revenait. Quant à vous, capitaine, vous allez me suivre. Vous savez nos conditions.

— Je les sais, dit Antonio.

— Vous resterez sous les portiques ; un valet pourrait avoir la fantaisie de prendre le frais, et il faut l'empêcher d'entendre et de voir. Si par hasard la dame s'avisait de faire du bruit, à mon signal vous accourriez, et sur-le-champ saisie, bâillonnée, portée sur la croupe de mon cheval, elle galoperait vers votre villa.

— Et demain.

— Demain ? Ce sera alors à la garde de Dieu ! Mais je lui suppose trop d'esprit pour vouloir faire un drame de cette comédie.

— Peut-être.

— Bah ! elle pleurera. priera, et s'évanouira. »

Antonio, Rafaël et Peppe avaient arrêté leur plan sur le revers du sentier ; comme ils retournaient pour aller à la porte verte, ils aperçurent un homme qui se promenait sous la terrasse.

« Quelqu'un ! dit Rafaël.

— C'est un manant, dit Antonio trompé par le costume de Fabien.

— Au large ! » dit alors Rafaël en s'avançant vers lui.

Fabien se tourna lentement, et le regarda.

« Il y a place pour tout le monde ici ! J'y suis ; il me plaît d'y rester et j'y reste, dit-il en continuant de déguiser sa voix.

— C'est un contrebandier, reprit Peppe. Il est en train de gagner quelques ducats, donnez-lui en une demi-douzaine, et il s'en ira.

— Finissons, dit Rafaël en tirant des pièces d'or de sa poche. prends ceci et dépêche-toi de partir.

Fabien prit l'argent et l'éparpilla sur la poussière sans répondre.

A ce mouvement Rafaël se recula. Peppe secoua la tête.

« Celui-ci n'est pas ce que nous pensons, » murmura-t-il.

Antonio et Rafaël se consultèrent un instant à voix basse. Enfin, Rafaël, prenant un parti extrême, se tourna vers l'inconnu, et, le saluant, lui dit :

« Si nous nous sommes trompés, veuillez nous pardonner, monsieur ; mais une affaire galante nous appelle ici ; si rien d'important ne vous y retient vous-même, nous vous serions obligés de nous laisser la place libre.

— C'est parce que vous y êtes, M. Rafaël Conconi, que j'y suis, » répondit Fabien d'une voix haute.

En s'entendant nommer, le lieutenant aux dragons de la Reine tressaillit.

Il se couvrit, et, glissant la main vers son manteau, reprit en mesurant l'inconnu.

« Si vous savez si bien mon nom, il faut au moins qu'il y ait égalité entre nous ; pourriez-vous m'apprendre le vôtre, monsieur ?

— Fabien de Nelville, dit le Français en rejetant son large chapeau en arrière.

— Ah ! fit Antonio, le secrétaire d'ambassade !

— Oui, dit Rafaël avec un amer sourire ; l'homme à la chaise de poste. »

Fabien se rappela les paroles de Gaston.

« Comme il vous plaira, messieurs, reprit-il ; mais

tel que je suis, je vous l'ai dit, je suis venu et je resterai. »

Rafaël entr'ouvrit brusquement son manteau ; un poignard brillait dans sa main.

« J'avais prévu ceci, dit Fabien, et, sautant en arrière, il arma deux pistolets qu'il présenta aux Napolitains. »

Antonio avait imité le geste de Rafaël ; mais, à la vue des pistolets dont le tube béant les menaçait, leurs bras s'arrêtèrent.

« Bas les armes, messieurs ! dit Fabien ; vous voyez que la partie est au moins égale : plomb contre fer, et je frappe de plus loin. »

Les stylets des Napolitains s'abaissèrent lentement.

« Maintenant, mon ami Peppe va me faire le plaisir de jeter son bâton, » ajouta Fabien.

Peppe, qui n'était pas d'une humeur très-belliqueuse, s'empressa d'obéir à l'injonction du Français.

« A présent, causons, messieurs, reprit M. de Nelville d'une voix ferme, mais aussi calme que s'il eût discuté à propos d'une mode nouvelle dans le boudoir d'une jolie femme.

— Soit ! dit Rafaël qui mordait ses ongles avec rage ; causons d'abord, nous nous retrouverons plus tard.

— J'y consens volontiers, reprit Fabien. Je vous ai entendus tous deux, messieurs, tandis que vous concertiez votre plan.

Ah ! dit Rafaël en pâlissant, vous faites métier d'espionner ! »

Fabien se prit à sourire avec dédain.

« Vous complotiez une assez lâche entreprise, messieurs, reprit-il, deux officiers du roi contre une femme ! »

Rafaël fit un pas en avant. La bouche d'un pistolet se leva à la hauteur de son front.

« Nous avions dit que nous causerions, messieurs, dit Fabien ; si je fesait feu, je pourrais vous tuer, et si je vous blessais seulement, vous vous mettriez une méchante affaire sur les bras. Ne remuez donc plus, et faites ce que je vais vous dire. »

Antonio et Rafaël baissèrent la tête ; leurs yeux étincelaient, la colère blanchissait leurs lèvres.

« Vous allez, continua Fabien, reprendre au plustôt le chemin de Naples ; vos chevaux ne sont pas loin, j'imagine ; quand je vous aurai vus partir, je reviendrai à cette porte.

— Où plus loin, là-haut, peut-être, » murmura Rafaël.

Fabien le toisa fièrement avec une souveraine expression de mépris.

« Je reviendrai à cette porte, et malheur à vous si vous tentiez de vous y représenter, car cette fois, pour Dieu ! je ne vous épargnerez pas. Vous m'avez entendu, messieurs.

— Quitterez-vous cette porte demain, M. de Nelville ? demanda Rafaël en ricanant.

— Demain si vous l'osez, messieurs, nous finirons en gens de cœur une rencontre que vous avez commencée en spadassins. »

Dix minutes après Antonio et Rafaël galopaient sur la route de Naples.

Comme il s'y attendait, Fabien reçut le lendemain la visite des deux Napolitains, et tous deux, ainsi que Gaston l'en avait prévenu, se montrèrent disposé à se conduire en gentilshommes après s'être conduits en sbires.

« Ceci est une affaire grave, messieurs, leur dit le secrétaire ; j'imagine que vous comprenez tous les ménagements que nous devons y apporter. Il ne faut pas qu'en aucune façon on puisse se douter du motif de notre rencontre, si par hasard le bruit de notre duel se répand. Et vous savez qu'en outre

nous aurons un petit voyage à faire pour nous trouver face à face sans avoir à encourir les ennuis d'un procès criminel.

— Voilà bien des précautions, ce me semble, dit Rafaël ; vous n'en preniez point tant l'autre nuit.

— C'est que l'autre nuit je ne croyais pas avoir affaire à deux officiers, répondit froidement Fabien; mais, en voyant votre uniforme, je me rappelle aujourd'hui ce que vous êtes.»

A cette froide insulte les deux Italiens pâlirent.

« Finissons-en, dit Rafaël, et faites comme vous l'entendrez.

— Nous allons, si vous le trouvez convenable, rendre visite au Musée secret ; nous prendrons en chemin MM. Gaston de Ludre et Max de Rhéiss ; vous vous adjoindrez, si bon vous semble, quelqu'un de vos amis, le seigneur Orlando Zacari, par exemple ; nous nous rencontrerons dans les salles, et, à propos de quelque bronze érotique, vous entamerez une discution dans laquelle j'interviendrai ; vous aurez soin de me répondre assez lestement pour que j'y voie un prétexte de querelle, et nous nous provoquerons hardiment. Puis une barque de pêcheurs nous conduira en une nuit sur les terres papales, et notre épée fera le reste. »

La chose se passa ainsi que Fabien l'avait arrangée ; mais il y eut dans les paroles d'Antonio de Ponte-Vecchio et de Rafaël Conconi une amertume si hautaine et tant de haine vainement dissimulée, que Gaston ne fut pas la dupe du stratagème.

« Je vois le prétexte, mais où est la cause ? dit-il à Fabien, tandis que la barque volait sur l'eau !

— Mais, dit Fabien embarrassé, ne vous semble-t-il pas qu'ils ont mis suffisamment d'impertinence dans leurs discours ?

— Ils en ont trop mis, c'est pourquoi j'imagine que la cause demeure à la villa Orso. »

Quand ils eurent dépassé l'extrême frontière du royaume de Naples, ils abordèrent dans une crique solitaire où dormait un douanier romain.

Le douanier ouvrit les yeux ; Gaston les lui ferma avec une poignée de baïoques.

« Je vous réponds qu'il ne s'éveillera plus, dit-il ; vous pouvez maintenant vous égorger à l'aise. »

Les rivaux mirent leurs habits bas ; Rafaël s'engagea le premier contre Fabien.

Le lieutenant des dragons de la reine passait dans son régiment pour une fine lame ; Fabien n'entendait pas grand'chose à l'escrime, mais il avait du

cœur et du sang-froid, ce qui égalisait singulièrement les chances du duel.

Tandis qu'ils ferraillaient, Gaston prit à part le capitaine aux gardes et lui dit gaiement.

« Je devine à peu près ce qui vous a fait venir chez le pape. Si donc vous voulez bien me permettre de prendre la défense d'une de mes compatriotes que le mariage a faite Italienne, je vous prierai de consentir à croiser le fer avec moi. »

Antonio parut hésiter.

« C'est que cela sera plus tôt fait, ajouta Gaston, et nous serons plus certain d'arriver encore assez à temps pour voir l'opéra nouveau qu'on donne ce soir à San-Carlo. »

Cette dernière raison sembla décisive au capitaine, et tout aussitôt les deux jeunes gens mirent l'épée à la main.

Max de Rhéiss et Orlando Zacari regardaient. Le douanier supputait combien il pouvait y avoir de ducats dans ses baïoques.

Le combat ne fut pas long ; les deux Napolitains avaient trop de rage au cœur pour que leur coup d'œil pût être prompt et leur main sûre ; ils payèrent leur impatiente haine d'un coup d'épée, et la barque tourna sa proue agile vers Naples.

CHAPITRE V

Portrait de Gaston de Ludre.—A San-Carlo.—Causerie intime entre Fabien et Mme de Sainte-Ursule.—Un mot dangereux.—Lettre de Mme de Nouans à son cousin Fabien. —Ce qui fut dit touchant la marquise, pendant la soirée qu'il y eut chez le prince de Cassaro.—Avez-vous des ennemis ?—Un perfide billet.—Où Fabien échappe à la mort.—Gaspard le bandit.—Fabien chez la marquise.—L'aveu.—Un amant original.—Qu'on me vaille et j'aimerai.—Rien et tout.

COMME il n'y avait pas eu d'esclandre public, la police ferma les yeux sur les blessures des deux officiers qui, d'ailleurs, n'étaient rien moins que graves ; mais toute la ville fut mise en émoi par cet incident, et l'aventure de don Mathias fut oubliée.

Cependant, tandis que les causeries et les commentaires allaient leur train, Fabien voyait fréquemment Mme de Sainte-Ursule. Pour peindre

d'un mot l'effet qu'elle produisait sur lui, nous dirons seulement qu'il ne regrettait pas le boulevard Italien. Après elle la personne qu'il fréquentait le plus était Gaston de Ludre, pour lequel il s'était pris d'une assez vive affection, bien qu'il connût ses projets ; mais ces bizarreries se rencontrent dans le cœur humain, qui se trouverait réduit à bien peu de sentiments s'il ne devait éprouver que ceux qu'il comprend.

Sur un corps souple, leste et vigoureux dans sa grâce, Gaston portait une tète dont le galbe charmant rappelait l'Endymion de Gérard. A cette beauté, qui sera toujours un don céleste, quoiqu'en disent les gens malingres et mal faits, le touriste joignait d'autres avantages, un esprit fin et plein de verve, une inaltérable gaieté, une générosité sans bornes, et tant de hardiesse dans le caractère qu'il ne croyait pas à l'impossible ; on ne pouvait lui reprocher qu'un scepticisme railleur qu'il étendait sur toutes choses ; il niait même la vérité des sentiments dont il acceptait les apparences, et n'était pas bien sûr d'éprouver ceux qui déterminaient ses plus sérieuses actions ; mais il soutenait cette théorie avec une si plaisante originalité qu'on ne pouvait lui en vouloir, et que beaucoup de gens étaient

tentés de croire qu'il se fesait plus mauvais qu'il ne l'était au fond.

Fabien, qui avait le cœur croyant et l'humeur portée à la mélancolie, s'accordait merveilleusement avec ce caractère, peut-être à cause du contraste qu'il fesait avec le sien. Ils étaient d'ailleurs compatriotes et jeunes tous deux ; Gaston qui connaissait Naples comme s'il l'avait habitée depuis vingt ans, lui en expliquait les mystères avec tant de gaieté, que Fabien ne se lassait pas de l'entendre.

La conversation du touriste, ainsi que M. de Ludre s'appelait lui-même, était vive, scintillante, spirituelle comme un article des petits journaux parisiens, et grâce à elle il était le bienvenu dans tous les salons.

Mais si Gaston parlait beaucoup, Fabien ne parlait guère. Mme de Sainte-Ursule s'étonnait de le trouver si peu expansif dans ses discours, elle qui était accoutumée aux phrases les plus hyperboliques du vocabulaire amoureux. Comme il avait fait preuve de quelque esprit, elle ne pouvait rejeter sa réserve sur le compte de la sottise, et elle se sentait étrangement froissée du peu d'usage qu'il fesait des adjectifs passionnés. Cependant partout où il la rencontrait il l'entourait de soins et de

prévenances; mais c'était plus que cela qu'elle voulait.

Un soir qu'elle était dans sa loge, à San-Carlo, la conversation vint à tomber sur les qualités qu'un amant peut et doit souhaiter dans sa maîtresse.

Sur un aussi beau texte, je vous laisse à penser quelles métaphores ne brodèrent pas les gens qui étaient là.—Leurs peintures étaient comme des miroirs, et Mme de Sainte-Ursule y voyait son image réflétée. Fabien, qui détestait ce genre de flatterie, restait muet.

Quand la compagnie se fut dispersée, Mme de Sainte-Ursule, que le dépit étouffait, se tourna vers lui :

« Vous me trouvez donc bien disgracieuse et bien peu jolie, lui dit-elle, que vous gardez si prudemment le silence ?

— Mais au contraire, s'écria Fabien, tout surpris de cette brusque attaque.

— Voilà un *au contraire* qui vient fort à propos, mais vous le dites d'un ton à me prouver que vous ne le pensez pas.

— Mais, madame, qui a pu vous faire croire que j'avais si mauvais goût ?

— Tout, il me semble : votre silence, votre dé-

dain, le soin que vous prenez de ne jamais laisser s'égarer dans votre discours un mot aimable, une parole flatteuse. Vous êtes-vous aperçu seulement si j'avais de beaux yeux et la taille bien prise? Savez-vous si je chante avec expression, si je danse avec grâce? On vous demanderait si j'ai quelque esprit que vous ne sauriez vraiment que répondre, à moins cependant que votre pensée ne soit telle là-dessus que vous n'osiez, par politesse, la manifester, et je dois croire qu'il en est ainsi, à la peine que vous vous donnez pour ne pas me la laisser même soupçonner. »

Fabien était tout étourdi. Mme de Sainte-Ursule parlait avec une vivacité extrême, et elle était, en vérité, divine à voir avec ses jolis sourcils froncés et sa bouche où le dépit dessinait une adorable moue.

« Vous le voyez, vous vous taisez, reprit-elle tandis que Fabien l'admirait; mais elle souriait cette fois, car elle avait compris d'où provenait ce silence.

— Me croiriez-vous, madame, si je vous disais que mon silence a pour cause la crainte où je suis de vous exprimer trop vivement les sentiments que votre présence fait naître en moi?

— Pas du tout ; c'est sans doute un moyen ingénieux de se tirer d'un mauvais pas : mais il est bien usé, et je vous préviens qu'il faut autre chose encore pour me convaincre.

— C'est pourtant la vérité ; mais c'est son privilège de n'être jamais crue.

— Ne sauriez-vous parler sans y mettre le feu dont vous me menacez ?

— Non, madame, il est certaines choses qu'on ne saurait traiter froidement, et je sens que si je m'abandonnais au charme qu'on respire près de vous et que toute votre personne exhale comme un parfum, j'exprimerais un sentiment autre que l'admiration. C'est parce que je sens trop peut-être que je ne dis pas assez.

— Comment ! s'écria la marquise, vous allez chercher à me faire accroire que si vous avez gardé le silence, c'est parce que vous étiez tout disposé à m'aimer ?

— Non, madame, répondit Fabien d'une voix grave.

— Ah ! fit-elle en levant sur lui ses grands yeux étonnés.

— Vous venez de vous servir d'un mot qui exprime une chose sérieuse, et nous parlons trop

légèrement pour qu'il puisse trouver place dans une causerie qui va mourir au premier duo. D'ailleurs, l'amour qu'il est dans mon être de ressentir est d'une nature si excentrique, ajouta le jeune homme en souriant, qu'il est tout à fait impossible qu'il existe entre nous.

— C'est donc un amour fait à votre image, dit-elle ; quelque chose de fort original.

— Il a du moins le mérite de n'être pas très-commun ; mais en vérité je ne sais comment vous dire cela.

— C'est donc bien étrange ?

— Non, mais c'est embarrassant.

— Voici la prima donna qui chante sa cavatine ; je lui prête une oreille, je risque l'autre, et n'entendrai qu'à demi vos dangéreuses confidences.

— Soit ; mais je me sauverai après.

— Profitez de cette roulade et parlez.

— Eh bien, madame, mon amour ne s'enflamme pas à l'espérance, mais il s'embrase au souvenir. »

Fabien se glissa vers la porte. Mme de Sainte-Ursule tourna timidement sa tête vers lui ; elle semblait encore l'interroger du regard ; mais l'actrice ne chantait plus, et comme il passait le seuil de la loge, il vit un voile rose couvrir de ses teintes

délicates les épaules et le cou de la marquise, qui baissa les yeux.

Tout aussitôt après son arrivée à Naples, M. de Nelville, s'était si violemment trouvé mêlé à l'existence de Mme de Sainte-Ursule, que le souvenir du passé lui apparaissait comme un songe confus ; il lui semblait qu'il n'avait sérieusement commencé à vivre que du jour où il s'était arrêté à l'auberge des *Armes d'Angleterre* ; ses lettres se ressentaient de cette disposition de son esprit, et M. de Villaines se félicitait de la conversion de son neveu, qui promettait à la France un successeur à M. de Talleyrand. Mme de Nouans, avec qui Fabien était aussi en correspondance, voyait plus clairement les choses et ne se laissait point prendre à cet enthousiasme de fraîche date pour la diplomatie :

« *Votre première lettre, cher cousin*, lui écrivait elle un jour, *contenait le nom de Mme de Sainte-Ursule deux fois ; j'ai souri. Votre seconde lettre le renfermait quatre fois ; j'ai soupçonné. Mais votre troisième épître l'offrait six fois à ma vue ; je n'ai plus douté.* »

Un soir qu'il y avait réunion chez le prince de

Cassaro, alors premier ministre, Gaston, Fabien et leurs connaissances napolitaines se rencontrèrent dans les galeries où la plus aristocratique foule circulait.

Fabien, appuyé contre le chambranle d'une cheminée, regardait dans un salon voisin.

« Si j'en crois cette rêverie, dit Gaston en l'abordant, voilà un rayon visuel qui commence par de blanches épaules, là-bas, et finit par un amoureux ici. »

M. de Nelville, pris à l'improviste, rougit.

— Oh ! ne répondez pas, reprit M. de Ludre, vous me diriez un mensonge.

— Si je voulais prendre un confident, serait-ce bien à vous que je devrais m'adresser ? dit Fabien en s'efforçant de dissimuler son trouble.

— Et pourquoi non ?

— Mais vous souvient-il de ce que vous-même m'avez confessé ?

— Parfaitement. Mais qu'importe ! Ma rivalité n'a point l'humeur farouche. Suis-je donc assez fou pour vouloir que notre chère compatriote ne paraisse belle à nul autre qu'à moi ? Aimez-là si c'est votre fantaisie, et tâchez de vous en faire aimer, et j'applaudirai au vainqueur.

— Si peu de jalousie !

— Je n'ai point de goût pour les maladies ! Et puis, vous le dirai-je ? je suis un peu comme Larochefoucauld, ce sage qui aimait comme un fou. Je crois qu'on peut rencontrer une femme qui n'ait point eu d'amants ; mais j'affirme qu'il n'en est aucune qui n'en ait eu qu'un.

— Arrêtez, lui dit Fabien, votre indifférence sceptique me glace. »

M. de Ludre étourdi le regarda.

« Qu'avez-vous souffert pour être arrivé à une aussi froide philosophie ? reprit le secrétaire.

— Pas grand'chose, en vérité ; j'ai beaucoup vu le monde et j'ai quelque peu observé. Mais laissez-moi vous dire, mon cher, que si vous, un secrétaire d'ambassade, vous vous plaisez à traiter comme choses sérieuses les affaires de galanterie, c'est que vous êtes curieux de goûter l'enfer sur la terre. »

Fabien baissa la tête.

« Bien ; vous ne dites mot ; c'est me dire fort éloquemment que vous y avez déjà mis le pied. Ah ! vous faites à cette chère coquette les honneurs d'une passion ! Au train dont vous y allez, ou vous n'irez pas loin ou vous irez trop loin. »

Comme il parlait encore, Paul Vautier, le peintre,

vint se jeter étourdiment au travers de la conversation :

« J'en étais sûr, dit-il, vous voilà tous les deux occupés de Mme de Sainte-Ursule. C'est à devenir comme ce paysan d'Athènes qui se fatiguait d'entendre nommer Aristide le juste ; je commence à être las de l'entendre appeler la divine.

— Point tant de superbe, s'écria Gaston en riant. il n'y a pas si longtemps encore, mon cher peintre, que vos pinceaux, votre palette et votre cœur étaient aux pieds de la marquise.

— Et je ne songe pas à le nier; je l'adorais en artiste.

— C'était l'amour de l'art qui vous fesait soupirer dans son boudoir et vous promener sous son balcon ?

— Sans doute ; je voyais en elle une magnifique toile à mettre au Louvre. La preuve, messieurs, c'est que je lui ai demandé la grâce de poser pour moi sur un divan, comme la princesse Borghèse le fit pour Canova.

— Vous le lui avez proposé ? s'écria Fabien.

— Certes, oui.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Elle a hésité d'abord ; il y a du sang d'artiste

dans les veines de cette femme-là ; mais la pensée du monde est venue obscurcir la poésie de ma proposition, et elle a fini par refuser. Vous y perdez une Vénus de l'ALBANE, signée Paul Vautier, messieurs. »

Fabien s'éloignait le cœur plein d'une émotion ardente qui le fesait bondir, lorsque le peintre l'arrêta par le bras.

« Un mot, M. de Nelville, je vous prie ; si j'avais su votre demeure je serais allé chez vous tantôt.

— Chez moi, et pourquoi, monsieur ?

— Avez-vous des ennemis ?

— Je l'ignore.

— Alors vous en avez. Tenez-vous sur vos gardes quand vous vous trouverez la nuit dans les rues ; il y a des gens qui en veulent à votre vie.

— Qui vous l'a dit ?

— Mes oreilles : j'ai entendu hier, entre un drôle à sinistre figure et un pêcheur qui m'avait tout l'air de n'avoir de sa profession que l'habit, certaine conversation de laquelle il résulte clairement pour moi qu'il y a de la haine en campagne.

— Que disait-on ?

— Je n'ai guère saisi au vol que ces mots : *Fabien*, *stylet*, *et ducas*. Cette trilogie m'a paru de fâcheux

augure. Usez de précaution, monsieur de Nelville.

— Merci, monsieur. »

Quand il sortit de chez le prince de Cassaro, Fabien avait déjà oublié les avertissements du peintre, lorsqu'en entrant chez lui un valet de pied, dont la livrée était dissimulée sous un ample manteau, lui glissa dans la main un billet.

Fabien ouvrit le papier, qui ne contenait que ces mots :

« *J'arrive du bal, une lettre qu'on me remet à*
« *l'instant m'oblige à recourir à un ami ; j'ai pensé à*
« *vous. Ai-je eu tort d'obéir à la voix qui me criait*
« *votre nom ? Venez sur l'heure, sans perdre une*
« *minute, et vous saurez alors ce qu'attend de vous :*

« *Th. de S.-U.* »

M. de Nelville baisa les initiales et se dirigea en courant vers l'hôtel de la marquise. Des rues sombres et tortueuses séparaient leurs demeures. Son esprit, trop plein de l'idée de ce qu'avait à lui demander celle qui l'appelait son ami, ne pouvait accueillir aucun soupçon. Cependant, au détour de deux ou trois ruelles, il crut remarquer une ombre

qui s'attachait à ses pas, en frôlant les maisons. C'est quelque lazzarone en bonne fortune, pensa-t-il d'abord ; puis il se souvint tout-à-coup des paroles de Paul Vautier. En traversant une place étroite où se jouait la clarté de ces nuits d'Italie, transparentes comme nos crépuscules, il perdit les traces de l'apparition ; mais comme il entrait dans une rue anguleuse, il la revit encore se glissant le long d'un mur, et s'effacer. Fabien n'avait pas d'armes, mais il était confiant et brave ; il prit le milieu de la rue, suivant du regard toutes les sinuosités obscures des murailles. Un homme était blotti dans un coin ou l'ombre était épaisse. Comme Fabien passait, l'homme bondit et son bras levé s'abaissa ; mais M. de Nelville fit un saut brusquement : l'arme se perdit dans les plis flottants de son manteau. Saisissant le bandit à la gorge et au poignet à la fois, il le terrassa en un instant. En tombant, l'assassin lâcha son stylet, Fabien, agile autant que vigoureux, le ramassa et appuya sa pointe aiguë sur la poitrine du vaincu.

« Je te tue si tu remues, lui dit-il.

— Per Baccho ! vous me tenez de façon à m'en ôter toute envie ; vos doigts sont de fer. »

Fabien ouvrit sa main qui étranglait le bandit.

« Prends bien garde. Si tu bouges tu es mort, dit-il.

— Je ne bougerai pas.

— Tu me le promets ?

— Je vous le jure !

— Un serment ! j'aime mieux autre chose.

— Foi de bandit.

— J'accepte ; lève-toi. »

Touché de cette preuve de confiance, le bandit se leva et se tint immobile devant Fabien, les bras croisés.

« Vous pouvez maintenant me conduire chez le bargello, si bon vous semble, c'est votre droit.

— Je le sais, mais je n'en userai pas.

— Oïmé ! vous êtes un noble cavalier ; c'eût été dommage si je vous avais tué. C'est certainement saint Gaspard, mon patron, qui m'a fait manquer mon coup.

— Qui t'a payé pour m'assassiner ? »

Le bandit passa la main dans sa barbe pointue.

« J'ai reçu de l'argent, je dois me taire, dit-il après une minute de méditation ; si je parlais, ce ne serait pas loyal… Devinez, ça ne me regarde pas.

— J'y songerai ; en attendant, tiens, prends et sauve-toi, j'entends une patrouille.

— Qu'est-ce que vous me donnez-là ?

— Quelques ducats ; il ne faut pas que tu es perdu ton temps. »

Le bandit stupéfait regardait Fabien.

« Vous êtes un magnifique seigneur. Si jamais vous avez besoin de Gaspard le dragon, écrivez à l'osteria du Grand-Saint-Jacques, près de Portici, et si je ne suis pas mort, comptez sur moi ; vous n'aurez qu'à mettre votre ennemi au bout de ma carabine.

— Merci, j'ai mon épée.

— Comme vous voudrez ; mais c'est égal, si vous ne m'écrivez pas, j'ai dans l'idée que ça se retrouvera. »

Sa rencontre avec le bandit avait fait concevoir à Fabien des doutes sérieux sur l'authenticité du billet signé Th. de S.-U. La nuit était avancée ; il ajourna sa visite au lendemain.

Le lendemain, en effet, il se présenta chez Mme de Sainte-Ursule, à laquelle il remit le billet mystérieux.

« Que veut dire cette plaisanterie ? dit la marquise.

— C'est une plaisanterie qui a valu une grave blessure à mon manteau, » répondit Fabien. Et il lui fit part de sa rencontre avec Gaspard.

Mme de Sainte-Ursule frissonna au récit du danger qu'avait couru Fabien.

« C'est une leçon, ajouta M. de Nelville ; voilà ce qu'on gagne quand on a la fatuité de croire qu'on peut être compté au rang de vos amis. »

La marquise lui tendit la main ; il la baisa, mais il reprit :

« J'aurais dû comprendre que, puisque je ne sais pas vous apprécier à votre juste valeur, je ne devais pas prétendre à ce titre. Vous l'avouerai-je ? ma joie a été grande à la lecture de ce papier, et je crois même l'avoir porté à mes lèvres, tant il y a parfois de folie dans l'esprit le moins passionné ! Mais confessez-moi, à votre tour, que si j'avais été tué, je n'aurais eu que ce que je méritais. « Le fat ! auriez-vous dit, pourquoi va-t-il s'imaginer qu'il est en position de me rendre service, à moi, la marquise de Sainte-Ursule, qui tiens Naples tout entière sous mes pieds ! »—Et peut-être même, en sondant au fond de votre cœur, y auriez-vous trouvé quelque contentement. D'abord, je ne vous admire point assez, et ensuite, la mort d'un homme tué à cause d'elle fait autour du joli front d'une jeune femme une couronne qui, pour être lugubre, n'en est pas moins glorieuse. »

Tandis que Fabien parlait, en s'animant à son insu, Mme de Sainte-Ursule tenait sa tête penchée sur son sein. Quand il se tut, elle la releva ; ses yeux étaient trempés de larmes.

« Vous êtes cruel, M. de Nelville, lui dit-elle ; que vous ai-je fait pour vous donner cette opinion de mon cœur ? et pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce que JE VOUS AIME, » répondit Fabien tout pâle d'une émotion longtemps comprimée.

A ces mots, qui chatouillèrent son oreille comme une douce musique, Mme de Sainte-Ursule redevint femme.

Ses larmes, perles limpides sur une joue rose, s'arrêtèrent au coin souriant de sa bouche.

« Vous m'aimez ! dit-elle ; le souvenir s'est donc laissé battre par l'espérance ?

— Je n'en ai point, madame, et cela vous prouve combien je vous aime ; et si j'osais former un vœu, ce serait que cet amour vous trouvât toujours insensible.

— Ah ! fit-elle, c'est plus d'originalité que je m'y attendais.

— C'est une prière sérieuse ; plaise à Dieu que

cet amour, comme il n'a pas eu de passé, n'ait point d'avenir.

— J'imagine, reprit Mme de Sainte-Ursule avec une expression qui dissimulait mal son dépit, que j'ai en cette affaire autant de part que Dieu, et je puis vous donner cette rassurante consolation que votre prière sera exaucée. J'y emploierai tous mes efforts du moins, et je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'en faire beaucoup, monsieur.

— Je l'espère, madame. Cependant l'avenir ne nous appartient pas, et j'ai la certitude que si vous m'aimiez un jour, ce bonheur divin serait payé d'un désespoir éternel. Or, je vous le confesse, j'ai peur.

— Tranquillisez-vous ; je ne tiens nullement à vous désespérer.

— Eh ! madame, ignorez-vous que le cœur des femmes est un labyrinthe dont le hasard tient le fil ?

— Je ferai en sorte qu'il ne s'égare pas.

— Je vous en prie, car si je le ramassais il me deviendrait fatal.

— D'autres n'ont point cette crainte, dit la marquise de plus en plus dépitée.

— Pardonnez-moi, madame, mais vous me contraignez presque à vous dire une fadeur : c'est que personne ne vous aime comme moi.

— Vous aviez raison de me prévenir ; ce que vous me dites là est bien commun et bien usé.

— Je le sais ; tous les hommes ont cette prétention de croire qu'ils aiment mieux que qui que ce soit au monde ; mais celui que vous aimerez, quel qu'il soit, sera victime d'une fatalité qui est en vous et qui prend sa source dans votre orgueil.

— Ah ! vraiment !

— Vous vous adorez trop pour aimer longtemps.

— Qu'on me vaille, et jaimerai, dit-elle fièrement en attachant sur Fabien des yeux que la colère fesait étinceler.

— Malheur alors à celui qui réalisera ce rêve de votre cœur ! ajouta Fabien avec un sourire plein de tristesse. Votre amour sera comme le Vésuve, des laves et puis des cendres. Le songe viendra du ciel, mais au réveil vous briserez l'idole.

— Il dépendait de Cléopatre, dit-on, de trouver des rois qui auraient sacrifié leur trône pour régner un jour près d'elle, et qui, à ce prix, n'auraient rien regretté. Vous me supposez l'orgueil de

Cléopatre, monsieur de Nelville, permettez-moi d'en avoir toutes les prétentions.

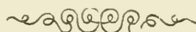
— De vous, madame, reprit galamment Fabien en changeant tout-à-coup de manières et de langage et prenant une blanche main qui se laissa baiser sans faire trop de résistance, de vous, madame, on accepte tout, même l'oubli.

— Serait-ce parce qu'il entraîne l'idée du passé ? » répondit Mme de Sainte-Ursule à qui ces mots venaient de rendre toute sa gaieté.

Fabien se tut, mais ses regards parlèrent plus éloquemment que sa bouche ne l'aurait pu faire.

Jamais la marquise ne s'était sentie si agitée qu'après cette visite et la conversation qui l'avait suivie. Elle allait par sa chambre, irritée et souriante à la fois, fredonnait une cavatine, laissait courir ses doigts de neige sur un clavier d'ivoire ; elle appelait sa camériste pour l'habiller et la renvoyait brusquement, se mirait dans une glace, mettant et ôtant une demi-douzaine de bonnets, passait sa main sur son front brûlant et se plaignait du froid ; puis enfin, lasse et abattue, elle se jeta sur une dormeuse, et, fermant les yeux, elle tomba dans une profonde rêverie qui n'avait point encore troublé son cœur joyeux.

A quoi pensait-elle ? Elle pensait à rien et à tout ; ce qui peut se traduire volontiers par ces mots : elle pensait à lui.



CHAPITRE VI.

Ce qu'était la Torésilla.—Une réunion d'amis.—Où Fabien s'embarque dans une étrange entreprise.—Le balcon de l'actrice.—Où l'on verra comment finit l'aventure de Fabien.—Allez déjeuner, messieurs.

IL y avait en ce temps-là, à Naples, une cantatrice appelée la Torésilla qui était attachée au théâtre San-Carlo. C'était une femme d'une médiocre beauté, et d'un assez pauvre esprit ; cependant elle fesait grand bruit, et menait grand train ; elle était, en quelque sorte, la rivale de Mme de Sainte-Ursule par le renom ; mais cette rivalité, la noble marquise ne l'admettait en aucune façon, et ne paraissait pas se douter que d'autres pussent l'admettre. Elle parlait de la Torésilla en haussant les épaules et d'un air souverainement dédaigneux, sans lui faire les honneurs du dépit. On aurait été fort en peine d'expliquer d'où provenait l'illustration de la cantatrice dont le minois

chiffonné, les reparties égrillardes et la voix d'une douteuse pureté ne valaient pas la peine qu'on s'en occupât tant. Mais il y a dans toutes les grandes villes où abondent les étrangers, l'argent et le luxe, de ces reines de la mode que le hasard déifie, et que le hasard immole ; il n'en faut pas demander la cause ; il n'en est point : elles sont, parce qu'elles sont. Ce fut une aventure avec un duc Allemand qui mit la Torésilla en réputation de galanterie ; et, depuis ce jour, elle resta fermement debout sur le socle où elle était posée, sans y penser vraiment.

Il y avait déjà deux ou trois ans que cela durait lorsque Fabien arriva à Naples. La Torésilla avait mangé la fortune de deux ou trois fils de famille, et rudement ébréché le patrimoine de cinq ou six nobles voyageurs. La jeunesse de Naples et les étrangers de distinction se fesaient présenter chez elle ; car, ainsi que quelques actrices du temps passé, elle donnait de belles fêtes et de brillants soupers. Dire que beaucoup lui fesaient la cour, ce serait inutile, on le comprend de reste ; mais dire que presque autant échouaient, c'est ce qui étonnera davantage. La Torésilla était dans son espèce une assez étrange personne. Elle avait puisé dans sa position une grande vanité qui lui fesait croire

qu'elle valait les plus merveilleux sacrifices et les plus gigantesques efforts. On voit qu'à sa manière elle raisonnait comme Mme de Sainte-Ursule, dont, pour le dire en passant, la réputation de beauté et d'esprit fesait son désespoir. On pouvait se ruiner à sa fantaisie, et pour lui plaire, sans y parvenir : les cachemires lui semblaient tout au plus dignes d'essuyer ses bottines. Mais, en revanche, on pouvait réussir auprès d'elle par ce je ne sais quoi, regard, parole, geste ou soupir, qui pénètre dans le cœur le mieux cuirassé, et dont les femmes surexcitées par l'habitude des voluptés sont si friandes. M. de Nelville avait été conduit chez elle par Gaston ; mais quoiqu'il eût été parfaitement bien accueilli, il n'y était guère retourné, malgré les pressantes sollicitations de M. de Ludre, qui ne concevait pas que l'amour pût écarter l'idée du plaisir.

Or, il arriva une nuit que Fabien se trouvant avec une douzaine d'autres désœuvrés chez Max de Rhéiss, la conversation tomba sur la Torésilla. On était à table, et à la quantité de bouteilles qui garnissaient les buffets, on comprenait aisément qu'on avait largement bu. La conversation se ressentait de l'état des esprits et du sujet de la discussion.

« Au diable la bégueule ! s'écria Orlando le veneur, voilà quinze jours que je lui fais la cour, et je suis avancé ce matin comme après la première heure !

— Touchons-nous donc la main, continua Paul Vautier ; si j'étais au carnaval de Paris, je vous dirais que, quoique peintre, elle m'a fait *poser* trois jours. Comme je lui reprochais aujourd'hui sa cruauté, lui disant qu'entre artistes ces choses-là ne se fesaient pas : « De quoi donc vous plaignez-vous ? » m'a-t-elle répondu en jouant sur le mot.

— J'ai failli aller plus loin, dit Rafaël, que Fabien, qui s'était tu sur leur rencontre et sur sa récente aventure, continuait de voir partout. Mais la veille du dénoûment, un caprice a défait ce qu'un caprice avait fait.

— Dites-nous le caprice, presque heureux lieutenant, dit Gaston.

— Une dragonne de rubans jonquille m'avait mis en faveur auprès de la signora ; un nœud de faveurs lilas m'a fait jeter à la porte de son boudoir.

— Cette femme elle-même est un nœud gordien, s'écria Max, dont le visage vermillonné reluisait comme la carapace d'un homard.

— Si la Bavière fait de l'esprit, la France, que deviendra-t-elle ? dit Gaston.

— Elle boira, continua Max en vidant une bouteille dans le verre de son voisin et dans le sien. Croiriez-vous que moi, Max, baron de Rhéiss, dans un de ces moments où l'âme excitée enfante les plus chimériques projets...

— Après dîner ! interrompit Fabien.

— A cette heure où l'on rêve l'impossible, reprit Max, j'ai offert ma main à la Torésilla ?

— Votre main ! s'écria Paul avec une feinte indignation ; votre main de baron à cette reine de coulisses ? Mais il y avait mésalliance, mon cher, et vous ne songiez pas au saint-empire !

— En effet, je l'avais oublié, dit gravement Max en avalant son verre d'un trait ; et cependant elle a refusé, me disant que toutes les baronies de Rhéiss du monde entier ne payeraient pas sa galerie de tableaux.

— Je l'ai aimée, dit à son tour Antonio.

— On prétend même que vous ne lui étiez pas indifférent, repartit Gaston.

— C'est une médisance. C'est faute d'un habit que je n'ai pas été heureux.

— Expliquez-nous cette énigme ! cria-t-on d'un bout de la table.

— Vous me plaisez fort, me dit un soir la Torésilla, et je suis certaine que je vous aimerais, si vous portiez l'uniforme des lanciers... Je changeai de corps pour lui plaire, mais quand je me présentai à elle sous mon nouveau costume, elle n'aimait plus que les hussards.

— A qui est-elle ? demanda Orlando.

— Vous voulez dire, qui a-t-elle ? répondit Gaston.

— Ça s'entend ainsi partout, s'écria le peintre, à Paris comme à Naples.

— On parle d'un grand personnage, quelque chose comme d'un chargé d'affaires des cours du Nord, dit Rafaël ; mais comme ce personnage touche à la diplomatie, n'en parlons pas.

— N'en parlons pas, si vous voulez, dit Paul, mais supplantons-le.

— Bah ! dit un attaché à la légation autrichienne, tenter, c'est échouer.

— J'y ai perdu vingt sonnets et dix jours, continua un abbé.

— Je n'y conçois vraiment rien, s'écria Fabien, et quoi que vous en disiez, je ne crois pas la Torésilla d'une si difficile conquête.

— Essayez, dit Orlando.

— Ce serait une peine dont la victoire ne me dédommagerait pas : mais il me semble que si je voulais bien, je n'y mettrais pas un aussi long temps que vous.

— Vous, mon cher, s'écria Gaston, vous qui êtes bien le plus élégiaque garçon qui soit au monde ! c'est une plaisanterie !

— Vous vous moquez, dit Rafaël.

— Point, et je vous ferai voir, si vous y tenez, qu'un secrétaire, pour si mélancolique qu'il soit, peut aller plus loin qu'un dragon.

— Je vous en défie.

— J'accepte.

— Bravo ! s'écria Max. Le vaincu passera sous les fourches caudines d'un dîner chez Ginello, le divin traiteur. *Væ victis !*

— Combien de temps demandez-vous ? dit Orlando.

— Mais ce qu'il vous plaira de m'accorder ; quelques jours, si Max n'a plus faim, ou quelques heures, s'il a encore soif.

— Choisissez, dit Gaston.

— Je prends quelques heures ; au moins n'aurai-je pas le temps de m'ennuyer.

— Accordé, dit le peintre. Si l'audace vaut la victoire, vous l'aurez.

— A quand l'attaque ? demanda Max.

— Sur-le-champ, répondit Fabien.

— Un instant, messieurs, dit Orlando comme toute la compagnie se levait, qui nous donnera la preuve du succès ?

— La Torésilla, elle-même, reprit Fabien. Avez-vous donc assez peu vécu pour ignorer que ce ne sont pas les hommes qui sont indiscrets ?

— Faisons mieux, dit Gaston ; la Torésilla portait ce soir avec la cuirasse d'Arsace, dans *Semiramide*, un nœud de rubans pourpre à sa ceinture ; vous savez qu'elle a pour habitude de quitter le théâtre sans se déshabiller. La cuirasse et le nœud doivent être avec elle à sa villa. Que M. de Nelville nous rapporte le nœud, et nous le prendrons pour les arrhes du festin.

— Soit, messieurs, » dit Fabien.

Pour un garçon qui n'avait pas de prétentions au donjuanisme, Fabien venait de s'embarquer dans une singulière aventure ; mais il n'y a rien de si terrible que les caractères réservés et les cœurs timides pour aller vivement jusqu'aux limites de

l'extravagance lorsqu'une fois ils sont poussés hors de leurs habitudes. En outre le vin de Champagne exaltait Fabien qui était à certaines heures capables de faire les plus merveilleuses excentricités avec le plus merveilleux sang-froid. Il avait ce soir-là causé beaucoup et vidé passablement de verres ; Mme de Sainte-Ursule l'avait assez mal traité dans la journée, et son amour lui troublait l'esprit.

On voit qu'il était dans les meilleures conditions pour mener sa folie jusqu'au bout.

A vrai dire, il ne savait pas lui-même comment il s'en tirerait ; mais il comptait un peu sur lui et beaucoup sur le hasard. D'ailleurs il savait que la Torésilla était d'un caractère original, et avec les femmes de ce caractère le chapitre des ressources est infini.

Il s'entoura donc d'un domino qu'il portait au bal qui avait précédé le souper, roula un gros pâté dans un pan de la robe, descendit gravement, se fit seller un cheval et partit le plus résolûment du monde pour sa galante expédition.

La compagnie le suivit par la campagne en riant aux éclats.

La nuit était venue ; sous la brise capricieuse un panache blanc ondulait au front de l'antique Vé-

suve ; la mer, toute criblée d'étincelles, caressait le rivage, et la sonorité de l'atmosphère était telle, qu'on entendait à une distance infinie les chants des pêcheurs perdus dans l'espace.

Lorsqu'ils arrivèrent tout auprès de la villa, la cavalcade tint conseil.

« En ma qualité de général en chef, dit Fabien, je congédie mon armée et lui donne rendez-vous à la première hôtellerie.

— A ce cabaret là-bas, dit Max en désignant du doigt une maison qui portait à sa façade la branche de pin symbolique.

— Bonne chance ! » dit la troupe qui tourna bride.

Fabien franchit l'espace qui le séparait encore des jardins de la villa. Un balcon orné de caisses de fleurs et où brillait la clarté d'une lampe lui indiqua l'appartement de la Torésilla ; il dirigea sa marche de ce côté.

Deux gros chiens de garde se mirent soudain à aboyer d'une terrible manière.

Fabien se fit un point d'appui de quelques grosses pierres et grimpa sur le mur qui tournait autour des jardins. Quand les chiens le virent apparaître, jambe deçà jambe delà, ils sautèrent vers lui en

hurlant ; Fabien prit son pâté et le jeta aussi loin qu'il put. Le pâté creva en tombant, et les dogues, en ayant goûté quelques morceaux, le trouvèrent si bien à leur convenance, qu'ils en prirent chacun la moitié et l'emportèrent à leur chenil.

« C'est de la mythologie en action, » se dit Fabien.

Un valet qui était tapi par là s'était réveillé au bruit ; il sortit de la niche où il gardait les espaliers de l'actrice ; mais lorsqu'il aperçut, à la clarté des étoiles, cette ombre noire à califourchon sur le mur, il se sentit fléchir sur ses jambes.

Comme Fabien prenait son élan pour sauter, sa robe s'élargit,et lui donna de si énormes proportions, que le garde, le prenant pour un fantôme, se signa et se prit à courir le plus vite qu'il put, et sans crier. La peur l'étranglait.

Fabien remit dans sa poche les ducats qu'il en avait tirés.

Quand il se trouva sous le balcon, il fut fort en peine ; les chiens pouvaient revenir et le valet éveiller la maison ; il fallait se hâter. En ce moment, la lumière qui brillait derrière la fenêtre de la Torésilla se mit à marcher. Une main invisible la transportait çà et là, puis les planchettes mobiles

de la jalousie s'entr'ouvrirent, et une douce voix cria dans la nuit :

« Pablo ! Pablo ! »

Pablo se gardait bien de répondre ; il courait encore.

« Pablo ! » répéta la voix. et on vit une tête de femme en cheveux se glisser par un coin de la jalousie soulevée.

« Pablo s'est en allé, dit Fabien en se montrant.

— Ah ! fit la dame, et elle se rejeta en arrière vivement.

— Que la divine Torésilla ne s'épouvante pas, reprit l'aventurier, celui qui lui parle n'a garde d'être un bandit. »

Fabien s'aperçut que la jalousie remuait ; la dame écoutait ; la peur le cédait à la curiosité. Il continua :

« Rassurez-vous, madame, c'est une aventure étonnante qui m'amène, une aventure merveilleuse d'où dépend l'honneur d'un gentilhomme. Écoutez-moi.

— Qui êtes-vous ? dit enfin l'actrice.

— Fabien de Nelville.

— Le secrétaire de l'ambassade française ?

— Lui-même, carissima donna.

— Mais, monsieur, dit la Torésilla en montrant

sa tête, son cou et ses bras nus, vous êtes fou ; les chiens vont vous dévorer.

— C'est ce qui pourrait bien m'arriver tout à l'heure ; mais pour le moment ils sont en train d'achever un pâté que je leur ai jeté. »

L'actrice se mit à rire.

« Tenez, les entendez-vous ? les voilà qui s'en disputent les débris, reprit-il.

— Allez-vous-en donc bien vite.

— Ce n'est pas mon affaire ; et le service que j'ai à réclamer de votre gracieuse bonté, que deviendrait-il ?

— Il s'en irait avec vous et me rendrait visite demain.

— Point ; il aime mieux vous demander l'hospitalité.

— C'est une plaisanterie, M. de Nelville, » repartit la Torésilla ; mais sa voix n'était pas courroucée. La situation lui paraissait originale ; elle pensait à Almaviva et à Rosine.

« Si peu, répondit Fabien, que puisque vous ne voulez pas m'aider, le ciel m'aidera. »

Tout aussitôt, profitant d'un grillage étançonné contre le mur, et s'accrochant aux pampres d'une

vigne, il s'élança vers le balcon, qu'il escalada le plus lestement du monde.

Les chiens se dressaient sur ses talons ; leur vue inspira une telle frayeur à la Torésilla, qu'elle avança ses beaux bras, et, charitablement, vint en aide à Fabien.

Fabien souleva la jalousie et pénétra dans l'appartement qu'éclairait une lampe étrusque bizarrement travaillée.

La Toréstlla était debout devant lui, couverte d'une robe de chambre rapidement passée, les pieds nus dans des pantoufles de velours, les cheveux à demi déroulés flottant sur ses épaules, émue, rougissante et le regardant.

Un désordre charmant prêtait à la chambre de l'actrice une grâce coquette ; le costume d'Arsace étincelait sur un prie-Dieu d'ébène au-dessus duquel souriait une divine madone du Guide. A l'autre bout de la chambre, et comme pendant, une Vénus du Titien étalait ses formes luxuriantes dans un cadre d'or. L'atmosphère était imprégnée des senteurs balsamiques de l'oranger et du jasmin.

Fabien promenait ses regards autour de lui, oubliant le motif qui l'amenait ; sans y prendre garde, il se dépouilla de son domino, et, se jetant

sur une ottomane, il aspira à pleine poitrine l'air tiède et voluptueux où il se baignait.

La Torésilla attendait toujours; enfin, voyant qu'il ne parlait pas, elle se décida la première à rompre le silence.

« Pardon, M. de Nelville, si j'interromps votre rêverie, dit-elle ; mais puis-je savoir ce qui vous à conduit ici et ce que vous voulez ? »

Fabien, rappelé subitement au sentiment de sa position, la regarda, et, sans s'étonner, tout naïvement lui répondit :

« Je n'en sais rien, madame. »

Cela fut dit d'un air si simple et avec tant de bonhomie, que la cantatrice, sans songer à se fâcher, se prit à rire aux éclats.

Fabien la laissait faire ; la gaieté de la Torésilla lui donnait le temps de réfléchir.

« Et c'est pour cela que vous avez quitté Naples au milieu de la nuit et dans ce costume ? reprit-elle quand son hilarité se fut enfin apaisée.

— Ma foi, madame, on fait de plus longs voyages pour de plus minces résultats. Ne vous ai-je pas vue ?

— Mais ce grand service, monsieur, cette aventure d'où dépendait l'honneur d'un gentilhomme ?

— Ce sera un conte ou une vérité, à votre fantaisie.

— Je crois qu'il serait plus vrai d'en faire un prétexte.

— Comme il vous plaira. Je vous dirai donc que ce soir, étant à table avec quelques amis, l'un d'eux, qui est aussi des vôtres, Gaston de Ludre, m'a prouvé que j'étais amoureux de vous. Je ne m'en étais pas aperçu, à vrai dire, mais il n'y a rien de si terrible que le mal qu'on ignore.

— Et c'est pourquoi vous êtes ici ?

— J'étais jaloux de vous faire part le premier de cette découverte.

— C'est une attention dont je vous sais un gré infini.

— Je n'ai pas encore tout dit. Ne faut-il pas que je vous apprenne les causes accidentelles qui ont déterminé ce voyage ?

— Mais, monsieur, vous oubliez qu'il est tard et que j'ai sommeil.

— Tant mieux, mon récit vous endormira. »

Nous avons dit que Fabien avait de l'esprit et qu'il était de ces diplomates qui affectionnent la franchise qui est la ligne droite de la politique et de l'amour. Il se mit donc à raconter l'histoire

telle qu'elle s'était passée, n'omettant aucun détail, ni sa vanterie, ni le pari qui l'avait suivie, ni le gage du succès ; mais il le fit avec un merveilleux entrain et une admirable gaieté. La Torésilla avait trop de goût pour les excentricités pour s'irriter contre Fabien. Elle l'écoutait complaisamment, et nonchalamment lui abandonnait sa main.

— Mais, nous devons tout dire, Fabien eût-il possédé l'esprit de Voltaire et la verve de Diderot. il n'aurait produit que très-peu d'effet sur la cantatrice, s'il n'avait eu la réputation d'être fort avant dans les bonnes grâces de Mme de Sainte-Ursule qui, comme on le sait, était la bête noire de la Torésilla. On l'avait dit à l'actrice peu de jours auparavant ; et tandis que M. de Nelville bavardait, elle se prit à penser qu'il serait plaisant d'enlever son sigisbée à la grande dame. Une telle pensée mûrit bien vite dans la tête d'une telle femme après minuit ; d'ailleurs Fabien lui semblait un garçon original ; sa franchise n'était pas dans les habitudes d'un roué et lui donnait une grande idée de la hardiesse de son caractère ; elle en vint à se demander si elle ne ferait pas bien de lui laisser gagner son pari.

Un bruit de voix qui chuchotaient se fit entendre

dans le jardin ; la clarté limpide de l'aube filtrait par la jalousie.

« Madame, dit Fabien en souriant, je vais monter mon calvaire, si vous me laissez descendre ce balcon.

— Vos amis sont là ?

— Ils m'attendent, et vous apprendrez ce que vous ignorez encore, de quelle façon ils applaudissent à une chute. »

Fabien fit un pas vers la fenêtre. La Torésilla lui fit un signe de la main. Il s'arrêta. Elle se leva, courut au prie-Dieu, souleva la jalousie et parut au balcon.

La troupe, guidée par Max, la salua et applaudit.

La Torésilla s'inclina, mettant la main sur son cœur comme si elle eût été devant la rampe. Puis, tirant le nœud de rubans pourpre de son sein, elle le leur jeta en criant : « Allez déjeuner, messieurs, M. de Nelville vous remercie. »



CHAPITRE VII.

Le lendemain de la victoire.—Mme de Sainte-Ursule et Rafaël Conconi.— Daus les Abruzzes. — L'orage ; l'ostéria ; les bandits.—Quel aspect présentait l'ostéria.—Le peintre Paul Vautier et *Une rencontre dans les Abruzzes*.—Où Mme de Sainte-Ursule chante avec succès la cavatine des *Puritains*.—La justice du brigand Giacomo.—Où Rafaël Conconi reparait sur la scène.—Le départ des Abruzzes.—Les dangers de la route.—Gaspard et Rafaël ; mort de ce dernier.—La rentrée à Naples.

IL n'était pas midi, que déjà, le lendemain, l'aventure avait couru toutes les ruelles et tous les boudoirs de Naples. Colportée par vingt bouches en tous lieux, elle avait, en une heure, fait le tour de la ville et pris des proportions colossales. On en parlait au palais du roi et au théâtre, à l'office et au salon. Quand Fabien reparut, je vous laisse à penser de quelle façon il fut reçu ; son entrée au festin ne fut pas seulement triomphale, elle tournait à l'apothéose. Il ne tint qu'à lui

de se croire grandi à la taille de Richelieu, et, s'il avait eu quelque vanité, il aurait pu perdre la tête au milieu du tapage que sa présence soulevait.

Il avait trop aisément démêlé les causes de sa facile victoire pour s'en montrer trop orgueilleux ; d'ailleurs, la pensée de Mme de Sainte-Ursule l'inquiétait et rendait amère à ses lèvres la coupe de la flatterie. Son triomphe l'attristait, et M. de Ludre n'eut pas beaucoup de peine à deviner la vérité au milieu du tourbillon de parolos par lesquelles il cherchait à s'étourdir.

« Vous avez peur, lui dit-il, et vos propres lauriers vont vous empêcher de dormir.

— Vous êtes un rival à qui on peut avouer ces choses-là, répondit Fabien ; oui, j'ai peur. Que me rapportera ce triomphe ?

— Qui le sait ! la marquise est d'un caractère à dérouter tous les Œdipes de la psychologie. Êtes-vous perdu ? êtes-vous sauvé ? Graves questions ! Peut-être n'êtes-vous ni sauvé, ni perdu.

— Que suis-je alors ?

— Rien ; ce que vous étiez hier. Mme de Sainte-Ursule est debout sur un piédestal si haut, que de cette élévation il se peut qu'elle ne voie pas la Torésilla. »

Le soir même, Fabien rencontra la marquise chez l'ambassadeur d'Angleterre ; toutes les dames chuchotaient en le regardant. M. de Nelville portait son triomphe comme une croix ; Mme de Sainte-Ursule seule paraissait ne rien savoir ; elle l'accueillit avec la même grâce et lui parla sur le même pied d'intimité. Fabien resta anéanti sous ce magnifique dédain ; il avait compté sur un peu de dépit et il rencontrait l'indifférence la plus absolue. Ce soir-là le bienveillant regard de la marquise faucha toutes ses espérances. Un instant il s'accrocha à la pensée que cette indifférence était calculée ; vers le milieu du bal une parole éteignit cette dernière lueur dans le cœur de Fabien.

« A propos, monsieur de Nelville, lui dit-elle, on parle beaucoup d'une romanesque aventure qui vous serait arrivée avec la Torésilla et qui sent son Œil-de-bœuf d'une lieue. Vous me conterez cela demain. »

Ces mots furent dits d'une voix si calme, avec un regard si tranquille, un sourire si reposé, que Fabien ne sut que répondre.

« Orgueilleuse comme Prométhée ! dit-il en la suivant de l'œil, tandis qu'elle sortait du salon. Gaston disait vrai. La Torésilla n'existe pas pour elle.»

On trouvera peut-être que le dépit de Fabien était l'indice d'une vanité fort mal déguisée. Que cela ne surprenne point ; la plupart des hommes en sont là, et possèdent, en la voilant plus discrètement, une bonne dose de cette vanité dont leurs chères compagnes leur donnent un exemple si triomphant.

Mais que devint-il le lendemain lorsque Mme de Sainte-Ursule écouta son récit avec toutes les manifestations de la plus vive gaieté, comme s'il se fût agi d'un homme qui ne l'eût pas aimée et qu'elle n'eût pas distingué.

« Je n'ai même pas égratigné la surface de ce cœur, » se disait-il avec tristesse.

La marquise le tira de sa rêverie pour lui demander si sa nouvelle chaîne l'empêcherait d'accepter une invitation qu'elle s'était proposé de lui faire depuis quelque temps. Il s'agissait d'aller, en joyeuse compagnie, visiter une de ses terres dans les Abruzzes, à une trentaine de lieues de Naples.

« Le pays est pittoresque, lui dit-elle ; vous y trouverez une population sauvage, comme les aiment les voyageurs curieux, et du gibier à foison. Nous resterons par là quelques jours, et Naples vous paraîtra plus ravissant à votre retour. »

Fabien accepta.

« Mais ne craignez-vous pas, reprit-elle, que la Torésilla vous oublie pendant votre absence ?

— C'est mon souhait.

— Pourquoi ? »

Fabien prit la main de la marquise et la porta à ses lèvres.

Mme de Sainte-Ursule devina sa pensée.

« Oh ! dit-elle, que m'importe ! Le jour où j'abdiquerai, je sais que l'empire tout entier m'appartiendra. Est-ce que la Torésilla peut être une rivale ? »

Mais, ainsi que c'est la coutume des femmes, Mme de Sainte-Ursule ne disait pas toute la vérité, cette vérité vraie dont parle Figaro. La partie de campagne qu'elle projetait ne devait se faire que dans deux ou trois semaines ; elle en rapprocha brusquement l'époque le jour même où le bruit de l'équipée de M. de Nelville se répandit dans Naples ; à cette nouvelle, elle éprouva une certaine émotion qui n'était point assez vive pour se manifester par des témoignages extérieurs, mais qui lui fit souhaiter de quitter Naples. Elle eût été fort en peine de définir le motif qui l'inspirait mais elle lui obéissait

sans réflexion, et l'acceptation de M. de Nelville ne laissa pas que de la toucher.

La brusquerie du départ de la marquise dérangea les projets de ceux qui devaient l'accompagner, et il se trouva que la société fut réduite à une dame de ses parentes, à un gros baron qui était quelque chose dans la maison du roi, à sa femme, à Paul Vautier et à Fabien de Nelville. Max de Rhéiss, Gaston de Ludre, Orlando Zacari et quelques dames promettaient de les rejoindre dans quelques jours.

En montant en voiture, Mme de Sainte-Ursule paraissait agitée ; une rougeur inaccoutumée empourprait ses joues. Fabien lui demanda la cause de son émotion.

« Ce n'est rien, dit-elle, je viens de me faire justice. » Et elle se tut.

Mme de Sainte-Ursule avait parfois une manière de répondre qui ne souffrait plus de questions.

Or, voici ce que c'était que la justice dont parlait la marquise.

Elle avait eu, il y avait peu de jours, une conversation assez vive avec Rafaël Conconi, qui, se prévalant de quelques prévenances et peut-être aussi de ces menues agaceries que la marquise émiettait sur tout le monde sans s'en apercevoir,

avait voulu faire valoir ce qu'il appelait ses droits.

Mme de Sainte-Ursule avait beaucoup ri de ses prétentions ; mais le nom de Fabien ayant été jeté dans la conversation avec quelque insolence, la marquise, sans prendre la peine de se justifier, s'était vue contrainte de congédier le lieutenant des dragons de la reine.

Une ou deux lettres avaient suivi cette explication, et Mme de Sainte-Ursule, lasse enfin d'une correspondance dont la prose affectait des allures de matamore, avait sollicité du ministre de la guerre un ordre de mutation pour Rafaël. Elle était trop bien en cour pour ne pas obtenir ce qu'elle demandait, et Rafaël, un beau matin, reçut un avis ministériel qui lui enjoignait de partir pour Palerme où dorénavant il devait tenir garnison.

Rafaël n'avait pu faire révoquer l'ordre, mais en remontant à la source de sa disgrâce, il devina d'où partait le coup qui le frappait. Le jour même du départ de la marquise il l'avait rencontrée et le lui avait clairement dit.

Mme de Sainte-Ursule le toisa fièrement des pieds à la tête.

« Je ne vous reconnaissais pas d'abord, monsieur, lui dit-elle ; il me semblait que j'avais sollicité de

M. Rafaël Conconi l'honneur de ne plus le revoir. »

Rafaël devint pâle comme un cadavre.

« Et moi je vous dis, s'écria-t-il d'une voix étouffée par la colère, que nous nous rencontrerons et plus tôt et de plus près que vous ne le pouvez croire ! »

Ce fut à la suite de cette courte scène que la marquise était montée en calèche.

La compagnie était réunie depuis quelques jours au château des Abruzzes, lorsque Paul Vautier proposa d'aller visiter une cascade qu'on disait fort belle et qui était située à quatre ou cinq lieues dans un canton sauvage dont les bergers et leurs chèvres formaient la seule population.

On partit de bonne heure, le peintre avec des pinceaux, Fabien avec un fusil pour tirer les perdrix, les dames avec leurs ombrelles, le gros baron avec ses croix. La cascade était des plus pittoresques, et nul ne regrettait les fatigues de l'excursion lorsqu'un orage, comme il en arrive fréquemment dans les pays des montagnes, obligea toute la compagnie à chercher un asile dans une méchante cabane qui tenait lieu de bergerie et d'auberge, et qui dressait ses quatre murs mal bâtis au creux d'un vallon.

Une vieille matrone et son fils tenaient l'ostéria,

qui tirait tous ses profits des artistes attirés par la beauté sauvage du pays, et des pâtres qui y venaient parquer leurs troupeaux.

Il n'y a rien de tel que les accidents pour mettre en belle humeur les gens qui n'ont aucun souci. Mme de Sainte-Ursule accepta l'orage comme une aventure. On étala les provisions sur une table boiteuse, on mit au pillage l'étable et la basse-cour pour avoir du lait et des œufs, on alluma un feu homérique, et chacun s'évertua pour changer en amusements les embarras de la situation.

Une grande gaieté régnait dans l'ostéria lorsque tout à coup la porte s'ouvrit brusquement, et un grand drôle, taillé en athlète et vêtu du costume traditionnel des Fra Diavolo Calabrais, se présenta sur le seuil. La matrone, qui fesait sauter une omelette, ne lâcha pas la queue de la poêle ; son fils, qui plumait des merles, ne se dérangea pas non plus ; on voyait qu'ils avaient l'habitude de ces visites-là. Au même instant, les deux ou trois fenêtres percées dans les murs éclatèrent sur leurs gonds rouillés, et quelques figures coiffées de chapeaux pointus s'élancèrent dans la salle.

A la vue de ces nouveaux venus, qui pouvaient être de fort braves gens, bien que leur costume ne

fût rien moins que rassurant, Fabien voulut sauter sur son fusil ; mais l'homme qui gardait la porte le prévint, et M. de Nelville, qui n'avait pour toute arme que ses mains nues, fut obligé de reculer devant un large couteau dont la pointe reluisait à trois pouces de sa poitrine.

« Holà ! mon maître, lui dit celui qui paraissait être le chef, et qui avait de fort beaux rubans de soie à son feutre noir, vous avez la main bien prompte pour un Napolitain.

— Je suis Français, répondit Fabien.

— J'aurais dû m'en douter ; mes compatriotes sont plus pacifiques. Par saint Jacques, mon patron, il n'a pas dépendu de vous que ma tête ne servît de logement à la balle de ce fusil. »

Fabien n'écoutait plus le bandit et fouillait dans sa poche, où il avait glissé des pistolets pour exercer son adresse contre les pies. Il en prit un et tira sans prendre le temps d'ajuster. La balle traversa le chapeau du chef.

« Ah çà ! mais vous y tenez donc beaucoup ? » s'écria celui-ci ; et, prompt comme l'éclair, il arracha des mains de M. de Nelville l'autre pistolet qu'il levait déjà.

« Laissons là ces joujoux, reprit-il ; nous pourrions nous faire du mal. »

Fabien pâlissait de colère et cherchait une arme des yeux ; un regard suppliant de Mme de Sainte-Ursule l'arrêta comme il allait se jeter à la gorge du bandit.

L'ostéria présentait en ce moment un spectacle singulier. La matrone s'occupait de ses œufs ; le fils dépouillait les grives après les merles ; il était bien sûr que quelqu'un les mangerait ; la parente de la marquise, vieille bonne dame qui avait les traditions de l'empire, s'était prudemment évanouie ; le baron roulait ses pouces autour l'un de l'autre en ouvrant de gros yeux ; sa femme respirait des sels et méditait une attaque de nerfs dans un coin ; Paul Vautier, qui la courtisait au château, oubliait ses spasmes pour tailler un crayon et s'apprêtait à croquer la scène qu'il avait sous les yeux : l'artiste l'emportait sur l'amoureux ; Fabien frémissait de rage ; Mme de Sainte-Ursule s'attachait à ses mains, pâle, effarée ; le bandit les regardait tous deux, tortillant sa barbe et souriant ; ses camarades attendaient, la main sur leurs longues carabines.

« Ma foi, dit enfin le chef en s'avançant vers Fabien, vous êtes un vaillant jeune homme, et j'aime le courage. Cependant, vous avez été plus adroit que vous ne pensez en me manquant, seigneur Français ; car si vous m'aviez tué, votre compte était clair, et il ne serait pas resté un seul de vous vivant pour raconter à Naples comment la chose s'était passée. »

Mme de Sainte-Ursule frissonna, la baronne s'évanouit tout à fait.

« Mais vous n'avez blessé que mon chapeau, reprit le chef, n'y pensons plus et touchez là : vous le pouvez sans crainte ; cette main ne frappe jamais par derrière, et détrousser par-ci, par-là, quelques chaises de poste d'Anglais, ce n'est pas un si gros péché.

Fabien avait la merveilleuse propriété de se plier aux nécessités des circonstances lorsqu'il avait compris qu'il n'était pas en son pouvoir de les modifier ; il prit la main du bandit et la serra.

« A la bonne heure, dit l'autre, voilà ce qui s'appelle agir en gentilhomme.

— Voilà qui est fait, » s'écria Paul Vautier avec une joie d'enfant, et prenant son papier, il courut vers le bandit.

« Vous reconnaissez-vous, mon brave ? » lui dit-il en étalant sous ses yeux une esquisse vigoureusement ébauchée. C'était l'ostéria avec ses groupes diversement massés ; la vérité artistique était saisissante.

« L'image n'est pas mal, dit le chef avec la gravité d'un connaisseur émérite. C'était donc à quoi vous vous occupiez là-bas sur ce perchoir ? ajouta-t-il en désignant du doigt un vieux bahut dont Paul s'était fait un siége.

— Et j'imagine que je n'ai pas perdu mon temps ! Quelle toile pour la prochaine exposition au Louvre, avec cette inscription au livret : *Une rencontre dans les Abruzzes.*

— Certainement vous êtes Français, vous aussi, dit le bandit.

— La France est ma patrie et le sera toujours, répondit l'artiste, avec un accent qui aurait fait sourire tous les rapins d'un atelier.

— Nous en dînerons plus gaiement ; car j'imagine que vous nous accorderez l'honneur de partager notre menu, » reprit le chef.

On ne pouvait raisonnablement refuser une proposition ainsi faite ; le couvert fut bientôt dressé, et tous les habitants de l'ostéria s'assirent autour

de la table. La baronne avait recouvré ses sens au moment où l'un des bandits allait lui vider une cruche d'eau sur la tête. La vieille dame l'imita.

Mme de Sainte-Ursule venait aussi de retrouver toute sa gaieté ; mais, à vrai dire, c'était une gaieté fébrile ; bien qu'elle ne se rendît pas compte du danger qui la menaçait, elle comprenait instinctivement qu'un péril inconnu flottait autour d'elle. En attendant qu'il se révélât, elle causait et riait.

« Vous avez fait là, dit-elle au chef, une pauvre expédition. Et du bout de ses doigts roses elle tira une toute petite bourse qu'elle agita. Vous ne compterez pas cette rencontre parmi vos bonnes fortunes.

— Cette bonne fortune ne me regarde pas, dit le chef, et je suis presque à regretter de l'avoir entreprise. Mais un honnête bandit n'a que sa parole.

— Que voulez-vous dire ? demanda Fabien.

— Vous le saurez bientôt !

— J'espère qu'il ne sera fait aucun mal à cette jeune dame ?

— Ce n'est pas moi du moins qui lui en ferai ; mais, entre nous, je crois qu'on lui veut trop de bien.

— Qui l'oserait ? s'écria Fabien les yeux enflammés.

— Eh bien ! allez-vous vous fâcher parce qu'on a des yeux pour voir ce que vous regardez si complaisamment vous-même ? Au lieu de nous disputer à propos de choses qui ne sont pas encore, je crois que nous ferions mieux de chanter ; voici là-bas une mandoline, et ma jolie voisine consentira bien à nous en tirer quelque romance.

— Volontiers, dit Mme de Sainte-Ursule, » qui voulait éviter surtout une querelle entre Fabien et le bandit.

Elle prit l'instrument des mains du chef et se mit à chanter la cavatine des *Puritains*.

Sa voix expressive et brillante à la fois s'éleva dans l'ostéria avec une puissance que l'émotion semblait augmenter. Les bandits la couvraient de leurs regards, et toutes ces ardentes natures méridionales, douées du sentiment musical, s'exaltèrent à ce chant qui emplissait la salle d'une mélodie passionnée.

Quand Mme de Sainte-Ursule s'arrêta, de frénétiques bravos éclatèrent. Le chef brisa son verre contre le mur.

« Que saint Jacques l'étrangle le maudit Napoli-

tain qui m'a payé pour faire ce que j'ai fait ! » s'écria-t-il avec violence. Mais le bruit de sa voix se perdit dans le tumulte des applaudissements.

« *Ancora ! ancora !* criaient les bandits enthousiasmés.

— Soit, répondit de nouveau la marquise exaltée par son propre triomphe.

— Quel courage ! dit Fabien ; et que je vous admire, madame !

— Oh ! reprit-elle, ce courage est de l'épouvante, c'est le délire de la peur. Et puis maintenant cette *furia* m'enivre ; on n'applaudit pas ainsi à San-Carlo ! »

Comme elle terminait l'air de la *Lucia* au milieu d'une tempête de cris, un bandit entra.

« Eh quoi ! seigneur Français, vous ici ? » dit-il en s'approchant de Fabien.

C'était Gaspard le dragon.

Fabien lui raconta en deux mots ce qui s'était passé. Gaspard l'écoutait attentivement.

« Par les cornes du diable ! dit-il, ça se terminera mieux que ça n'a commencé. » Et il alla droit au chef.

Les deux bandits entrèrent en conférence. Mme de Sainte-Ursule et Fabien comprenaient que dans

ce moment leur sort se débattait. Le chef et Gaspard causaient avec animation, et parfois les regardaient tous deux ; les yeux de la marquise et de Fabien se rencontraient aussi, et ceux de la marquise étaient si doux, que M. de Nelville se surprenait à désirer que le péril se prolongeât, craignant de voir s'évanouir son bonheur avec le danger.

Enfin le chef alla vers eux.

« Vous avez, dit-il à Fabien, donné la vie à cet homme qui est un des miens ; après ce que j'ai vu de votre hardiesse, votre générosité ne m'étonne pas, mais elle veut une récompense, et vous l'aurez aussi bonne que vous la pouvez souhaiter. Quant à vous, madame, ajouta-t-il en se tournant vers la marquise, vous méritez mieux que le sort qu'on vous réservait. Ce que Gaspard m'a révélé et ce dont je me suis aperçu me fait comprendre pourquoi le même Napolitain en veut à la fois à votre vie, seigneur Français, et à votre liberté, charmante donna. Mais vous allez voir comment Giacomo le bandit rend la justice. »

Sur un signe du chef, Gaspard disparut hors de l'ostéria. Paul Vautier ressaisit ses crayons.

Un instant après, Gaspard rentra, conduisant avec lui Rafaël Conconi.

« L'infâme ! » s'écria Fabien, et il allait se précipiter sur le Napolitain quand Giacomo l'arrêta.

« Ceci ne vous regarde pas encore, lui dit-il ; ici je commande et je prétends qu'on m'obéisse. Plus tard et plus loin vous ferez ce que vous voudrez. »

Puis, se tournant vers Rafaël, il reprit :

« Vous m'avez donné cinq cents ducats pour arrêter cette dame et vous la livrer ; j'ai pris les ducats et j'ai arrêté la dame. Mais comme on est toujours le maître de rompre un marché en rendant ce qu'on a reçu, je vous rends votre or et je donne à cette femme la liberté. »

Une grosse bourse de cuir tomba aux pieds du lieutenant.

« Allez, continua le bandit, si maintenant vous voulez tenter quelque chose contre eux, gardez-vous de le faire sur mes domaines, vous y pourriez laisser votre peau. »

Rafaël repoussa le sac du pied avec dédain.

« Je ne reprends jamais ce que je donne ; que tes hommes se partagent cet or !

— Mes hommes ne gardent que ce qu'ils ont gagné, le sais-tu bien ?

— A la manière dont tu tiens ta promesse, je puis l'ignorer. Quant à ce sac, je le laisse à l'hôtesse.

— A présent, hors d'ici ! s'écria Giacomo dont la face énergique commençait à se contracter par la colère.

— Soit ! mais ici ou ailleurs, à Naples ou sur tes domaines, je rencontrerai tes protégés, seigneur bandit.

— Prends garde aussi de rencontrer ma carabine, lieutenant de malheur ! »

Rafaël sortit lentement, après avoir promené partout un regard sinistre.

« Vous êtes libre, » dit Giacomo à Mme de Sainte-Ursule et à Fabien.

Tous deux lui prirent les mains ; la marquise essaya de lui faire accepter pour sa troupe l'équivalent de ce que sa généreuse conduite lui avait fait perdre.

Giacomo l'arrêta au milieu des offres qu'elle balbutiait.

« Non, dit-il, laissez-nous le mérite de la générosité. Tout bandits que nous sommes, nous avons notre fierté ; mais si jamais quelqu'un des miens est conduit à Naples, souvenez-vous de l'ostéria. »

On conçoit qu'après une telle aventure, le séjour du château des Abruzzes ne sembla plus très-agréable à Mme de Sainte-Ursule. Elle voyait

parfois en rêve la tête livide de Rafaël Conconi, et sa terreur était si grande qu'elle n'osait plus mettre le pied dehors; tous les pâtres qu'elle apercevait sur les collines étaient transformés par son imagination en autant de bandits qui la guettaient. Elle hâta ses préparatifs de départ, conclut au plus vite les affaires de fermages et de loyers, et partit cinq ou six jours après la rencontre de l'ostéria.

A mesure qu'elle descendait vers le plat pays, laissant derrière elle les cimes dentelées des montagnes, elle recouvrait son insouciante gaieté, et déjà, après la première couchée, elle se prit à oublier ses craintes et à rire de la terreur qui lui fesait voir des émissaires de Rafaël dans tous les passants.

Comme le temps était pur et l'air encore tiède, on allait à petites journées, visitant les sites curieux, déjeunant dans les fermes, gravissant les côtes; Mme de Sainte-Ursule chantait, Paul Vautier croquait, et la petite caravane retournait à Naples le plus gaiement du monde.

Un matin, comme on suivait la route au flanc d'une colline, la marquise et Fabien mirent pied à terre et prirent les devants avec l'intention de visiter une chapelle dont le petit clocher pointait

au sommet de la colline, et d'où la vue devait être fort belle.

Paul esquissait un vieux pâtre qui posait pour deux carlins.

Le baron et la baronne dormaient dans la calèche.

La chapelle se dressait à l'angle du chemin sur un pan de rocher; de l'autre côté, la pente s'abaissait brusquement et la route enfonçait ses sinuosités dans les bois. La solitude était profonde.

Fabien et la marquise venaient de franchir la rampe du côté de la chapelle, lorsque M. de Nelville aperçut, au-dessus du mur en pierres sèches d'un enclos, un chapeau qui surgissait et le canon d'un fusil qui s'allongeait; mais avant qu'il eût pu reconnaître l'ennemi qui les menaçait, une explosion retentit à leurs oreilles, et le chapeau avec le fusil disparurent derrière le mur. Fabien tourna la tête du côté d'où venait le bruit de la détonation; un léger nuage de fumée blanchâtre flottait sur une haie, derrière la route, et du milieu de cette haie il vit sortir Gaspard.

« Pour cette fois, lui cria le dragon, c'est bien fini; il ne vous tourmentera plus.

— Qui donc ? lui demanda Fabien.

— Venez donc voir, puisque vous ne devinez pas.»

Gaspard sauta sur la route et conduisit Fabien derrière le mur de l'enclos.

Ils trouvèrent Rafaël Conconi couché sur le dos, en costume de pâtre et un fusil tout armé à ses côtés. La balle de Gaspard l'avait frappé au front et tué roide.

« Oh ! dit le dragon, je n'ai pas perdu ses traces depuis le château. Quand il a voulu faire son coup, moi, j'ai fait le mien. Maintenant nous sommes quittes. Liberté pour liberté, vie pour vie. »

Gaspard échangea une poignée de main avec Fabien, jeta son fusil rechargé sur son épaule et s'enfonça dans la campagne.

Le soir même Mme de Sainte-Ursule rentrait dans son hôtel de la rue de Tolède.



CHAPITRE VIII.

Où Mme de Sainte-Ursule s'aperçoit que Fabien lui est cher. —Attendre et agir.—Lettre de Fabien à la marquise.— Visite à la villa Orso. — Confession de Peppe. — Où Fabien fait ses préparatifs de départ.—Mme de Sainte-Ursule chez M. de Nelville.—Pourquoi M. de Nelville ne partit point.—Amour de Fabien pour la marquise ; ses pressentiments.—Oh ! ne souhaitez pas un tel amour, car il tue !—Maladie de M. de Sainte-Ursule.

POUR la première fois de sa vie, la marquise se trouvait en présence d'un sigisbé d'autant plus dangéreux qu'elle sentait sa cause plaidée dans son propre cœur ; mais si elle voulait bien s'avouer à elle-même dans le silence du boudoir et la rêverie de la solitude, combien le secrétaire d'ambassade lui était cher, elle s'irritait de voir leurs noms mêlés à tous les bavardages de salon, le bruit de leur aventure dans l'ostéria des Abruzzes s'étant répandu dans la ville. Du caractère dont elle était, il y avait certes autant d'orgueil

que de chasteté dans cette indignation, et toute sa conduite le fit bien voir. Elle se promit d'abord d'apporter une plus grande réserve dans ses relations avec M. de Nelville, et de l'écarter tout doucement, sans pitié pour son amour ; mais ce n'est rien que de prendre de bonnes résolutions, l'important est de les maintenir.

Quant à Fabien, il rentra dans Naples

Le cœur tout débordant d'émotions divines,

comme dit le poëte [1]. Cette vie à deux, agitée de tant de périls, l'avait enivré. Il trouva Gaston de Ludre au mieux avec la Torésilla, qui lui laissa voir, dans son accueil, toute la colère où son oubli l'avait jetée. Mais c'était une chose dont Fabien se souciait médiocrement, et il ne prit pas plus garde à ses menaces qu'il ne prêta attention aux tentatives qu'elle fit pour reconquérir un cœur qui ne lui avait jamais appartenu.

« Comment vous y êtes-vous donc pris pour dompter cette rebelle qui, si je m'en souviens, avait repoussée vos assauts? demanda Fabien à Gaston.

— J'ai attendu.

— Voilà tout ?

1. Victor Hugo ;—*Les Feuilles d'Automne*, XXIII.

— Comment ! tout ; mais, mon cher, c'est ce qu'il y a de plus difficile au monde. L'impatience perd une bonne moitié des hommes ; la maladresse écarte le reste. Les forts sont patients, et vous apprendrez un jour que rien ne résiste à ceux qui savent attendre.

— Je croyais que c'était à ceux qui savent agir.

— Quelquefois ; mais il y a souvent beaucoup d'imprudence dans l'action. Je suis, en toutes choses, de cette nouvelle et intelligente école qui croit que l'occasion perdue se retrouve. La vie ne se compose que de parties et revanches. Voyez plutôt la Torésilla.

— Mais vous n'arrivez au triomphe que par la défaite !

— Qu'importe le chemin, pourvu qu'on arrive ! Tenez, mon cher M. de Nelville, vous avez vingt ans par le cœur ; vous savez si je suis épris de Mme de Sainte-Ursule ; vous savez aussi combien peu je suis jaloux et combien peu je cherche à lui plaire. Eh bien ! attendez encore six semaines ou six mois, et le jour où votre amour sera couronné, je toucherai presque à mon but.

Oh ! fit M. de Nelville avec une indignation mal dissimulée.

— Vous me croyez bien fat ou vous pensez que je blasphème. Je ne suis ni impie, ni vain, j'ai tout bonnement de l'expérience. »

Fabien ne quittait jamais M. de Ludre sans avoir le cœur serré ; il courait alors chez Mme de Sainte-Ursule pour qu'elle lui rendît la vie et la foi ; mais depuis leur retour du château des Abruzzes, la main de la marquise ne se perdait plus dans celle de M. de Nelville ; ses regards n'avaient plus cet éclat doux et limpide qui distillait l'espérance, ses paroles ne s'embellissaient plus d'un sourire éloquent comme une promesse. La pruderie avait passé sur ce printemps fleuri de l'amour comme le souffle de l'hiver.

Fabien, qui aimait trop sincèrement pour rien comprendre à ce changement, où un roué aurait peut-être lu un aveu, se désespérait avec une accablante bonne foi. Il désirait une explication et n'osait la provoquer.

Un jour, cependant, que Mme de Sainte-Ursule l'avait plus durement accueilli que d'habitude, il rentra chez lui dans un état de douleur que comprendront seulement ceux qui, ayant aimé, se sentent tout à coup isolés dans leur amour. Il pensa que le moment était venu de prendre une résolu-

tion extrême, et après avoir mis ordre à ses affaires, il écrivit à la marquise la lettre que voici :

NAPLES, *ce* 15 *Septembre*, 1846.

« *Veuillez me pardonner, madame, si je dérobe quelques instants à vos loisirs pour vous entretenir de choses qui n'ont peut-être d'importance qu'à mes yeux. Vous ne m'en voudrez pas trop en songeant que c'est la dernière fois, sans doute, que je vous importunerai de mes discours, et vous m'accorderez de lire cette lettre comme vous accordez à un fâcheux la contre danse qu'il vous demande au bal.*

« *Vous m'aviez habitué à une intimité qui m'était chère. à une confiance qui m'était précieuse. Mon amour, timidement exprimé, avait obtenu plus qu'il n'avait jamais osé espérer, et je vous bénissais dans mon âme pour toute la joie que vous me donniez. Vous m'avez retiré cette amitié et cette confiance, madame : j'ai certainement commis une faute dont vous me punissez, et je n'ai pas droit de me plaindre ; mais encore dois-je vous dire, pour m'absoudre devant votre conscience, que cette faute ignorée, je l'ai commise à mon insu. Je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de la racheter, et je le ferais au prix de ma vie. Vous n'avez pas daigné m'en instruire ; je dois me soumettre, et accepter ma condamnation, puisque*

telle est votre volonté. Mais mon cœur est trop plein de votre souvenir pour se résoudre à vivre près de vous, vous sachant irritée ; votre froideur et votre dédain lui apportent trop de souffrances. Je me suis arrêté au parti le plus sage, au seul qui soit convenable. Ce soir, ma démission sera déposée entre les mains de mon ambassadeur, et cette nuit je quitterai Naples pour n'y plus revenir.

« Vous dire qu'en partant je sentirai mon cœur se briser, c'est ce que vous croirez, madame ; vous dire encore que ce cœur déchiré gardera fidèlement votre souvenir jusqu'au tombeau, c'est à peine si je l'ose : l'incrédulité ferait passer un sourire sur vos lèvres. Cependant, je sais que ce n'est point un mensonge, et l'avenir se chargera de vous le prouver. Je ne vais pas chercher à Paris le repos et l'oubli ; je chéris trop mon amour pour en vouloir guérir ; j'y vais parce que c'est la ville du monde où il est le plus aisé de se perdre dans son isolement. C'est comme un océan dont l'immensité cache tout ce qui s'y plonge.

« Il m'était doux de penser que les relations qui nous unissaient ne cesseraient pas ; longtemps cette croyance m'a bercé, et j'y trouvais un bonheur que je ne saurais en quels termes vous exprimer. Ce bonheur n'a pas eu de durée ; quelle chose en a ? J'aurais

mauvaise grâce de vous en accuser, et je rejette cette amertume sur la volonté mystérieuse qui régit nos cœurs, et qui ne veut pas que les affections se prolongent, afin qu'on ne regrette pas trop ce pauvre monde quand l'heure est venue de le quitter.

« *Adieu, madame; je ne veux pas plus longtemps vous occuper de celui à qui vous avez donné le nom d'ami. et qui croit n'avoir pas payé ce titre trop cher en vous laissant en retour toute sa vie et tout son amour.* »

Fabien signa cette lettre et l'envoya à son adresse. Quand il entendit son domestique sortir, il lui sembla que son cœur s'en allait : il retomba sur un fauteuil et se prit à pleurer comme un enfant.

Cependant Mme de Sainte-Ursule avait, ce jour-là, quitté Naples pour rendre visite à la villa Orso qu'elle n'avait pas vue depuis déjà longtemps. Le bruit de la mort du lieutenant Rafaël y était parvenu, et on ajoutait que cette mort inexpliquée allait être la cause d'une procédure qui mettrait en lumière bien des événements cachés. Peppe, qui avait eu, comme on sait, de fréquents rapports avec le lieutenant, avait l'esprit très-agité, lorsque la marquise arriva inopinément à la villa; cette visite lui parut un signe certain de la découverte

de cette complicité dont il redoutait les conséquences ; plein de frayeur, et connaissant la bonté de sa maîtresse, il prit le parti de confesser ses fautes, espérant que sa franchise plaiderait en sa faveur.

Mme de Sainte-Ursule fut fort étonnée lorsqu'elle entendit le récit des tentatives qu'on avait faites contre elle, et qui n'avaient échoué que grâce à l'intervention de Fabien. M. de Nelville ne lui en avait jamais parlé, et ce dévouement, uni à tant de délicate discrétion, la toucha. Son cœur lui adressait de secrets reproches, lorsqu'à son retour à Naples la lettre de Fabien lui fut remise ; elle la lut en grande hâte et se laissa aller sur un sofa dans un grand trouble.

Ce qu'elle savait du caractère de Fabien ne lui permettait pas de douter un instant qu'il ne mît son projet à exécution. Elle fut émue de l'amour de ce jeune homme qui ne lui reprochait même pas sa dureté, et s'accusait lui seul d'un changement qui brisait un avenir dont les promesses étaient si belles. Pour la première fois elle sentit son cœur se fondre à la pensée de cette passion profonde et contenue, ardente et dévouée, chaste et loyale. Elle se disait tout bas que cet amour la valait et que ce

serait pitié que de laisser partir Fabien sans un mot de consolation, sans un sourire qui lui rendît la vie avec l'espoir. Ainsi qu'il arrive toujours chez les natures vives et mobiles, Mme de Sainte-Ursule s'animait et s'exaltait en suivant le vol rapide de ses pensées ; et, rejetée dans sa première voie, elle y fesait en quelques minutes des progrès plus considérables qu'elle n'en aurait accompli si elle n'avait pas cherché à se vaincre elle-même.

Cependant Mme de Sainte-Ursule ne savait à quoi se résoudre ; mille projets se présentaient à son esprit indécis, et tour à tour elle les repoussait. Elle voulut écrire, mais les mots que sa main agitée traçait sur le papier n'exprimaient pas nettement sa pensée, ils disaient trop ou ne disaient pas assez ; enfin elle termina une lettre, mais, quand elle l'eut signée, elle s'aperçut que cette lettre, commencée avec réserve, finissait avec passion ; il y avait un reproche à la première ligne ; à la dernière il y avait un aveu. Elle la déchira brusquement et se leva. Elle s'étonna elle-même en voyant sa propre image réfléchie dans un miroir ; elle était rouge comme dans un accès de fièvre et ses yeux brillaient d'un feu surnaturel. Quoi qu'elle fît, ses regards se reportaient machinalement sur l'adieu

de Fabien, et lorsqu'elle le relisait, des larmes venaient à ses yeux, coulaient le long de son visage, et elle se surprenait à sangloter devant ce papier qu'elle ne distinguait plus qu'au travers de ses pleurs.

Sur ces entrefaites Gaston entra. La marquise n'eut que le temps de s'essuyer les joues et de se composer une physionomie souriante, avec cette prestesse qui est une nécessité dans la vie du monde. Avec la légèreté insouciante qui lui était habituelle, M. de Ludre parla à Mme de Sainte-Ursule du départ subit de Fabien dont il venait d'être informé à l'instant.

« Y croyez-vous ? lui demanda Thérèse en déguisant son trouble.

— J'en suis certain, madame, répondit le touriste, je l'ai trouvé au milieu d'un appartement bouleversé ; et les ordres sont donnés pour que la chaise de poste soit attelée dans deux heures. »

Mme de Sainte-Ursule tressaillit ; ses yeux se portèrent sur la pendule ; dans deux heures minuit allait sonner.

« Je le reverrai à Paris, continua Gaston, mais il nous manquera à Naples cet hiver. C'était un garçon d'esprit, bien que trop sentimental parfois. »

Cette froideur fesait un mal horrible à Mme de Sainte-Ursule, dont les sentiments passionnés ne comprenaient pas un langage si dépourvu d'intérêt.

Elle répondit vivement à M. de Ludre, qui, l'examinant plus attentivement, découvrit sur son visage les traces encore apparentes d'une émotion vainement comprimée. Un instant après il se leva, et Mme de Sainte-Ursule ne chercha pas à le retenir.

Il était alors onze heures. L'insensibilité de Gaston n'avait fait qu'irriter l'exaltation de Thérèse, comme le vent active une flamme ardente ; elle entr'ouvrit la fenêtre ; la nuit était profonde ; elle écouta le bruit des pas de Gaston qui s'éteignaient dans l'éloignement ; puis, cédant à la voix de son cœur, entraînée par un sentiment irrésistible, elle s'enfuit par un escalier de service qui conduisait de son appartement à la rue, et courut chez Fabien. Elle ne savait ce qu'elle allait lui dire, et cependant, à tout prix, elle voulait le voir. Un domestique lui ouvrit la porte en bâillant ; il était alors près de minuit. Passant comme un éclair devant lui, avant qu'il eût pu la questionner, elle pénétra jusqu'à la chambre de Fabien, sans hésiter.

M. de Nelville dormait tout habillé ; une lampe brûlait sur une table pleine de papiers ; il était

pâle ; la fatigue et le chagrin couvraient son visage de teintes plombées ; toute la chambre en désordre ne présentait que malles et cartons ; les meubles étaient ouverts et vides ; la lassitude avait fermé les yeux du jeune homme, dont le sommeil était haletant. Sa bouche remuait comme s'il eût voulu parler. Mme de Sainte-Ursule, toute palpitante, crut entendre son nom s'échapper de ces lèvres qu'un souvenir entr'ouvrait. Elle s'avança, et son pied heurta un meuble.

« Thérèse ! » s'écria le jeune homme avec une voix qui venait du cœur. Mme de Sainte-Ursule sentit des larmes mouiller ses paupières, et tomba dans ses bras.

M. de Nelville n'envoya pas sa démission et oublia qu'il avait dû partir.

Comme il traversait la ville le lendemain, il lui sembla que Naples avait des beautés dont il ne s'était point encore aperçu, le ciel des rayonnements infinis, la mer des murmures divins, l'air des parfums magiques ; la fête de son cœur illuminait toute chose et il voyait la création à travers le prisme de l'amour. Volontiers il aurait souhaité que Naples n'eût qu'une tête pour la pouvoir embrasser d'un seul coup tout entière.

Jusqu'alors il avait aimé Mme de Sainte-Ursule. maintenant il l'adorait. Mme de Sainte-Ursule le comprit bientôt, et elle se souvint alors du jour où Fabien lui avait parlé de cet amour qui s'embrasait au souvenir. Sa joie fut extrême en sentant qu'il n'avait pas menti, et tout d'abord elle-même. fascinée, exaltée, entraînée par cette passion qui résumait en elle toutes les forces intelligentes de M. de Nelville ; elle s'abandonna à toutes les ardeurs de sa jeunesse et de son imagination.

Cela dura quinze jours ; quinze jours de fièvre, d'emportements, de délire.

Mais Mme de Sainte-Ursule était trop aimée ; d'abord enivrée, elle ne tarda pas à sentir son cœur vaciller. Cette découverte, disons-le, l'attrista ; elle se demanda avec épouvante ce que l'avenir lui réservait si elle éprouvait si tôt le désenchantement et la tiédeur. Elle chercha sincèrement à se rattacher à Fabien, et l'imagination jouait un si grand rôle dans son organisation, que parfois elle parvenait à retrouver l'enthousiasme des premiers jours.

Il y a, dans un amour sérieusement vrai, une sorte de divination magnétique : Fabien fut instruit

de cette transformation avant qu'elle se fût manifestée, comme les marins devinent la tempête au frémissement qui ride la surface encore polie des eaux. De ce jour-là, son bonheur fut empoisonné ; la crainte se glissa dans son cœur comme le ver dans le fruit ; ses joies s'éteignirent, et une voix lui cria que désormais il marcherait tout seul dans cette passion attachée à ses flancs comme la robe de Déjanire.

Il arriva à cette suprême hauteur de l'amour qui juge et qui aime toujours. Rien de ce qui était chez Mme de Sainte-Ursule, désirs, pensées, espérances, ennuis, ne lui échappait ; il lisait en elle comme en un livre ouvert, et rien ne pouvait éteindre ou attiédir la passion qui s'était mêlée à son sang L'illusion ne le berçait pas, l'espoir ne l'endormait plus ; il voyait, il savait, il jugeait comme un philosophe et il adorait comme un écolier.

Qu'on ne crie pas au paradoxe, à l'exagération, à l'impossible ; nous rapportons ce que beaucoup ont vu, ce que quelques-uns ont senti ; le phénomène existe, l'explique qui pourra.

Bientôt une pâleur prècoce s'étendit sur le visage de Fabien ; et, dompté par une pensée fatale, il vit ses jours couler comme une eau sombre et si-

lencieuse dont la surface plombée s'éclaire parfois de lueurs sinistres.

Gaston de Ludre s'aperçut le premier de ce changement, et tout de suite, rien qu'en voyant un soir Mme de Sainte-Ursule et M. de Nelville chez le ministre autrichien, il comprit le drame muet qui se jouait entre eux ; il haussa les épaules et se dit avec un sourire :

« Pauvre jeune homme ! voilà le phare qui me montre le port ! »

Puis, avec l'audace de la philosophie sceptique, il aborda Fabien et lui dit brusquement :

« Vous ressemblez, mon cher, à PYRRHUS D'ÉPIRE ! encore une semblable victoire, et vous êtes perdu ! »

Il y a des heures où le plus discret des hommes, sous l'empire d'une douleur longtemps comprimée, s'épanche comme un vase trop plein, et laisse pénétrer son secret. Fabien, surpris à l'improviste, et percé à jour par cette rude attaque, serra énergiquement la main à Gaston :

« Je n'ai pas besoin d'une autre victoire, dit-il, il y a des batailles qu'on ne livre pas deux fois.

— Cependant elle vous aime !

— Elle m'aime ! cherchez ses yeux ! que regardent-ils ? La foule qui l'admire, ou cette glace

qui réfléchit son image ! Voyez ce sourire ! Qui le fait naître ? La joie du triomphe, l'enivrement de plaire ! Où lisez-vous la pensée de l'amour dans ce visage qui resplendit de l'orgueil de la beauté ? Où va son désir ? A l'inconnu qui passe, et qui lui promet un triomphe de plus. Elle m'aime ! mais il n'y a pas une fleur de ses cheveux, pas un ruban de sa toilette,pas une perle de son collier, aucune des choses qui la parent, qu'elle ne me préfère ! Peu lui importe mon amour ! Je lui appartiens, elle le sait. Comprenez-vous ce mot ? Je lui appartiens, c'est-à-dire je suis ce qu'elle peut briser, anéantir à sa fantaisie. Que suis-je encore ? le passé ! c'est-à-dire une vieille histoire dont son oreille est fatiguée. Mais Orlando que voilà, Max, vous, Gaston, vous êtes l'avenir avec tous ses mystères ! Ah ! elle m'aime ! Dites-lui donc de sacrifier ce bal, une soirée à San-Carlo, moins encore, ce bouquet qu'elle effeuille, cette écharpe qui caresse son épaule, pour que la tempête de mon cœur s'apaise, et je gage ma vie contre une baïoque qu'elle secouera sa belle tête avec dédain, et se livrera, éperdue, à la valse qui l'emporte. Elle m'aime ! Oh ! ne souhaitez pas un tel amour, car il tue !

— C'est possible, mon cher, répondit froidement

Gaston, mais avouez aussi que c'est un peu votre faute.

— Quoi ! n'est-elle donc pas toute ma pensée, toute mon âme, mon existence entière ?

— C'est trop, beaucoup trop ! Si vous commencez par tout donner à ces charmantes filles d'Ève, que voulez-vous donc qu'elles désirent après ?

— N'est-ce rien que l'abnégation et le dévouement ? et ne sait-elle pas que de moi elle peut tout attendre, tout exiger, parce qu'il y a dans mon cœur une source intarissable de tendresse et de miséricorde ?

— Si elle ne le savait pas tant, il est probable qu'elle y tiendrait davantage. Tenez, mon cher, vous avez agi comme un prodigue, et les prodigues se ruinent en amour aussi bien qu'en fortune.

— C'est à en devenir fou, dit Fabien.

— Bah ! fit M. de Ludre, c'est une leçon ! » Il tourna sur ses talons, et deux minutes après il était auprès de la marquise.

Mais si Fabien palpitait souvent sous l'irritation de sa souffrance, il avait aussi parfois l'enivrante exaltation de l'amour. Alors il ne pensait plus, il oubliait et s'abandonnait aux délices du jour sans regretter la veille et craindre le lendemain. Mme

de Sainte-Ursule, obéissant à sa nature, le fesait passer brusquement des rafales glacées du dédain aux ardeurs tropicales de la passion.

« Mouvante comme l'onde, » lui disait-il parfois en parodiant le mot de SHAKSPEARE.

Sur ces entrefaites Mme de Sainte-Ursule reçut une lettre qui lui annonçait que son mari, au retour de la mission qui l'avait conduit à Vienne, était tombé malade à Rome. Incapable de poursuivre sa route, le marquis la mandait auprès de lui.



CHAPITRE IX.

Absence de la marquise.—Arrivée à Naples de M. et Mme de Nouans et de M. de Sainte-Ursule.—Le commencement d'un drame obscur.—Mme de Sainte-Ursule et Mme de Nouans.—Suite du drame obscur.—Les pistolets.—Fin du drame obscur.—Mort de M. le marquis de Sainte-Ursule.—Joie et douleur.—Où Fabien quitte Naples.—Perfidie de Gaston.—Retour de Fabien.—Encore la villa Orso.

MME de Sainte-Ursule ne perdit pas une minute pour faire ses préparatifs de départ ; si la tendresse, en quelque sorte filiale, qu'elle avait toujours témoignée à son mari, entrait pour quelque chose dans sa précipitation, il y avait certainement aussi un vif et secret désir d'échapper à cet amour qui l'agitait encore et ne la charmait plus. Fabien, prévenu par un billet, accourut, et la vit partir le soir même.

Pendant les quelques jours qu'elle resta éloignée, Fabien vécut à Naples comme dans un désert. Son cœur était à Rome.

L'arrivée de M. et Mme de Nouans apporta seule

quelque distraction à son esprit, en l'obligeant de faire les honneurs de la ville aux deux voyageurs.

Cependant M. de Sainte-Ursule, qui conservait toute l'activité de son esprit au milieu de ses souffrances, avait obtenu de sa femme qu'elle le ramenât à Naples aussitôt que son état lui permettrait de supporter le mouvement de la voiture. En serviteur fidèle de la royauté, il tenait à rendre compte lui-même des résultats d'une mission dont une correspondance ne pouvait dire tous les détails. Une des premières personnes qu'il vit à son arrivée fut M. de Nelville. Le vieillard avait à un haut dégré la mémoire des physionomies ; son premier regard lui fit reconnaître un des convives de l'ostéria des Armes d'Angleterre. Il le rappela à Fabien, que ce souvenir troubla et dont l'émotion devint profonde quand il surprit le regard froid du marquis allant de Mme de Sainte-Ursule à lui lentement, tandis qu'un sourire amer ridait ses joues décolorées et flétries.

Comme il n'était plus ébloui par la passion qui aveugle les plus clairvoyants esprits, et qu'en sa qualité de diplomate il s'était fait de l'observation une science facile, le marquis savait saisir au passage les indices les plus fugitifs qui trahissent

les mouvements de l'âme ; rien n'echappait à sa muette analyse. Aussi, lorsque M. de Nelville prit congé du marquis, le regard de plomb du malade s'attacha sur lui avec une si puissante expression que Fabien dut baisser les yeux, et sentit une sueur froide mouiller la racine de ses cheveux.

Un drame obscur se noua bientôt entre ces trois personnages ; les scènes passionnées, mais silencieuses, qui se jouaient dans l'hôtel de Sainte-Ursule, tiraient un caractère effrayant de l'état du vieil antiquaire dont la vie s'éteignait sans que son intelligence se voilât. La présence de Mme de Nouans avait galvanisé dans l'âme mobile de Mme de Sainte-Ursule l'amour par la jalousie. L'orgueil encore était le principe de cette jalousie ; mais qu'importait la cause à Fabien si l'effet était le même ? Ce n'était plus ici la Torésilla, une princesse de coulisses qui, dans son éclat, restait courtisane ; c'était une jeune femme, d'un excellent esprit et du plus grand monde ; Greuze aurait voulu son doux et souriant visage pour ses pinceaux, et ses grâces naïves avaient un empire qui le disputait à la coquetterie la plus raffinée. Mme de Sainte-Ursule voyait donc en elle une rivale redoutable, la première qui méritât de troubler la

superbe quiétude de son cœur, une rivale d'autant plus dangéreuse que sa parenté avec M. de Nelville, et son amitié hautement avouée, rendaient leurs relations intimes et continuées.

Le premier résultat de ce réveil de la jalousie fut violent ; il amena tout d'abord la présence assidue de Fabien dans l'hôtel, présence dont son âme délicate souffrait, mais dont il subissait les conséquences parce qu'il y puisait en même temps l'ivresse pour un amour que le sentiment de rivalité épouvantait.

Le vieillard, condamné par la science, était trop bien appris pour le mal accueillir ; c'était un homme de cour et d'expérience, qui avait accepté le mariage comme un pari, et qui, ayant perdu, se soumettait galamment et en gentilhomme à en payer l'enjeu. Il ne se vengeait que par une exquise urbanité qu'accompagnaient parfois des sourires et des regards dont Fabien comprenait la mordante éloquence. Mme de Sainte-Ursule le voyait, et il arrivait souvent que, sous l'influence d'une réaction aussi vive que soudaine, elle montrait à Fabien un visage trempé de larmes. Alors, agenouillée auprès du vieux diplomate, elle éclatait en sanglots et couvrait ses mains de baisers suppliants ; M. de

Sainte-Ursule, avec une cruelle bonhomie, feignait de se méprendre sur les causes de cette sensibilité exaltée ; il passait ses doigts tremblants sur la tête inclinée de sa femme et lui disait avec un sourire :

« Calmez-vous, madame, je ne suis point aussi malade que vous le pensez, et ma santé, bientôt rétablie, me permettra de vous remercier de tous les soins dont vous m'entourez. »

Puis se tournant vers M. de Nelville, il ajoutait :

« Prenez pour vous aussi, mon cher monsieur, une bonne part de cette espérance. »

A ce spectacle, à cette voix, Fabien sentait son cœur se briser, et il allait cacher sa pâleur dans un angle obscur du salon.

Un jour que Mme de Sainte-Ursule était sortie, il se trouvait seul avec le marquis. La maladie avait fait d'effrayants progrès. L'antiquaire était assis dans un grand fauteuil, et sa tête reposait sur un large dossier renversé dont le velours sombre fesait ressortir les lignes amaigries et les teintes livides de son visage, luisant et ridé comme une feuille de parchemin jauni.

Aux fenêtres pendaient de grands rideaux rouges qui ne laissaient pénétrer qu'une clarté douteuse dont les reflets empourpraient tout ce qui se

trouvait dans sa zone, mais qui s'amoindrissait à mesure qu'on s'éloignait de ses bords lumineux, et qui finissait par s'éteindre sur les larges rayons d'une bibliothèque en bois de chêne dont les encadrements noirs et mats s'élevaient jusqu'au plafond. Un grand feu pétillait dans la cheminée, et les flammes, en se jouant, éclairaient de teintes ardentes les vieilles armes, panoplies grecques et romaines, sombres armures posées sur des socles de marbre ou suspendues aux murailles ; sur les consoles antiques, les urnes de la Grèce, les vases étrusques, les coupes ravies à Pompéia, les lampes de bronze, les amphores d'albâtre, les dieux de l'Olympe païen, tous ces débris de pierres ou de métaux d'un monde détruit, reflétaient la lumière qui se brisait à leurs flancs, et rayonnaient jusque dans les profondeurs de la chambre où deux pâles statues, chef-d'œuvre d'un Phidias inconnu, debout dans leur pure et sublime nudité, semblaient deux sentinelles de marbre veillant au seuil de ce musée du passé.

D'épaisses tentures étouffaient le bruit ; le timbre sec d'une pendule, le pétillement du feu résonnaient seuls dans le silence. On entendait parfois aussi la respiration fatiguée du vieillard.

Ses regards allaient de ses livres à ses médailles, ses deux passions ; puis il les reportait sur Fabien assis près d'une fenêtre, entre les rideaux. Près de ce triste mourant, le jeune homme, plus triste encore, n'osait parler. A mesure que les minutes s'écoulaient, les regards moins distraits du diplomate s'attachaient avec une fixité plus constante sur M. de Nelville ; un éclat étrange allumait ses prunelles, élargies et immobiles comme les yeux de ces oiseaux de nuit qui reluisent dans les ténèbres. Les ombres d'une pensée se jouaient sur ce front dépouillé, jaune et poli comme le crâne d'un vieux saint d'ivoire, et les coins ridés de sa bouche se soulevaient avec une amère expression d'ironie. Le cœur de Fabien battait à coups pressés. Le regard de l'antiquaire pesait comme du plomb sur sa tête.

Le moribond leva lentement son bras, et du doigt il fit signe à Fabien de s'approcher.

Comme s'il avait obéi à la pression d'un ressort, Fabien quitta sa place.

Le vieillard tourna son visage vers la cheminée, et, lui montrant une boîte d'acier bruni et ciselé qui garnissait un des coins du chambranle :

« Veuillez me donner cette boîte, je vous prie, » dit-il d'une voix claire.

Fabien prit la boîte sans répondre.

Le vieillard la posa sur ses genoux, en prit la clef, ouvrit la serrure, et fit tourner le couvercle sur ses charnières.

Il n'y avait dans l'intérieur rien qu'une paire de petits pistolets damasquinés et d'un travail précieux.

« C'est Mme de Sainte-Ursule qui me les a donnés, » dit le vieillard de sa même voix claire, en promenant sur eux ses doigts décharnés.

Il en tira un de sa case et en fit jouer les ressorts souples et vigoureux.

« Elle me les a donnés dans les premiers temps de notre mariage, reprit-il, pour me défaire de quelque ennemi en cas d'attaque : c'était là précaution inutile, car aujourd'hui il n'y a plus d'ennemis ; les amis les ont remplacés. »

Le vieillard leva ses regards luisants sur M. de Nelville, et ses lèvres firent entendre un petit rire aigu comme le bruit d'une lime sur du fer.

« Ils sont chargés, ajouta-t-il en les armant de nouveau. Il y a là, dans ce tube si bien orné, une balle toute prête à tuer le plus fort jeune homme, le plus beau cavalier de Naples. »

Et toujours riant de son rire sardonique, il tourna l'arme vers le front de Fabien qui se tenait immo-

bile et muet devant lui, suivant tous ses mouvements, écoutant toutes ses paroles avec un frisson sous la peau.

Tout à coup le vieillard, par un effort suprême, se souleva. Fabien voyait le tube noir du pistolet à deux pieds de sa tête.

« Si je vous tuais, monsieur de Nelville, ne serait-ce pas mon droit ? » dit le vieillard à voix basse.

— Ce serait votre droit, » reprit le secrétaire d'ambassade, plus pâle que les statues de Paros, mais immobile comme elles.

M. de Sainte-Ursule garda pendant une minute un silence terrible, le pistolet à la hauteur du front qui se tenait baissé mais ferme devant lui. Une sinistre pensée passa comme un éclair sur sa face livide, puis il abaissa son arme et retomba sur son fauteuil avec un éclat de rire moqueur.

Fabien releva la tête.

« Ce serait du mélodrame, monsieur, dit le marquis, et pour un gentilhomme ce serait de bien mauvais goût. Je n'aime plus assez pour haïr, et je laisse à Mme de Sainte-Ursule le soin de me venger. »

Fabien frissonna ; les paroles du marquis entrèrent dans son cœur comme la lame froide d'un couteau.

Il était encore debout lorsqu'une portière s'entr'-ouvrit, et Mme de Sainte-Ursule glissa sa tête sous le velours. Un instant elle s'arrêta, étonnée du regard que lui jeta Fabien.

Mais le marquis, avec l'aisance d'un homme rompu à toutes les situations, la salua gracieusement du geste.

« Approchez, ma chère amie, dit-il ; je voulais laisser à M. de Nelville un souvenir de ma reconnaissance, et j'ai fait choix de cette boîte. Elle lui sera doublement précieuse puisque, tout en m'ayant appartenu, elle vient de vous. »

Fabien prit le nécessaire des mains de l'implacable vieillard. Quand il quitta l'hôtel, il lui semblait qu'à la place du cœur il avait un brasier dans la poitrine.

A quelques jours de là, monsieur le marquis de Sainte-Ursule mourut.

Mme de Nouans prolongeait son séjour à Naples dont l'air pur raffermissait sa santé altérée par le climat de Paris. Mme de Sainte-Ursule, qui rencontrait Fabien à son bras, et qui le savait son cavalier dans ses excursions, attribuait sa présence

chez elle à une cause que M. de Nelville combattait vainement.

« Si vous ne l'aimiez pas, lui disait-elle, vous auriez déjà renoncé à une intimité qui me blesse.

— Voulez-vous que, pour obéir à votre fantaisie, j'affiche une ingratitude qui répugne à mon cœur ? Ignorez-vous ce que M. de Villaines, son père, à fait pour moi ?

— Je me tais, si vous donnez à un sentiment venu du cœur le nom de fantaisie.

— Est-ce bien vous qui parlez ? Laissez-moi donner ce nom à tout ce qui survit entre nous, s'écria Fabien avec un sourire désolé. Si j'étais encore à l'aurore de mes illusions, je pourrais appeler jalousie le sentiment qui inspire vos paroles ; la jalousie n'est-elle pas l'indice de l'amour ? Mais oserez-vous bien dire que vous m'aimez aujourd'hui, Thérèse ? »

Mme de Sainte-Ursule, regardait fuir les étincelles dans la fumée du foyer, froissait sa robe noire, frappait le tapis de son pied impatient, puis, emportée par une cruelle franchise dont elle ne pouvait dompter l'élan, s'écriait tout à coup :

« Que sais-je, mon Dieu ! je vous aime et je vous oublie, selon les jours ! Sommes-nous bien maîtresses de notre cœur ? Vous m'êtes cher et ce-

pendant vous ne vivez pas là, dans cette âme qu'assiégent des désirs infinis et sans noms. Je vous aime, et d'autres images flottent dans mon souvenir ; je ne vous aime pas, et pourtant je suis jalouse et je frémis à la pensée que votre amour pourrait me délaisser. »

Fabien, à ces mots, pâlissait.

« Orgueil, orgueil ! »—murmurait-il d'une voix sourde.

Alors Mme de Sainte-Ursule se précipitait à son cou, l'enlaçait dans ses bras, et un baiser emportait la souffrance de Fabien comme un zéphyr les feuilles mortes.

Puis, le lendemain c'était à recommencer.

Tandis que ces choses se passaient, M. de Ladre travaillait patiemment à saper l'empire de Fabien, si rudement ébranlé déjà. En homme habile et froidement calculateur, il avait compris qu'à cette passion lasse et tourmentée il ne fallait qu'un prétexte pour mourir. Ce prétexte il le chercha dans la chose qui préoccupait le plus Mme de Sainte-Ursule, c'est-à-dire dans les relations de M. de Nelville avec Mme de Nouans.

Avec la patience du tigre qui attend sa proie, il

ne demandait qu'une occasion où la vanité de Mme de Sainte-Ursule pût être éveillée. La colère inassouvie de la Torésilla le servit merveilleusement dans cette affaire. Bien adroitement il lui laissa pressentir un moyen de se venger de son oublieux amant en lui arrachant Mme de Sainte-Ursule, et un soir qu'il fouillait dans son secrétaire, tout en aiguisant son désir de mal faire, il mit la main sur un billet dont il comprit tout le parti qu'il pouvait tirer. Il était de Fabien, à l'adresse de la Torésilla. Elle le lui laissa emporter, et Gaston ne douta plus de la victoire.

Fabien, chargé d'une mission spéciale pour le roi de Naples qui se trouvait à Palerme, venait de partir sur l'ordre de son ambassadeur. Un jour que Mme de Nouans était chez la marquise, Gaston s'y présenta. Avec l'astuce d'un valet de comédie, il profita du moment où la Parisienne se levait pour faire couler sur le tapis une lettre qu'elle semblait avoir laissée tomber avec son mouchoir. En revenant à sa place, Mme de Sainte-Ursule vit la lettre aux pieds du fauteuil que Mme de Nouans avait occupé, mais presque aussitôt M. de Ludre prit prétexte d'un rendez-vous pour se retirer.

La lettre était sous enveloppe décachetée avec le

nom de Mme de Nouans, qu'il avait écrit lui-même après avoir, pendant toute une nuit, copié la manière de Fabien, lettre par lettre. Un examen attentif aurait fait reconnaître la fraude, mais le premier regard devait s'y tromper. M. de Ludre savait que le billet serait lu, et il le fut. C'étaient quelques lignes assez cavalières dans lesquelles Fabien prévenait la Torésilla de son départ de Naples, et lui annonçait une absence de quelques jours. Il les avait écrites lors de son excursion au château de la marquise, dans les Abruzzes.

Mme de Sainte-Ursule y vit la preuve matérielle, irrécusable, de sa coupable liaison avec Mme de Nouans. Fabien n'était-il pas parti la veille pour Palerme ?

Elle ne prit pas la peine de réfléchir au style du billet, et sa vanité blessée amena les conséquences que M. de Ludre en attendait.

Fabien demeura plus longtemps qu'il ne le pensait à Palerme. On était alors au plus fort de la fameuse affaire des soufres, et les notes volaient des ambassades au ministère napolitain. M. de Nelville, qui ne pouvait détacher son esprit de la rue de Tolède, se démenait au milieu des fils em-

brouillés des conférences et des protocoles ; mais il ne dépendait pas de lui que les choses allassent plus vite. On sait que la diplomatie n'a pas pour coutume de se hâter. Cependant le premier secrétaire de la légation française étant parti pour la Sicile avec de nouvelles instructions, Fabien fut rappelé à Naples.

La nuit était close lorsqu'il y arriva. Comme il était parti avec le bateau chargé de la correspondance, il n'avait pas pu instruire Mme de Sainte-Ursule de son retour. Son premier soin fut de courir à l'hôtel de la rue de Tolède. La marquise était partie pour la villa Orso. Fabien sauta sur un cheval et s'élança à bride abattue sur le chemin.

Au premier temps de leur amour, Mme de Sainte-Ursule avait donné à Fabien une clef de la porte verte qui conduisait des jardins extérieurs sous les portiques de la villa.

« C'est là que vous avez exposé votre vie pour me sauver, lui avait-elle dit, que cette clef vous récompense. »

Fabien laissa son cheval à l'ostéria, et ne fit qu'un bond jusqu'à la porte. La lune éclairait

doucement la campagne, les plus doux parfums des eaux et des collines flottaient dans l'air. Fabien vit bientôt la porte se dessiner entre les genêts et les tamarins ; haletant, il se glisse dans le jardin, mais épuisé par l'émotion, le front brûlant, il s'arrête sur un banc, et appuie sa tête, où mille pensées contraires tourbillonnaient, sur les pieds de marbre d'une blanche divinité ; les battements de son cœur soulevaient sa poitrine, lorsqu'au milieu du silence le bruit sec d'une clef tournant dans une serrure le fit tressaillir.



CHAPITRE X.

Les angoisses d'un amant.—Fabien et Gaston.—Demain, nous nous battrons.—Pas de médaille sans revers.—Sur le terrain.—Mort de M. de Ludre.—Le mouchoir ensanglanté —Fabien chez Mme de Sainte-Ursule.—Où Fabien fait ses adieux à la marquise.—Un an après.—Où Fabien reparaît sur le boulevard Italien.—Déception d'un oncle.—Qui diable a inventé les femmes ? — La rencontre au bal.—Demain ! demain !—Le dernier désenchantement.—Mme de Sainte-Ursule et son oncle M. de Sauve.—Le nouveau prétendant.—Fabien, dit-elle ?—Il est mort, madame.



ABIEN écoute ; la porte tourne furtivement sur ses gonds, et des pas distincts font crier le gravier épandu sur le sentier. Entre les orangers, une ombre agile passe ; elle approche ; Fabien frissonne ; éperdu, ébloui, il appuie ses deux mains sur son cœur pour en comprimer les horribles secousses ; il se penche, re-

garde, et Gaston de Ludre se montre à ses yeux, rapide et souriant.

Un frémissement profond ébranle tout le corps de Fabien ; un voile s'étend sur son visage que baigne une sueur glacée ; il chancelle, et Gaston va disparaître sous le balcon. Déjà la jalousie s'entr'ouvre ; mais soudain M. de Nelville bondit, et sa main s'appuie sur le bras de M. de Ludre.

Gaston s'écarte et saisit un poignard dont le fer étincelle entre eux ; mais ses regards ont reconnu Fabien et son bras s'abaisse.

« M. de Nelville ! dit-il. Mais que diable, mon cher, on prévient les gens ; vous avez failli vous faire tuer ! »

Fabien était livide ; sa main pressait le bras de Gaston. La colère, le désespoir, la haine étranglaient sa voix.

Gaston, avec la grâce exquise d'un gentilhomme, lui montra la jalousie qui s'agitait.

« Je crois que vous avez quelque chose à me dire, M. de Nelville, reprit-il ensuite ; je suis à vos ordres, mais causons à l'ombre et tout bas. »

Ils se glissèrent derrière un massif de grenadiers.

« Je vous écoute, dit Gaston.

— Vous savez où mène ce sentier, M. de Ludre ;

vous savez qui attend à ce balcon, dit enfin M. de Nelville d'une voix qui passait entre ses lèvres comme le râle d'un agonissant. Est-ce donc vous qu'on attendait ?

— La discrétion est une vertu ; mais je ne vous ferai pas mystère d'une chose que vous avez devinée.

— Elle vous aime?

— Je n'en sais rien ; mais les apparences me permettraient de le croire, si, en pareille matière, la sagesse n'ordonnait de toujours douter.

— Elle vous aime ! reprit Fabien égaré ! Elle ! Thérèse !

— Ah çà ! mon cher, il ne vous souvient donc plus de ce que je vous ai dit à ce propos ?—J'ai attendu. »

Fabien souffrait une torture horrible ; ses genoux fléchissaient ; son impassible compagnon le regardait en souriant.

« Je comptais vous l'apprendre à votre retour, murmura-t-il, mais vous arrivez comme une comète, tout au beau milieu des événements ! C'est une impardonnable imprudence. »

Fabien passa la main sur son front ; sa volonté fit un effort puissant pour échapper à la folie qui

bourdonnait dans son cerveau, et d'une voix grave et plus calme, il reprit :

« Demain, monsieur, mes témoins seront chez vous.

— Plaisantez-vous, mon cher ?

— Demain, nous nous battrons, et l'un de nous tuera l'autre. »

Gaston se tut ; un instant il regarda Fabien au clair de la lune ; son visage était comme un masque d'albâtre. Il haussa les épaules, mâcha quelques mots entre ses dents, puis sourit :

« Si vous y tenez tant, mon cher M. de Nelville, nous nous entre-tuerons. Mais, sur mon âme, je ne croyais pas qu'au temps où nous sommes on fût en train de faire de pareilles folies.

— J'ai votre parole.

— Je vous la donne.

— A demain donc !

— A demain, soit ! »

Les deux jeunes gens se saluèrent. Gaston prit coquettement le chemin de la villa, Fabien se dirigea vers la porte verte.

« Ma parole d'honneur, il est fou, disait l'un. Et moi qui le croyait un homme d'esprit ! »

L'autre marchait comme un corps que l'in-

telligence a abandonné. Il se jeta au hasard dans la campagne, errant çà et là, éperdu, haletant, l'angoisse dans le cœur, la fièvre dans le sang ; puis il tomba sur le sable, épuisé. Quand il ouvrit les yeux, les rayons du soleil diamantaient les flots qui caressaient ses pieds de leur frange écumante.

Le souvenir de la nuit envahit son âme. Il se leva, trempa sa tête alourdie dans les vagues fraîches, jeta un dernier regard sur la blanche villa qui avait abrité tant de bonheur, et s'élança sur la route de Naples.

Gaston de Ludre attendait. Lorsqu'il vit entrer Paul Vautier, il prit gaiement la main du peintre :

« La nuit n'a donc pas porté conseil ? dit-il.

— Il paraît que vous savez ce dont il s'agit ? répondit le peintre étonné.

— Mais d'un duel, j'imagine.

— Vous m'économisez les frais d'un protocole. Vous voyez en moi le témoin de notre ami Fabien, qui tient infiniment à vous couper la gorge.

— Je suis tout à ses ordres.

— Ainsi, vous acceptez ?

— Je suis trop de ses amis pour lui refuser un aussi mince plaisir.

— C'est une étrange affaire ! M. de Nelville était

blanc comme un linceul ; quand il est entré chez moi ce matin, je l'ai pris pour son ombre ; à la manière dont il m'a parlé, j'ai compris qu'il n'y avait pas d'explication à demander, et je suis venu.

— Tué ou non ce garçon-là n'ira pas loin. Il y a des gens qui ont la rage d'égarer leur esprit dans des tragédies, quand il leur serait si facile de prendre la vie comme une chanson ! »

Tout en parlant, M. de Ludre achevait sa toilette.

« Ainsi, reprit-il en sortant, vous ne savez rien des causes de ce duel ?

— Rien, dit le peintre.

— Eh bien, mon cher, il signifie qu'il n'y a pas de médaille sans revers.

— Ah ! il y a une médaille.

— Une adorable médaille blonde qu'on appelle Mme de Sainte-Ursule. »

En chemin ils prirent Max de Rhéiss et gagnèrent la campagne. Au bord de la mer, entre deux promontoires qui servaient de limites à une plage solitaire, ils trouvèrent Fabien.

M. de Nelville salua M. de Ludre.

« J'ai fait choix du pistolet, dit-il, j'espère que cette arme vous conviendra.

Gaston s'inclina.

« Ces messieurs chargeront les pistolets et détermineront les conditions du combat ; elles m'importent peu pourvu qu'il soit bien entendu que c'est un duel à mort, reprit Fabien.

— Vous y tenez donc beaucoup ? dit alors Gaston sans s'émouvoir.

— Est-ce bien vous qui me le demandez ?

— Ma foi, mon cher monsieur de Nelville, je vous ferai observer que si j'avais dû me battre après toutes les trahisons que j'ai subies, je n'aurais certes pas le plaisir de vous servir de point de mire aujourd'hui. »

Quand les armes furent apprêtées, Paul et Max placèrent les combattants à vingt pas l'un de l'autre, avec la faculté d'avancer jusqu'à dix, et ils donnèrent le signal.

Fabien et Gaston firent quelques pas, et leurs deux coups partirent ensemble, si bien qu'on n'entendit qu'une seule détonation. Gaston pirouetta sur lui-même et s'abattit sur le dos. Fabien s'élança vers lui.

Mais déjà M. de Rhéiss avait soulevé Gaston dans ses bras ; d'une main tremblante, il entr'ouvrit ses vêtements ; la balle s'était logée en pleine poi-

trine, près du cœur ; des bulles d'air s'échappaient de la plaie béante ; une écume rose empourprait les lèvres du blessé. Max secoua la tête ; à ces symptômes il venait de comprendre que les poumons étaient traversés.

M. de Ludre chercha la main de M. de Nelville et la pressa.

« Vous avez fait une folie, lui dit-il en parlant avec effort ; je vous la pardonne volontiers ; mais entre nous je vous dirai qu'une femme, et la plus belle de toutes, ne vaut pas la peine qu'un brave jeune homme expose sa vie pour elle. Après tout ma mort sera une auréole de plus au front de Mme de Sainte-Ursule ; ainsi ne vous repentez pas trop de ce que vous avez fait. »

Un flot de sang jaillit de sa bouche et mouilla les mains de M. de Nelville.

« La gorge me brûle, reprit M. de Ludre qui râlait déjà ; tenez, ajouta-t-il en prenant un mouchoir aux armes de la marquise, troué par la balle et tout rouge de sang ; rapportez-lui ce souvenir et dites-lui que, tout comme un chevalier, je suis mort en portant ses couleurs. »

Gaston sourit encore, laissa retomber sa tête lourdement, et mourut.

Une heure après, Fabien entrait chez Mme de Sainte-Ursule.

Elle était revenue à Naples, agitée par une vague inquiétude que lui avaient laissée quelques paroles échappées à M. de Ludre.

Quand elle vit paraître M. de Nelville sur le seuil de sa chambre, elle pâlit épouvantée de sa pâleur et du regard morne qu'il lui jeta.

Elle demeura à demi couchée sur un fauteuil. sans force pour se soulever, sans voix pour l'interroger. Saisie d'une terreur profonde qui la glaçait jusqu'aux os, elle ne manifestait sa vie que par les palpitations saccadées de son sein.

Fabien, muet, s'approcha lentement.

A mesure qu'il avançait, les yeux de Mme de Sainte-Ursule se dilataient, ses mains crispées s'attachaient aux bras du fauteuil.

Fabien s'arrêta un instant devant elle, puis laissa tomber sur ses genoux un mouchoir ensanglanté.

Mme de Sainte-Ursule frémit tout entière et se leva en poussant un cri d'épouvante.

« Gaston ! s'écria-t-elle.

— Je l'ai tué ! » dit Fabien.

Mme de Sainte-Ursule retomba sur le fauteuil,

livide et mourante. Un tremblement convulsif agitait son corps, ses yeux ardents n'avaient pas de larmes.

Fabien s'assit en face d'elle. Il était vengé, et cependant plus qu'elle peut-être il souffrait. Le désespoir torturait son cœur. Jamais il ne l'avait tant aimée.

Quand Mme de Sainte-Ursule sortit de son état de torpeur, Fabien était toujours immobile devant elle ; elle baissa les yeux et son regard rencontra le mouchoir sanglant tombé à ses pieds.

Un sanglot souleva sa poitrine et de grosses larmes coulèrent de ses yeux.

A ce spectacle, par une réaction qui prenait sa source dans la jalousie, Fabien sentit toute sa colère se rallumer.

« Vous l'aimiez donc bien ?

— Ah ! dit-elle en tordant ses mains avec un geste plein d'angoisse, et emportée par la franchise étrange qui, dans ce caractère mouvant, était la seule chose qui demeurât toujours entière, je ne me connais pas moi-même. Qui me dira ce que je suis ? Mon cœur oscille, entraîné vers toute chose ! Si je vous disais tout, mon Dieu, vous me mépriseriez peut-être. Tenez, ajouta-t-elle, la bouche crispée par

un dédain amer, j'en suis arrivée à ce point que je doute de mes sentiments ! Est-ce que j'aime ? est-ce que je n'aime pas ? Le sais-je ?

— Pauvre cœur ! dit Fabien. Si cela est ainsi je ne vous hais plus, je vous plains. »

A ce mot l'orgueil de Mme de Sainte-Ursule se révolta ; elle releva fièrement sa tête, et s'écria d'une voix brève :

« Me plaindre, moi ! Oh ! j'aime encore mieux endurer la souffrance que la pitié.

— Si vous ne voulez pas de la pitié, que vous faut-il donc ? » lui dit Fabien en lui montrant du doigt le mouchoir rouge qu'elle foulait du pied.

Mme de Sainte-Ursule se rejeta en arrière avec un cri ; et de nouveau les pleurs trempèrent son visage.

M. de Nelville se leva ; une émotion suprême se lisait dans ses traits contractés. Il se pencha vers la marquise, prit sa main, et posa ses lèvres sur son front décoloré.

Il se sentit frémir dans tout son être, et ses bras s'ouvrirent comme s'il allait prendre et serrer Mme de Sainte-Ursule sur un cœur qui lui appartenait encore tout entier ; mais, domptant son amour, il se recula vivement.

« Adieu ! » dit-il, et il marcha vers la porte.

Comme il en passait le seuil. Mme de Sainte-Ursule se dressa.

« Fabien ! » murmura-t-elle d'une voix mourante. Sa voix glissa comme un souffle, mais Fabien l'entendit.

Il se retourna. Elle était debout, s'appuyant sur le marbre d'une cheminée. La glace reflétait son visage ; dans sa douleur, avec ses yeux humides et ses beaux cheveux nattés en bandeaux sur un front pur et clair comme l'albâtre, elle était belle ainsi que Niobé. Mais elle l'avait remarqué sans doute, car elle caressait son image du regard et sa main effilée jouait avec les rubans de son corsage.

« Adieu ! » dit encore Fabien, et il disparut.

Une heure après, sa démission était parvenue à l'ambassade, et le soir même il partait pour Paris.

Un an plus tard on rencontrait encore M. de Nelville sur le boulevard des Italiens, allant et venant entre les frontières de son empire de trois cents pas. Comme autrefois le *far niente* l'avait reconquis, et comme autrefois il vivait au jour le jour avec la Bohème de Paris. M. de Villaines, que la démission de son neveu avait mis tout d'abord

fort en colère, s'était radouci peu à peu et continuait à établir l'équilibre sans cesse compromis dans son budget annuel. Il le gourmandait encore quelquefois, mais il attendait, comptant sur l'avenir pour renouer la chaîne diplomatique si violemment brisée. Mme de Nouans, à qui Fabien avait tout avoué, s'était prise d'une grande et plus douce affection pour un cousin qui savait aimer si profondément. Peut-être n'aurait-t-il pas fallu de grands efforts à Fabien pour donner un caractère plus tendre à cette affection, mais il n'y songea même pas, et Mme de Nouans, quoique au fond du cœur un peu dépitée contre une fidélité si constante à un souvenir, se fit sa protectrice auprès de son père et son avocat dans le monde.

Quelque chose de ses aventures à Naples avait pénétré dans les salons parisiens. On en avait beaucoup parlé, et comme on les avait embellies de récits merveilleux, ainsi que c'est la coutume, Fabien se trouvait à son insu entouré d'une auréole romanesque et mystérieuse qui le fesait bien venir dans les maisons où M. de Villaines le contraignait d'aller. Il n'aurait tenu qu'à lui de jouer le rôle d'un Lara ou d'un Rohan ; mais, à vrai dire, il ne

s'en souciait guère, n'ayant eu de sa vie aucune prétention.

En somme, son existence était en tout semblable à celle qu'il avait menée avant son départ pour Naples ; seulement on remarquait en lui une tristesse sérieuse et continue, une sorte d'abattement tranquille et rêveur qui fesait dire à ceux qui le connaissaient que le ressort de sa vie était brisé.

Un jour qu'il se promenait avec Paul Vautier qui s'était lié d'amitié avec lui, Fabien lui pressa tout à coup le bras.

« Qu'est-ce ? » lui dit le peintre.

Fabien ne répondit pas ; Paul, le voyant horriblement pâle, regarda autour de lui.

En ce moment une femme traversait la chaussée ; bien que Paul ne la pût apercevoir que par derrière, avec ce coup d'œil de l'artiste qui ne se trompe pas sur l'harmonie des lignes et la grâce des formes, il reconnut Mme de Sainte-Ursule.

« Voyons, lui dit-il, ne va pas faire de folies, maintenant.

— Comme tu voudras, lui répondit Fabien qui ne l'avait pas entendu.

— Qui diable a inventé les femmes ? » s'écria l'artiste furieux en quittant son ami qu'il laissait égaré

et moulu comme un homme qui a mis la main sur une torpille.

Il y avait ce soir-là bal dans une maison du faubourg Saint-Honoré où Fabien avait donné parole de se montrer. Il s'y rendit avec Mme de Nonans. Comme il entrait dans le salon, il aperçut, dansant au milieu d'un quadrille, Mme de Sainte-Ursule.

Ils échangèrent un regard, et Fabien sentit que son cœur se fondait.

Il courut se cacher dans une petite pièce écartée où, les yeux fermés et la tête dans ses mains, il se mit à contempler l'image radieuse qui flottait dans son souvenir comme une lumineuse silhouette dans une chambre obscure.

Tandis qu'il était seul, perdu dans ses pensées, il sentit une main souple toucher son épaule doucement. Il leva la tête.

Mme de Sainte-Ursule était devant lui.

« Fabien ! » lui dit-elle de sa voix divine.

—Thérèse ! » murmura-t-il en la regardant avec un bonheur mêlé d'épouvante.

Il y avait tant de fascination dans les yeux de la jeune femme, que l'indignation, la haine, la colère s'envolaient du cœur de Fabien comme ces légers

nuages qui disparaissent au souffle embaumé du matin.

« M'aimez-vous ? reprit-elle ?

—Oh ! tais-toi, tais-toi ! » dit-il ; et prenant sa tête enchanteresse entre ses bras, il lui rendit tout son amour dans un baiser.

Qui pourrait exprimer ce qu'ils se dirent ? Mais comme des importuns survenaient, elle s'échappa lui laissant une divine promesse.

« Demain ! demain ! » disait-il en courant sur les boulevards, ivre, insensé. Le passé et le présent s'anéantissaient devant ce mot.

Le lendemain il attendit. Les heures succédaient aux heures. L'impatience fesait bondir son cœur. Thérèse ne vint pas. Vers le soir il sortit ; comme il courait chez elle, il vit passer sur la place de la Concorde une calèche près de laquelle caracolait un beau cheval monté par un jeune homme dont la toilette était d'une élégance irréprochable. Fabien s'arrêta effaré ; Mme de Sainte-Ursule était penchée à la portière et souriait au jeune homme.

Voici ce qui s'était passé. — Alors que Mme de Sainte-Ursule était Mlle de Saverolles, elle avait pour oncle un certain commandeur de Malte qui avait mis tout son bien en viager pour vivre com-

modément. Égoïste et sec, elle le retrouva à Paris, tel qu'elle l'y avait laissé. C'était un homme de mœurs faciles, d'élégantes manières et fort répandu dans le monde, où il passait pour un aimable épicurien. M. de Sauve s'était institué le protecteur de sa nièce et prenait plaisir à promener une jolie femme, que tous les jeunes gens ne pouvaient voir passer sans se retourner.

Vers midi, tandis que Fabien l'attendait, Thérèse vit entrer chez elle M. de Sauve, qui avait forcé toutes les portes.

—Je vous trouve en robe de chambre ; tant mieux, dit-il, le déshabillé convient pour parler mariage.

—Je n'ai pas le temps de vous écouter, lui dit-elle un peu contrariée de le voir s'installer dans un fauteuil ; remettons les affaires sérieuses à demain.

—Je serais de votre avis, si l'hymen était chose grave ; mais, en vérité, malgré ma bonne volonté, le monde m'a forcé à le considérer comme une drolatique nécessité de notre ordre social. C'est une affaire dont il faut causer en riant. Donc, nous allons en causer, s'il vous plaît.

—Mais, mon oncle, je n'ai point envie de me remarier, je vous jure.

—Vous vous trompez. Une jolie femme s'ennuierait trop, si elle n'avait quelqu'un à faire enrager. Pour une veuve, il n'y a pas de fruit défendu, et si vous supprimez la pomme, vous supprimez le plaisir. »

Mme de Sainte-Ursule eut beau se défendre, résister, sè fâcher et bouder, elle dut entendre M. de Sauve jusqu'au bout. C'était un agréable causeur. Il s'y prit si bien, mêlant la plaisanterie aux affaires, que Thérèse, malgré son impatience, ne put s'empêcher de rire.

Quand elle eut ri, elle fut à moitié vaincue.

« C'est un cadeau que je vous fais, reprit le commandant en humant une prise de tabac dont il secoua les grains qui constellaient son jabot avec la grâce d'un gentilhomme de l'ancienne cour. Mon ami est jeune, beau garçon, riche et d'une noble maison. Entre nous, il n'est point très-spirituel, ce qui est une précieuse qualité. Il est auditeur au conseil d'État, ce qui lui permet d'aller aux Tuileries et chez les ministres. Sa femme touchera à la Chaussée-d'Antin par l'habit, au faubourg Saint-Germain par le nom. Épousez-le, et vous me devrez du retour. Je tiens à posséder des petits-

neveux pour leur léguer mon expérience et mes conseils à défaut des biens que je n'ai plus. »

M. de Sauve s'arrangea de manière à présenter le prétendant.—Si l'on trouve que, pour un égoïste, il se mêlait beaucoup des affaires d'autrui, nous dirons que l'auditeur était son filleul, et que, pour se distraire, le commandeur s'était mis en tête de l'aider à faire fortune sans qu'il lui en coûtât rien.

L'auditeur apportait un billet pour un bal au profit des pensionnaires de l'ancienne liste civile. On l'accepta, et la conversation prit le tour des modes nouvelles et des anecdotes du jour. En ces matières, M. le comte de Serny fit preuve d'une grande érudition. Il causa beaucoup, et sema sa conversation des paillettes d'or de la flatterie ; il excellait si bien à tourner un compliment, que Mme de Sainte-Ursule en fut éblouie. C'était un feu d'artifice de louangeuses épithètes. Les heures s'écoulèrent, et Thérèse partit pour le bois de Boulogne, gazouillant comme une fauvette. Peut-être pensa-t-elle à remettre l'exécution de sa promesse au lendemain ! Peut-être aussi l'oublia-t-elle !

Fabien retourna chez lui. Il ne se sentait pas souffrir ; il avait dans les oreilles un bruit comme lorsqu'on plonge la tête dans l'eau.

Il écrivit à la hâte quelques mots ; il souriait en les donnant à son domestique, et le brave homme, estimant qu'il s'agissait d'une bonne fortune, se prit à penser que les maîtres étaient des gens bien heureux.

Entraînée par son oncle, Mme de Sainte-Ursule dîna en ville. Quand elle rentra pour faire sa toilette, elle était si pressée qu'elle remit au lendemain la lecture de sa correspondance.

Le lendemain, vers midi, il lui prit fantaisie d'ouvrir ses lettres ; elle lut le billet de Fabien : elle jeta à la hâte un châle sur ses épaules, et seule, à pied, s'élança dans les rues de Paris, courant vers la demeure de M. de Nelville.

Au moment où elle en franchissait le seuil, quelqu'un la saisit par le bras et l'arrêta. C'était Paul Vautier.

« Fabien ? » dit-elle.

—Il est mort ! madame. »



ÉPILOGUE.

Ce que devint la marquise.—Douleur ; maladie ; convalescence ; résignation ; consolation ; oubli et... mariage de Mme de Sainte-Ursule.—Les derniers concerts et les premiers lilas.

SI maintenant on est curieux de savoir ce que devint la marquise, il nous sera facile de le dire en quelques mots. Il est impossible d'exprimer dans quelle douleur la mort de Fabien plongea Mme de Sainte-Ursule. Paul la ramena chez elle évanouie. On la mit au lit avec une fièvre ardente, et pendant vingt-quatre heures ce ne furent que larmes et sanglots. Aussitôt qu'elle put se lever, elle déclara bravement qu'elle prendrait le deuil, et elle le prit en effet. Une bonne amie lui adressa quelques réprimandes sur cette escapade ; mais comme le noir lui seyait à ravir, Mme de Sainte-Ursule tint bon, et le porta pendant... trois ou quatre jours..., incognito. Au bout de la quinzaine, on lui fit violence pour la conduire au...

concert ; après trois semaines, elle voulut bien consentir à faire un peu de toilette pour aller à... l'Opéra, et le mois ne s'était pas écoulé qu'elle... dansait au bal.

Il est vrai que le bal se donnait à l'ambassade d'Autriche, et que ce n'était qu'un déjeuner dansant.

M. le Comte de Serny se montra fort assidu auprès de Mme de Sainte-Ursule pendant tout le carnaval...; durant le carême..., quelques personnes en firent la remarque.

Ils s'aimèrent aux derniers concerts, et se marièrent aux premiers lilas.

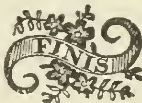


TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

ÉPILOGUE.

FIN DE LA TABLE.

